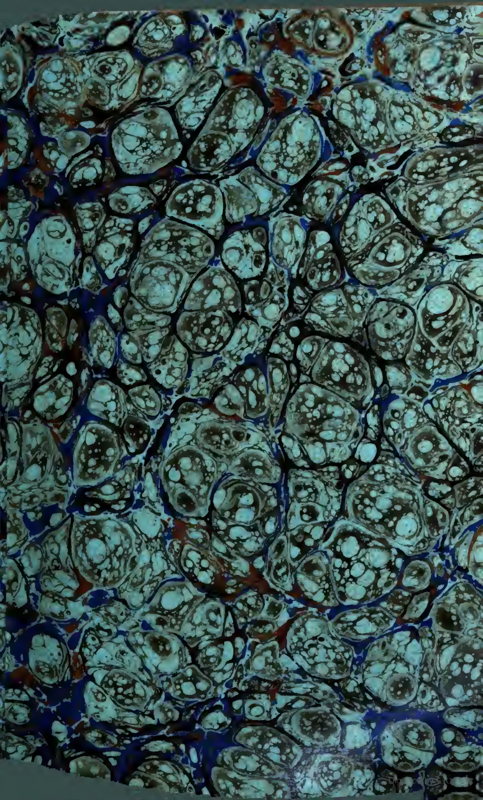

- PALLI



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O.S
22 - VI - 13



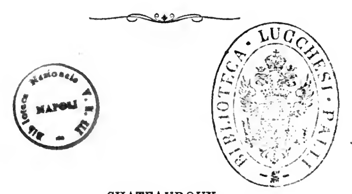
# MARIQUITA

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR :

LA JEUNESSE DU DOYEN, 1 volume in-18 jésus... 3 fr.

LOUIS JOUBERT

# MARIQUITA




CHATEAUROUX
ADOLPHE NURET, ÉDITEUR

PARIS
HACHETTE ET C^ie, Boulevard Saint-Germain, 77
1868

CHATEAUROUX, IMPRIMERIE Ve MIGNÉ.

# MARIQUITA

## I.

### L'ARRIVÉE. — RENÉ.

Le bâtiment *la Belle-Hortense,* parti de Valparaiso, venait, après une traversée de deux mois, d'entrer dans le port du Hâvre. Une foule nombreuse assistait au débarquement des passagers. Mais tous ces spectateurs n'étaient pas attirés par la curiosité seule : beaucoup d'entre eux attendaient un frère, un fils, un père. A mesure que le vaisseau rendait à la terre les voyageurs impatiemment désirés, c'étaient des exclamations de joie, des embrassements d'amis et de parents, heureux de se revoir après une longue séparation. Puis, ces premiers transports une fois calmés,

tous se dirigeaient ensemble vers la ville où les passagers, fatigués d'une pénible navigation, allaient trouver, avec le repos, toutes les jouissances de bien-être que leur avait ménagées l'ingénieuse tendresse de leurs familles.

Peu à peu les groupes s'étaient dispersés; et sur le quai, tout à l'heure si animé et si bruyant, il ne restait guère que quelques matelots occupés de leur service. Toutefois, parmi les nouveaux arrivants, il en était deux qui ne paraissaient pas songer à prendre, comme tous les autres, le chemin de la ville. Une jeune fille jetait les yeux de tous côtés comme cherchant une personne qui ne venait pas: ses regards avaient vainement interrogé la foule; nul ne s'était présenté pour l'accueillir; et comme la solitude se faisait autour d'elle, l'anxiété se peignait de plus en plus sur son visage.

A quelques pas de là, un jeune homme, descendu comme elle du bâtiment, se tenait debout, un cigare à la bouche. Quoiqu'il n'eût l'air d'attendre personne, il ne semblait pas pressé de s'éloigner, à en juger du moins par la manière dont il avait reçu les portefaix qui lui offraient leurs services. En apparence indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, tantôt il se promenait de long en large, comme s'il eût été là

seulement pour respirer la brise ; tantôt, accoudé sur une des rampes de fer qui bordaient le quai, il semblait contempler les eaux de la mer comme s'il les voyait pour la première fois. Mais un observateur attentif aurait pu remarquer que souvent ses yeux se portaient vers la jeune fille, et que de son côté celle-ci quelquefois le regardait à la dérobée.

Quand la foule se fut complètement retirée, comme le jour commençait à baisser, notre héros (car vous devinez qu'il sera le héros de cette histoire), jetant le cinquième cigare qu'il venait d'allumer, s'approcha de la jeune fille, se découvrit la tête, et d'un air tout à la fois aisé et respectueux : « Mademoiselle, lui dit-il, » je vois que les personnes qui devaient vous attendre » ici ne sont pas arrivées. Permettez-moi, puisque » j'ai déjà pu vous rendre quelques légers services, de » vous venir encore en aide jusqu'au moment où je » pourrai emporter l'assurance de vous avoir remise » en des mains sûres et dévouées. D'ailleurs, ajouta-t-il » en souriant, notre pays passe à bon droit pour hos- » pitalier, et je tiens, pour mon compte, à lui conserver » cette réputation. Je ne voudrais pas qu'en arrivant » vous puissiez vous considérer tout à fait comme » une étrangère délaissée par ses compagnons de » route. Je serais heureux d'accomplir jusqu'au bout

» mon devoir de Français. Il vous faut un guide ; je » connais le Hâvre : daignez donc m'accepter, plutôt » qu'un de ces hommes du port, pour introducteur » dans ma terre natale. Je me féliciterai d'avoir pu » vous en faire les premiers honneurs. »

La jeune fille rougit : « Je l'avoue, dit-elle, je me » trouve dans un grand embarras. Contre mon attente, » je me vois seule, et je ne connais ici que vous. » J'accepte donc votre offre. » Et elle prit le bras qu'il lui présentait. Suivis de portefaix chargés de leurs bagages, ils se dirigèrent vers l'hôtel d'Albion. Là, après avoir fait installer sa compagne dans une chambre convenable, comme elle désirait ne point prendre place à la table commune, le protecteur improvisé lui fit apporter à dîner. Puis, s'étant assuré qu'elle ne manquerait de rien jusqu'au lendemain, il lui souhaita le bonsoir, descendit à la table d'hôte, alla ensuite au café, et revint se coucher à une heure assez avancée.

Dès le matin, et après avoir fait demander à la jeune fille si elle pouvait le recevoir, il se présenta chez elle, et après les civilités d'usage, il lui dit qu'il venait se mettre à sa disposition pour tout ce qu'il lui plairait d'ordonner. « Au risque d'abuser de votre » complaisance, Monsieur, lui répondit-elle, je vous

» prierai de m'accompagner jusqu'à la poste. Le
» parent chez lequel je vais habiter est âgé : il m'avait
» prévenue que si, par suite de quelque contre-temps,
» il n'était pas là quand j'arriverais au Hâvre, une
» lettre m'attendrait. Mais comme il ajoutait qu'à moins
» d'impossibilité absolue lui-même me recevrait à la
» descente du bâtiment, j'ai eu le tort de trop compter
» sur sa bonne santé. Aussi ai-je été vivement contra-
» riée en me voyant trompée dans mon espoir. Mais
» cette lettre que je vais avoir me tranquillisera sans
» doute et m'indiquera ce que je dois faire. »

Ils se rendirent ensemble au bureau de poste. Sur leur demande le commis chargé de ce service chercha, dans un paquet de lettres, s'il ne s'en trouvait point quelqu'une au nom qu'on lui indiquait; à deux reprises il les examina toutes l'une après l'autre, en lisant tout haut chaque adresse; puis la réponse fut négative et le guichet se referma. « Ah ! mon Dieu, » s'écria l'étrangère, quel malheur ! que faire ? » Elle n'ajouta rien ; mais en sortant du bureau son compagnon s'aperçut que ses traits trahissaient une profonde émotion, et que de grosses larmes, qu'elle essayait de retenir, roulaient dans ses yeux. Ils marchaient en silence, la jeune fille se laissant mener où la dirigeait son conducteur. Ils arrivèrent à une place, en ce

moment presque déserte. Là ils s'assirent sur un des bancs.

Après quelques instants : « Mademoiselle, dit le » jeune homme, vous allez peut-être me trouver » indiscret; mais le motif auquel j'obéis doit me » servir d'excuse. Voilà plus de deux mois que j'ai » l'honneur de vous connaître, de vous voir tous les » jours, de vivre avec vous de cette vie plus familière » et plus intime permise aux habitants d'un même » vaisseau. Je ne suis donc plus tout à fait un » étranger pour vous. Ces deux mois d'existence com- » mune (deux mois dont je me souviendrai longtemps) » ont créé entre nous des rapports dont je ne songeais » nullement à me prévaloir; et je pensais, non peut- » être sans quelque sentiment de regret, qu'une fois » arrivés en France je vous dirais adieu pour ne plus » vous revoir. Mais je croyais alors que dès votre entrée » dans le port une protection vous était assurée. Par » un fâcheux concours de circonstances cette protection » vous fait défaut. Je n'oserais m'offrir si je vous con- » naissais un appui quel qu'il fût. Mais vous êtes » seule, à trois mille lieues de votre pays. Je ne vois » que votre embarras, et je n'hésite plus. J'ai d'ailleurs » une dette de reconnaissance à payer à votre Chili, » où, pendant deux ans, je n'ai rencontré que des

» cœurs serviables. Veuillez donc, pour quelques » jours au moins, me considérer comme un compa- » triote, un ami, un frère, que le hasard a placé sur » votre chemin, et qui sera heureux de vous prouver, » par son dévouement, qu'il est digne de ce titre. » Veuillez, je vous en supplie, me confier vos inquié- » tudes, vos projets. Votre confiance, ai-je besoin de » vous le jurer? ne sera pas mal placée: me la » refuser, ce serait me dire que vous doutez de ma » loyauté, de mon honneur.. »

La jeune fille avait d'abord baissé les yeux ; mais à ces derniers mots, prononcés d'une voix émue, quoique ferme, elle releva la tête. « Non, Monsieur, » dit-elle, je ne veux pas douter de vous ; cependant, » malgré toute l'estime que m'inspire votre caractère, » je n'aurais pu, en d'autres circonstances, et vous le » comprenez sans peine, accepter l'aide que vous » m'offrez ; mais je me vois dans une si étrange » situation ! Je ne vous refuserai donc point la con- » fiance que vous sollicitez. » Alors elle lui raconta comment elle avait été appelée en France par son grand-père maternel, seul parent qui lui restât, et qu'elle n'avait jamais vu. Pourquoi n'était-il pas venu à sa rencontre ? Comment au moins ne lui avait-il pas écrit? Elle s'effrayait de ce silence; mais quelle

qu'en fût la cause, puisque son grand-père n'était pas au Hâvre, elle devait aller le trouver à Bordeaux.

« A Bordeaux, Mademoiselle! reprit son interlocu-
» teur. C'est là aussi que je dois me rendre. J'ai une
» tante qui habite la campagne, à deux lieues de cette
» ville. J'avais d'abord, il est vrai, l'intention de
» passer par Paris et de m'y arrêter quelques jours;
» mais pourtant aucune affaire n'y réclame ma pré-
» sence, et ma tante sera enchantée de me revoir plus
» tôt qu'elle ne comptait. Si vous voulez bien m'ac-
» cepter pour compagnon de route, dès aujourd'hui
» nous pouvons partir. Votre grand-père, j'en suis
» sûr, attend avec autant d'impatience que vous-
» même le moment où vous serez réunis. »

Quelques heures après, la voiture publique les emportait, avec d'autres voyageurs, vers Bordeaux.

Arrêtons-nous ici un instant pour faire plus ample connaissance avec nos deux personnages. A l'époque de son retour en France, René de Clerfond avait vingt-sept ans. Il n'avait point connu son père, mort d'une chute de cheval quelques semaines avant sa naissance. Dès son enfance, René avait donné les signes d'un caractère ardent et passionné : c'était une de ces natures qui peuvent, suivant la direction

qu'elles ont reçue, aller plus loin que les autres dans le bien comme dans le mal; les menaces, les punitions auraient difficilement brisé ses volontés ; mais il suffisait, pour le faire obéir, d'une parole, d'un regard de sa mère, qu'il aimait tendrement. L'idée seule qu'il pouvait lui faire de la peine l'arrêtait dans ses plus grands emportements. Pour lui épargner un chagrin, il était capable d'une résolution et d'une énergie au-dessus de son âge ; en voici deux exemples.

Il avait été mis à l'école ; mais toujours en quête d'amusements et plus occupé de faire des niches que d'apprendre ses leçons, il troublait, par sa turbulence et son indiscipline, l'ordre de la classe. Le bonnet avec des oreilles d'âne, cet épouvantail des enfants, avait été impuissant contre sa paresse et sa dissipation ; ses livres étaient toujours en lambeaux ; il est vrai qu'aucun autre écolier n'avait une collection aussi variée et aussi complète de soufflets, de chevaux, de vaisseaux et de maisons en papier. Il en était à son septième alphabet, et ne savait encore que les deux premières lettres. Le maître, à bout de patience et désolé, se résolut à faire une démarche décisive : il se revêtit de son habit des grands jours, et pour mettre à couvert sa responsabilité et décharger sa conscience, comme il le disait un peu solennellement, il se rendit

un dimanche chez Mme de Clerfond, et après force excuses, il la pria de retirer ce petit polisson, qui ne ferait sans doute jamais rien et qui apportait le trouble dans son école. Le digne magister venait de sortir quand l'enfant rentra. Il vit des larmes dans les yeux de sa mère; mais elle n'eut pas besoin de lui faire de reproches; aux premiers mots qu'elle lui adressa: « Ne pleure plus, maman, lui dit-il en l'embrassant; » je vais bien travailler, tu verras. » Et en effet le lendemain, arrivé l'un des premiers à l'heure où commençait la classe, il alla s'asseoir silencieusement sur son banc, ouvrit son livre, l'étudia sans lever une seule fois la tête. Le soir il put dire à sa mère toutes ses lettres sans en manquer une seule; à la fin de la semaine il épelait très-couramment, et au bout d'un mois il lisait sans faire plus de deux ou trois fautes par page; il était devenu l'élève modèle, celui que le maître, tout fier de cette conversion inespérée et persévérante, dont il s'attribuait, bien entendu, le mérite, aimait à citer pour son application et ses progrès.

Plus tard (il avait alors sept ans), un chien qu'il agaçait se jeta sur lui et lui enfonça ses crocs dans les jambes; l'enfant souffrait cruellement; mais il ne poussa pas un cri, de peur d'effrayer sa mère, qui brodait assise près de la fenêtre et ne s'aperçut de

rien. Il alla au ruisseau, lava soigneusement le sang qui coulait de ses chairs déchirées; puis il s'enveloppa la jambe de son mouchoir, et rentra à la maison d'un air joyeux. Malgré la douleur qu'il ressentait, il aurait continué de soigner lui-même sa blessure, si, le troisième jour, une servante, qui l'avait vu boiter loin de la maison, n'avait averti sa maîtresse. L'enfant, pressé de questions, dut avouer la vérité: « Ne gronde pas, dit-il en se jetant au cou de sa mère; » j'aurais voulu tout te dire, mais je savais combien » tu t'inquièterais. » La mère était fière de son fils, sans se dissimuler pourtant ses défauts : « Mon René, » disait-elle quelquefois, pourra, j'en conviens, avoir » mauvaise tête, mais il a bon cœur. Le tout sera de » savoir le prendre pour le mener à bien. »

Si tendrement aimée, M^me^ de Clerfond aurait sans doute gardé sa douce et salutaire influence sur son fils et l'aurait préservé de nombreux écarts. Mais il n'avait que huit ans quand il eut le malheur de perdre sa mère; il fut en proie à un véritable désespoir qui fit craindre un instant pour sa santé. Il fut recueilli par la sœur de son père. M^lle^ Aurore-Ange de Clerfond, ainsi s'appelait sa tante, était alors âgée de trente-cinq ans. Elle avait eu des prétentions à la beauté, prétentions assez fondées, si l'on compte les

nombreux adorateurs qui lui avaient adressé leurs hommages. Dieu sait combien de jolis madrigaux avaient inspirés ses deux noms d'Aurore et d'Ange. Comme d'ailleurs sa fortune était assez ronde, beaucoup de soupirants avaient brigué sa main; mais aucun ne lui avait semblé digne d'être élevé par elle à la dignité d'époux. Tout n'a qu'une saison, même les prétendants: pendant quelques années sa cour avait pu se renouveler, sans devenir jamais déserte; mais peu à peu le vide s'était fait, au grand étonnement de Mlle Aurore, qui commençait peut-être à regretter tout bas ses dédains d'autrefois. Il lui en aurait coûté cependant de s'avouer que le temps, cet insigne larron qui ravit tout, ne l'avait pas entièrement respectée et avait fait main basse sur ses attraits. Aussi saisit-elle avec empressement l'occasion de faire sa sortie du monde avec honneur. Elle déclara à tous ses amis que, voulant se charger du pauvre orphelin, elle entendait devenir une mère pour lui, qu'elle s'en imposait tous les devoirs, et renonçait en conséquence au mariage. Le dévouement dont elle se parait lui servit donc à couvrir sa retraite. Toutefois, pour être juste, il faut reconnaître qu'elle aimait réellement son neveu. Mais, en matière d'éducation, elle voulait se régler, comme elle se plaisait à le dire,

d'après des principes bien arrêtés. Souvent elle avait plaint sa belle-sœur qui n'entendait rien, assurait-elle, à la manière d'élever les enfants. Et de fait Mlle Aurore n'eut jamais de ces douces faiblesses à l'aide desquelles une mère s'empare avec tant de force du cœur de son fils. Comme il faut couper le mal dans ses racines et que l'indulgence n'est qu'un encouragement donné au vice, toute faute devait recevoir sa punition. Mais estimant que la punition toute seule ne suffit pas pour inculquer la vertu dans une jeune âme, et que la justice d'ailleurs doit rendre compte de ses arrêts, l'excellente tante, pour rester à la hauteur de sa mission, faisait comparaître le coupable devant son tribunal, et lui démontrait longuement toute l'énormité, toutes les conséquences de son péché. Bien et dûment sermonné, catéchisé, l'enfant, qui ne s'était pas soupçonné si criminel, ne saisissait pas toujours le sens des homélies dont le gratifiait si libéralement sa digne institutrice ; il les écoutait avec un ennui qu'elle prenait volontiers pour de la contrition. Satisfaite du repentir qu'elle avait fait naître, Mlle Aurore restait convaincue de l'efficacité de sa parole pour remettre son neveu dans le droit chemin, s'il s'en écartait.

René, avec le caractère que nous lui connaissons, devait, en grandissant, échapper promptement à

l'influence de sa tante. Il aurait même fait plus tôt, s'il était resté près d'elle, des tentatives d'indépendance. Mais d'après les conseils de M. Gérard, son subrogé-tuteur, on le mit de bonne heure au collége. M. Gérard était un notaire, ami de la famille; ouvert et gai quand il n'était point dans l'exercice de ses graves fonctions, il avait su se faire aimer de son pupille, auquel il portait de son côté un vif intérêt.

Au collége, René gagna l'affection de ses maîtres et de ses condisciples. Je ne veux pas dire pourtant qu'il ne lui arriva jamais de commettre des fautes. Avec son caractère bouillant et impétueux il lui était difficile, plus qu'à beaucoup d'autres, de se tenir à l'abri de tout reproche. Mais on reconnaissait en lui de la franchise, de la générosité, du courage, qualités si estimées, si estimables, tandis que ses défauts étaient de ceux que l'on pardonne aisément, parce qu'ils ne tiennent pas à la bassesse de l'âme. Ajoutez que sans être toujours également appliqué, il apportait cependant dans ses études assez de travail et d'intelligence pour être compté parmi les meilleurs élèves.

Délivré des remontrances perpétuelles dont sa tante l'obsédait, René eût été assez disposé à ne rien négliger pour lui complaire; il n'aurait pas demandé

mieux que de lui donner toute sa confiance, si elle avait su descendre, en lui parlant, de la chaire où elle aimait tant à monter. Par malheur, aussitôt les vacances venues, M<sup>lle</sup> Aurore reprenait consciencieusement son rôle d'inflexible pédagogue ; les admonestations, pour le moindre sujet, recommençaient de plus belle. René ne dissimulait qu'avec peine son impatience. Longtemps il s'était contenu, mais il finit par se mettre en révolte ouverte; et un jour, comme à propos de je ne sais quelle peccadille, sa tante l'avait assommé plus que de raison avec un interminable discours : « Ma tante, dit-il en l'interrompant » d'un air assez dégagé, les plus longs sermons de » notre aumônier n'ont jamais que trois points. Je » voudrais qu'il en fût de même ici. » M<sup>lle</sup> Aurore, stupéfaite de cette atteinte à son autorité, resta quelques instants muette d'indignation : « Malheureux, » s'écria-t-elle enfin, tu oses me manquer de respect ! » Tu m'insultes, moi qui te sers de mère ! Voilà donc » le prix que je devais recevoir de mon dévouement ! » Retire-toi, enfant dénaturé, monstre d'ingratitude ! » René se leva et fit un pas vers la porte. « Où vas-tu ? » — Dans le jardin, ma tante, jusqu'à ce que votre colère » soit passée. — Va dans ta chambre. Tu y resteras » au pain et à l'eau, et tu n'en sortiras qu'après un

» châtiment exemplaire, serpent que j'ai réchauffé » dans mon sein. » Pâle et frémissant de fureur, René sortit.

Il venait à peine de se retirer, quand M. Gérard arriva. M^lle^ Aurore, encore tout exaspérée, lui raconta, avec force exclamations, l'inqualifiable conduite de son neveu. « Ah! il veut se révolter, dit-elle, mais je » saurai le réduire. » M. Gérard devina aisément que si René cherchait à secouer le joug, c'est que le joug devenait sans doute insupportable. Mais il se garda bien de laisser voir ce qu'il pensait ; c'eût été jeter de l'huile sur le feu. Il se contenta d'exprimer le désir de voir le coupable ; et, avec l'assentiment de M^lle^ Aurore, il alla dans la chambre du jeune homme. En entrant, il fut frappé du désordre qui s'offrit à ses yeux : les meubles étaient renversés ; des papiers, des livres déchirés jonchaient le parquet. Au bruit des pas, René s'était retourné, le regard enflammé, les traits contractés par la colère ; et avant que M. Gérard eût ouvert la bouche : « Ne me dites rien, s'écria-t-il, je » ne veux rien entendre ! Qu'on me remmène au » collége jusqu'à mes vingt-et-un ans. Qu'on ne me » parle plus d'elle : je ne veux plus ni la voir ni la » connaître. » M. Gérard joignit les mains, et d'un air de profonde commisération : « Mon enfant,

» qu'aurait dit ta pauvre mère, qui t'aimait tant, de te » voir dans un pareil état? » Au souvenir que son tuteur venait d'évoquer, René changea subitement de visage; il baissa la tête, porta son mouchoir sur ses yeux, et d'une voix étouffée: « Ah! si ma mère avait » vécu, cela ne serait jamais arrivé. » Et il se mit à sangloter. M. Gérard laissa passer cette première explosion de larmes sans dire un mot. Puis s'approchant et prenant la main de René : « Mon cher enfant, » dit-il, chacun a sa manière d'aimer; mais tu ne » peux douter de l'affection de ta tante. Tu lui dois » beaucoup; tu l'as contristée. Allons, viens avec » moi; dis-lui combien tu regrettes de lui avoir » manqué. Viens, au nom de ta mère. » René vaincu le suivit sans résistance. Aux premières paroles qu'il prononça, en voyant la douleur empreinte sur ses traits, sa tante eut un bon mouvement: elle l'embrassa et la réconciliation fut faite. Mais il était difficile que la paix fût de longue durée. M^lle^ Aurore pouvait se laisser surprendre une fois par l'émotion; mais, ainsi qu'elle s'en glorifiait, elle aimait mieux obéir à des principes qu'à des sentiments.

Quand René fut sorti du collége, il alla à Paris pour y étudier la médecine. Paris est un séjour où les meilleures intentions risquent fort de ne pas tenir

longtemps. Il m'en coûte de l'avouer, mais il faut avant tout être véridique. Entraîné par l'âge et par les exemples qu'il avait sous les yeux, le jeune étudiant s'oublia. Informée des écarts de sa conduite, sa tante lui adressa de sévères mercuriales, mais en vain : elle n'avait pas su se ménager à temps cette influence, qui, librement acceptée, survit, dans la plupart des familles, à l'autorité légale et la remplace. René, devenu majeur, entendait user complètement de son indépendance. Les fautes s'accumulèrent, et en même temps les dettes. M^lle^ de Clerfond avait fait jusque-là tous les frais des études de son neveu : irritée, elle lui signifia qu'il n'eût plus à compter, pour continuer sa vie de désordres, sur l'argent qu'elle lui enverrait. Mais René pouvait disposer de sa propre fortune : elle n'était pas considérable, il est vrai ; car son père, engagé dans des spéculations importantes, avait laissé des affaires gravement compromises par sa mort, et dont la liquidation devait entraîner de grandes pertes. M. Gérard, dépositaire des débris de cette fortune, fit bien quelques représentations au jeune homme ; mais il en comprenait lui-même l'inutilité. Les demandes d'argent se répétèrent souvent. Au bout de cinq ans, René n'était pas encore docteur, et le notaire dut lui écrire qu'il se hâtât d'acquérir le diplôme qui pouvait

lui donner du pain, car il ne lui restait plus guère que trois mille francs.

Quand notre étudiant reçut cette lettre, il était dans une de ces heures où la satiété amène le dégoût du plaisir. Les âmes, même les plus courbées vers la terre, se relèvent encore quelquefois : or, René était de ceux qui ne s'abaissent que par accident ; la corruption avait pu le toucher, mais non le pénétrer tout entier. Il résolut de rompre avec cette vie qui lui pesait. Un de ses amis, qui allait dans l'Amérique du Sud tenter le commerce, était venu le voir, et lui proposa en riant de l'accompagner pour exercer la médecine au Chili. Quoiqu'il n'eût pas subi ses derniers examens, René possédait cependant des connaissances assez étendues. La jeunesse est aventureuse : le désir de mener une existence nouvelle, l'attrait d'un voyage en pays lointain, l'espoir de se faire par son travail une honorable position, et de se réhabiliter ainsi aux yeux de ceux dont il sentait qu'il avait mérité les justes reproches, tout se réunissait pour amener René à faire d'une proposition en l'air un projet sérieux. Au grand étonnement de son ami, il se décida à partir avec lui. Quelques jours après, ils s'embarquaient ensemble. Avant de quitter la France, notre émigrant avait écrit à sa tante et à M. Gérard.

En annonçant à Mlle de Clerfond sa résolution, il la remerciait en termes convenables, quoique un peu froids, des soins qu'elle avait eus pour lui; il ne laissait rien pressentir quant à l'époque de son retour. Il se montrait plus affectueux envers M. Gérard, et lui exprimait le vif regret de n'avoir pu au moins, avant le départ, lui serrer la main.

Arrivé au Chili, le succès avait répondu à ses espérances: quelques cures heureuses avaient établi sa réputation; qui ne se serait intéressé d'ailleurs aux débuts d'un jeune médecin qui se recommandait tout d'abord par son extérieur et ses manières aimables? Ce n'est pas chose indifférente, même pour un disciple du grave Hippocrate, d'être ce qu'on appelle un beau garçon. Or, si peu vaniteux que fût René, il ne pouvait absolument ignorer (car il s'était regardé quelquefois dans la glace) que sa taille élevée et bien prise, sa figure ouverte, ses traits réguliers, ses cheveux bruns naturellement bouclés, ses yeux grands et vifs, l'air de force et de santé répandu dans toute sa personne, faisaient de lui un charmant cavalier. Son miroir ne le lui aurait pas dit, que l'attention dont il était souvent l'objet aurait suffi pour l'en instruire. Mais il n'en devint pas plus présomptueux. Il n'eût tenu qu'à lui de s'établir avantageusement: plus d'une

mère lui aurait volontiers accordé sa fille, et la fille n'aurait pas démenti la mère. Mais il n'eut pas une seule minute l'idée du mariage. Peut-être, à son insu même, le souvenir de la patrie absente venait-il fermer son cœur à de tendres affections. Peu à peu il éprouva les regrets de l'exil. Aussi, au bout de deux ans, céda-t-il sans trop de contrainte aux lettres pressantes de Mlle Aurore. Elle s'était reprise pour lui, M. Gérard aidant, d'un accès de tendresse : « Je n'ai » que toi de neveu, lui écrivait-elle ; je ne suis plus » jeune : laisseras-tu toujours seule ta pauvre vieille » tante ? D'ailleurs te voilà devenu raisonnable, je » l'espère. Tout sera oublié. Reviens. » Le digne notaire ajoutait ses instances à celles de Mlle de Clerfond, dont il exagérait peut-être les bonnes dispositions. « Son caractère se modifie, disait-il ; elle » est de la nature des vins généreux qui s'adoucissent » avec les années. Et puis, avec ses fermiers, elle a » des affaires par-dessus la tête : tu peux lui venir en » aide. A ton âge, ta présence lui est nécessaire. » Abandonneras-tu, quand elle te réclame, quand elle » a besoin de toi, celle qui a été la sœur de ta mère ? »

René s'embarqua donc pour revenir en France.

## II.

### MARIQUITA. — L'ENTRÉE CHEZ M^lle AURORE.

La jeune fille qu'il rencontra sur le bâtiment n'avait jamais quitté le Chili, sa terre natale; mais elle était d'origine française. Son père, M. Walther, commis dans une maison de Bordeaux, s'était fait remarquer par son zèle et son intelligence. Investi peu à peu de toute la confiance de M. Georgel, son patron, et admis dans son intimité, il en vint à aimer la fille unique du négociant, née d'un premier mariage, et fut aimé d'elle. Espérant que les services qu'il pourrait rendre feraient oublier la différence de fortune, il hasarda une demande que le père, livré à ses seules inspirations, aurait peut-être accueillie; mais la belle-mère la fit rejeter. Le commis dut quitter la maison; mais, quoique séparés, les deux jeunes gens n'en conservèrent pas moins l'un pour l'autre

l'affection qu'ils s'étaient promise. Retenu presque toujours au dehors par ses affaires, et subissant d'ailleurs complètement l'ascendant de sa seconde femme, le négociant ne se doutait même pas que sa fille eût à souffrir en son absence. Aussi fut-il surpris et indigné quand celle-ci, arrivée à l'âge où elle pouvait disposer d'elle-même, lui déclara, pour échapper au joug de sa belle-mère, qu'elle était décidée, malgré toute résistance contraire, à se marier. Les conseils de quelques amis prévalurent en cette circonstance sur ceux de Mme Georgel. Pour éviter un éclat fâcheux, le père se résigna à donner un consentement par écrit; mais il ajouta que désormais il ne voulait plus voir sa fille.

Les ressources des deux nouveaux époux étaient assez bornées. Mais entreprenant comme l'était M. Walther, il voulut, ainsi que plusieurs de ses compatriotes, aller tenter la fortune au Chili. Ses affaires prospérèrent d'abord, et en peu d'années il se trouvait possesseur d'une honnête fortune. Une fille, que sa femme avait mise au monde quelques mois après leur arrivée, et qu'ils avaient nommée Marie-Quita, ou, comme on l'écrivait plus souvent, Mariquita, ajoutait à leur bonheur. Mais des désastres inattendus vinrent les frapper. Un de ces incendies si fréquents

au Chili dévora en quelques heures le fruit de ces premières années de travail. Il fallut recommencer péniblement, et avec des alternatives de succès et de revers, l'œuvre interrompue. Mariquita cependant devenait grande, et son père put se demander avec inquiétude dans quelle situation il la laisserait, s'il venait à succomber à la peine. Il ne fallait pas compter sur l'aide de M. Georgel : quoiqu'il eût consenti à répondre quelquefois aux lettres de sa fille, il restait implacable dans son ressentiment.

Les fatigues et les anxiétés avaient sourdement miné M. Walther. Incapable désormais d'opposer une longue résistance à la maladie qui viendrait l'assaillir, il fut emporté en trois jours par un accès de fièvre. A la nouvelle de cette mort, M. Georgel, depuis deux ans veuf pour la seconde fois, écrivit à sa fille de revenir. Mais ce fut Mariquita qui lut ces lignes ; sa mère n'avait pu résister au chagrin et avait suivi de près son mari dans la tombe.

Aidée des amis de son père, Mariquita, qui, dans ces tristes circonstances, malgré sa douleur, ne s'était pas laissée abattre, put, les affaires de succession une fois réglées, recueillir le peu qui lui restait. Dans l'intervalle, elle avait éprouvé quelques consolations d'une lettre qu'elle avait reçue, lettre affectueuse par

laquelle son grand-père la pressait de quitter le Chili pour venir se joindre à lui, et unir, comme il le disait, leurs deux solitudes. Les préparatifs furent bientôt achevés; l'orpheline avait hâte de retrouver un protecteur.

En voyant dans le vaisseau, vêtue d'habits de deuil, cette jeune fille au visage sérieux, René se souvint qu'il l'avait quelquefois remarquée à l'église de Santiago, où elle priait, agenouillée à côté de sa mère, avec un pieux recueillement. Était-ce de sa ferveur toute seule qu'il avait été frappé? Je voudrais pouvoir le dire, pour l'édification de mes lecteurs; mais je suis forcé de convenir que l'attention de René avait été surtout attirée par les charmes de la jeune Chilienne. Mariquita avait alors vingt ans: simple, avec un air de dignité naturelle, grande, un peu forte peut-être, mais souple et gracieuse dans tous ses mouvements, couronnée d'une abondante chevelure noire dont les nattes épaisses encadraient admirablement sa figure un peu pâle, mais expressive, elle pouvait à bon droit être comptée parmi les plus belles de Santiago. Mais c'était une de ces beautés sévères, sous lesquelles on devine une âme forte et pure. En la voyant souvent, et de plus près, René éprouva un sentiment dans lequel le respect se mêlait à l'admiration.

Lui-même, dès le premier jour, n'était plus tout à fait un inconnu pour elle. Dans un incendie, il avait été, au risque de sa vie, sauver un jeune enfant laissé dans une chambre déjà envahie par les flammes; on avait beaucoup parlé de cet acte de dévouement, et des compagnes avaient montré à Mariquita le courageux étranger passant dans la rue. Plus tard, il s'était particulièrement distingué dans une épidémie, où on l'avait vu, sans crainte du danger comme sans espoir de récompense, passer des nuits entières au chevet des malades indigents. Et le jour même où le bâtiment avait quitté Valparaiso, à quelques milles du port une femme était tombée à la mer; avant qu'aucun matelot se fût jeté à la nage, René avait déjà plongé pour disputer aux vagues leur victime, et au bout de quelques instants il ramenait sur le pont la femme évanouie, mais sauvée. Sans que Mariquita eût dans l'esprit rien de romanesque, René lui apparaissait donc comme une sorte de héros. La sympathie par laquelle elle se sentait attirée vers lui s'accrut bientôt d'un sentiment de reconnaissance personnelle. Deux Anglais, qui voyaient une jeune fille voyager sans parents, semblaient disposés à profiter de son isolement pour la poursuivre de leurs attentions blessantes. René sut intervenir avec autant d'à-propos que de

tact. Sans avoir échangé un seul mot avec les importuns qu'il fallait tenir à distance, il vint à bout de les écarter. Il fit insensiblement agréer des services qu'il eut l'art et le bon goût de ne pas offrir. Cette protection tacite et discrète donna naissance à une amitié tout innocente, mais réelle, de l'une comme de l'autre part. Chaque jour les deux jeunes gens se rencontraient sur le pont : sans éviter ni rechercher la compagnie des autres passagers, ils se promenaient ensemble, échangeant leurs pensées. Jamais cependant dans leurs paroles rien qui se rapportât à leur situation particulière ; entre eux il n'était question que de choses générales. Mais les conversations les plus banales en apparence, quand on y apporte des deux côtés des impressions simples et franches, ont souvent un sens qui n'échappe point aux âmes délicates : il en est de ces entretiens, d'où s'exhale une sorte de parfum mystérieux senti par les seuls initiés, comme de ces campagnes dont l'aspect n'offre aux yeux indifférents du vulgaire qu'un spectacle monotone, tandis que l'œil exercé d'un peintre y découvre mille beautés secrètes. Les bons penchants de René avaient repris le dessus ; et pour qui ne connaissait pas les misères et les contradictions de son passé, c'était une de ces natures où semblaient surabonder les sentiments

généreux. D'un autre côté, Mariquita, dont il n'avait pu jusqu'alors admirer que la beauté, lui révélait tous les jours, sans y songer, quelque nouvelle qualité d'esprit ou de cœur. Son éducation avait été l'objet d'un soin tout particulier : elle avait reçu des leçons des meilleurs maîtres ; on lui donnait, avec l'instruction qui développe l'intelligence, les enseignements de l'église qui élèvent l'âme. Son instinctive piété d'enfant s'était fortifiée plus tard par les réflexions et les lectures. René, qui, pendant les années d'entraînement, au contact des compagnies légères et moqueuses, avait senti ses croyances s'affaiblir, cacha pendant la traversée son scepticisme, ou plutôt il n'eut pas besoin de le cacher ; l'hypocrisie lui aurait profondément répugné. Au milieu de l'Océan, perdu pour ainsi dire dans l'immensité entre le ciel et la mer, il se surprenait à élever par instants sa pensée vers ce Dieu que sa mère lui avait fait connaître dans son enfance, et que lui rappelait Mariquita. Surpris et charmé tout à la fois, chaque jour il subissait davantage l'influence de la jeune fille. Aussi, malgré les fatigues inséparables d'un long voyage, il trouva qu'on était arrivé trop vite au port. Je n'oserais dire que Mariquita pensât tout à fait de même ; mais elle fut bien forcée de s'avouer que la traversée

d'Amérique en Europe, qui d'avance lui avait inspiré tant de crainte, pouvait se faire avec moins d'ennui qu'elle ne l'avait présagé.

Nous avons laissé nos deux jeunes gens sur la route de Bordeaux. Nous ferons grâce au lecteur des incidents du voyage. A peine descendus de voiture, ils se dirigèrent vers la maison de M. Georgel. Ils marchaient livrés l'un et l'autre à leurs pensées. A mesure qu'elle approchait du moment où elle allait voir cet aïeul qu'elle ne connaissait pas, Mariquita ne pouvait cacher son agitation. Son cœur battait avec violence, et René sentait trembler son bras. Lui-même n'était guère moins ému à la pensée qu'il allait la quitter. Arrivés dans la rue et devant le numéro qu'ils cherchaient, ils furent frappés tous les deux en voyant la porte et les fenêtres fermées. Mariquita pâlit. René sonna. Personne ne vint ouvrir. « N'est-ce pas ici que » demeure M. Georgel? demanda René à un voisin. » —M. Georgel! répondit cet homme; il est mort depuis » quatre jours. Il y a un gardien des scellés; mais je » l'ai vu sortir tout à l'heure. »

René se retourna vers sa compagne : elle avait la blancheur de la cire; ses genoux fléchissaient sous elle; elle semblait près de s'évanouir. « Du

» courage, lui dit-il à voix basse. — Oui, il en faut! » murmura-t-elle. Il l'entraîna loin de la maison ; elle lui obéissait machinalement. Il la fit monter dans une voiture, et après avoir en quelques mots donné ses instructions au cocher, il prit place à côté d'elle.

La voiture roula bientôt hors de la ville. Mariquita, plongée dans l'accablement, était restée jusque-là insensible en apparence à tout ce qui se passait autour d'elle. Mais lorsqu'elle se vit dans la campagne, sortant tout à coup de sa stupeur : « Où me menez-» vous? dit-elle brusquement. Arrêtez; je le veux. — » Mademoiselle, répondit René, vous me pardonnerez » d'avoir disposé de vous sans vous consulter. Mais » rassurez-vous ; je vous mène chez ma tante. Dans » une heure, vous serez sous son toit. Seule, sans » appui, sans connaissances, pouvais-je vous aban-» donner? Mon dévouement vous est acquis, absolu, » sans réserve, vous n'en devez pas douter ; mais je » n'ai pas le droit de vous servir plus longtemps de » protecteur ; il vous faut une autre sauvegarde que » la mienne. Dans l'état d'abattement où je vous ai » vue, je n'ai pas hésité; j'ai cru que les circonstances » me permettaient de décider à moi seul sur le parti » qu'il convenait de prendre. Ma tante ne peut » manquer de m'approuver. Acceptez, je vous en

» conjure, l'hospitalité qu'elle vous offrira, qu'elle » vous offre déjà par ma bouche. Ne me donnez pas, » en refusant, le chagrin de penser que vous trouvez » que j'ai mal agi. »

Dans la difficile situation où Mariquita se voyait réduite, pouvait-elle faire des objections sérieuses? Elle en essaya quelques-unes, mais faiblement; puis, comme vaincue, elle s'enfonça dans un coin de la voiture et garda le silence.

Le soir commençait à tomber, quand les deux voyageurs arrivèrent devant la demeure de M^lle de Clerfond. C'était une maison d'assez belle apparence, derrière laquelle s'étendait un vaste jardin, suivi d'un petit parc. René avait écrit du Hâvre ; il était attendu. Au bruit de la voiture, la grille s'ouvrit. M. Gérard parut sur le perron ; il en descendit les degrés à la hâte, et reçut son ancien pupille dans ses bras, en le serrant comme s'il voulait l'étouffer. « Monte vite » avec moi, mon enfant; ta tante, qu'une maudite » foulure retient dans sa chambre, brûle d'impatience » de te revoir. — Je ne suis pas seul », dit René; et en peu de mots il expliqua comment il amenait avec lui une étrangère.

M. Gérard aurait pu manifester quelque étonnement, pousser des exclamations; mais il s'en abstint:

l'heure pressait, et quand René eut fait descendre Mariquita, lui-même, avec le savoir-vivre et la galanterie dont il s'était toujours piqué, offrit son bras à la jeune fille. Ils suivirent René, qui les devançait d'un pas rapide ; en entrant dans la chambre, ils virent la tante et le neveu qui se tenaient embrassés, véritablement émus l'un et l'autre. Cette effusion de tendresse se serait prolongée peut-être, si M^lle Aurore n'avait aperçu Mariquita, debout, près de la porte. Stupéfaite à l'aspect de cette inconnue, elle se dégagea des bras de René, qu'elle semblait interroger du regard. Celui-ci, sans le moindre embarras, répéta la petite narration qu'il avait déjà faite à M. Gérard. « Et j'ai dit à Mademoiselle, » ajouta le notaire, qui voyait la tante rester froide et silencieuse, « qu'elle » était la bienvenue dans ce logis. N'est-il pas vrai ? » M^lle Aurore s'inclina, et d'un air cérémonieux dit que certainement elle s'estimait honorée de cette visite, et elle invita Mariquita à s'asseoir.

La présentation ainsi faite, on causa de choses et d'autres ; mais la conversation languissait, comme si les interlocuteurs s'étaient sentis mutuellement gênés. Mariquita, surtout, semblait mal à l'aise : les émotions de cette journée l'avaient sans doute fatiguée ; aussi demanda-t-elle la permission d'aller prendre, jusqu'à

l'heure du souper, un peu de repos dans la chambre qu'on venait de préparer pour elle.

Lorsqu'elle se fut retirée, M. Gérard, désireux d'en savoir plus long sur le compte de la jeune fille, questionna René. Celui-ci, qui ne demandait pas mieux que de parler, satisfit sa curiosité. Les longs détails dans lesquels il entrait semblaient intéresser vivement le notaire. Quant à Mlle Aurore, elle écoutait sans mot dire ; seulement M. Gérard remarqua qu'elle se mordait souvent les lèvres ; mais René n'y prit point garde : il était trop occupé de son propre récit. Il venait de l'achever, quand on l'avertit que les bagages, qu'il avait fait charger sur une seconde voiture, étaient arrivés. Il sortit pour les reconnaître.

A peine eut-il le dos tourné : « En voilà bien d'une » autre, s'écria d'une voix irritée Mlle Aurore. Ah çà ! » pour qui mon neveu me prend-il donc ? Croit-il que » je suis en enfance, pour me faire des contes à » dormir debout ? Mariquita ! Qu'est-ce qu'un nom » comme celui-là, je vous le demande ? Quelle est la » personne bien née qui s'est jamais appelée Mari- » quita ? Depuis quand les honnêtes filles viennent- » elles seules d'Amérique en Europe ? Autant vaudrait- » il dire qu'elles tombent des nues. Qu'est-ce que c'est » que cette créature qu'il m'amène ? Prend-il ma

» maison pour un hôtel garni ? Grâce à Dieu, je ne » suis encore ni aveugle, ni sourde, ni d'humeur à » me laisser mener par le bout du nez. Si les voyages » n'ont pas rendu sage Monsieur mon neveu, j'en suis » fâchée ; mais je me charge d'avoir de la raison pour » lui et pour moi. Aujourd'hui, j'ai bien voulu me » contenir ; mais, jour de la vie ! » — c'était son exclamation favorite, une sorte de jurement dans les grandes circonstances — « ce n'est pas chez moi que » le scandale s'établira. J'y mettrai bon ordre. René » verra que sa vieille tante, toute vieille qu'elle est » et tout imbécile qu'il la suppose sans doute, sait » toujours faire respecter sa demeure. Il n'est pas » encore ici le maître, non certes ! » Et, comme pour donner plus de force à ses paroles, avec un air courroucé elle frappa le parquet de la canne qu'elle tenait à la main.

« Allons, Mademoiselle, dit M. Gérard, c'est faire » bien vite de méchantes suppositions. Pourquoi » voulez-vous que votre neveu revienne pour vous » manquer de respect à ce point ? Je suis convaincu » que René a trop le sentiment de ce qu'il vous doit. » Pour moi, je vous l'avoue, je trouve le récit qu'il » nous a fait un peu singulier, si vous voulez, mais » très - vraisemblable. Et puis la jeune personne

» paraît très-réservée. Je l'ai bien examinée, je vous » assure, et elle a un air de modestie et de candeur » que je voudrais voir à toutes nos demoiselles. Je » regrette que vous n'ayez pas été là quand elle est » descendue de voiture, quand je l'ai amenée. Elle était » si intimidée! J'ai dû la rassurer. Non, croyez-moi, » ce n'est pas là une créature, comme vous dites; » j'en mettrais ma tête à couper. D'ailleurs il sera » bien facile, dès demain, de nous informer si réelle- » ment son grand-père était de Bordeaux, s'il vient » de mourir. M. Georgel! Mais ce nom-là ne m'est » pas tout à fait inconnu. Où donc l'ai-je vu tout » dernièrement? M. Georgel! J'ai beau chercher...... » Ah! j'y suis, je crois. »

M. Gérard tira précipitamment un portefeuille de sa poche, le vida, et parmi les papiers qu'il venait de répandre sur la table, prit une lettre et la parcourut des yeux. « Justement, s'écria-t-il d'un air joyeux, » voilà notre affaire. M. Chambert, le juge de paix, une » de mes anciennes connaissances, devait avant-hier » soir dîner chez moi avec quelques vieux amis. Mais » il m'a écrit le matin qu'il regrettait de ne pouvoir » venir, parce qu'il était prié d'aller faire une appo- » sition de scellés chez M. Georgel, mort sans héritier » connu en France. Je n'y avais pas fait grande atten-

» tion d'abord ; mais c'est bien ce nom-là. Georgel !
» voyez plutôt. »

Et il mit la lettre sous les yeux de M[lle] de Clerfond. Celle-ci dut convenir que les apparences étaient moins fâcheuses qu'elle ne l'avait jugé d'abord. M. Gérard était d'ailleurs un des rares personnages pour lesquels elle eût quelque déférence. Aussi, quand elle vit rentrer son neveu et un peu plus tard Mariquita, les accueillit-elle avec un visage plus ouvert.

On se mit à table. Mariquita prit à peine un peu de nourriture ; encore fallut-il, pour l'y décider, les obligeantes instances de M. Gérard et les regards presque suppliants de René. Elle ne se mêla guère à la conversation ; mais le peu qu'elle dit et le son de sa voix suffirent pour confirmer le notaire dans la bonne opinion qu'il avait conçue d'elle. La sympathie, dit-on, est réciproque. Je le croirais volontiers : l'excellente figure, franche et ouverte, de M. Gérard plaisait à Mariquita ; ses manières simples respiraient la bonhomie ; il portait si bien ses soixante-deux ans, qu'on pouvait deviner qu'il n'avait jamais l'humeur morose du vieillard. Il y avait dans sa gaîté quelque chose de si communicatif, et il paraissait aimer René d'une si sincère affection !

Tout autre était l'impression que ressentait Mariquita

quand elle regardait Mlle Aurore. Une robe de soie noire, longue et étroite, sans ornements, à manches plates; une ample pèlerine de même étoffe; des manchettes en toile rabattues sur les poignets; un bonnet de mousseline brodé d'une blancheur irréprochable, avec une double garniture de tulle à longs tuyaux, pour parler la langue des lingères, lui composaient une tenue à demi monacale, en harmonie avec ses habitudes et son caractère. Cependant deux boucles épaisses de cheveux bien conservés, descendant le long de ses joues, trahissaient encore quelques souvenirs mondains. Ajoutez une figure sèche et maigre, des yeux gris, vifs et perçants, des lèvres minces qui ne s'ouvraient guère que pour laisser sortir une voix aigre, et vous aurez le portrait assez fidèle de la maîtresse du logis.

Vers la fin du souper, Mlle Aurore fit un signe, et un domestique lui apporta, avec un soin respectueux, une bouteille couverte de toiles d'araignées et d'une vénérable poussière. « Ceci est du vin de la comète, » dit Mlle de Clerfond; il ne m'en reste que deux bou- » teilles. J'ai voulu qu'on en vidât une ce soir. Ce » n'est pas tous les jours fête; mais aujourd'hui nous » avons tué le veau gras. Allons, Monsieur Gérard, » buvons au retour de l'enfant prodigue. »

Mariquita avait à ce moment-là les yeux baissés sur son assiette ; elle releva la tête, et d'un air surpris regarda René, dont le front s'était plissé. Il éprouvait une contrariété visible ; mais cette émotion ne dura qu'un instant : « Avec votre permission, ma tante, » reprit-il en souriant, la comparaison n'est pas tout à » fait juste. L'enfant prodigue, si j'ai bonne mémoire, » était réduit à se nourrir de glands et à vivre vous » savez dans quelle compagnie. Aussi, sans douter le » moins du monde de l'affection qu'il portait à sa » famille, je suis tenté de croire que la nécessité fut » pour beaucoup dans son désir de retour. Il était » misérable et il revenait en suppliant. Mais pour moi, » ma tante, j'ai été rappelé, vous le savez mieux que » personne ; et puis, vous serez contente de l'ap- » prendre, je vivais fort à l'aise au Chili. Je n'avais » rien à regretter, je vous assure ; non, certainement » rien... Si ce n'est, » ajouta-t-il après une légère pause, « si ce n'est votre chère présence. Mais » c'était un regret bien désintéressé, vous pouvez » m'en croire. A votre santé, ma tante ; à la vôtre, » Monsieur Gérard. »

Dans la matinée du lendemain, Mariquita se promenait seule dans le jardin. Elle vit arriver M. Gérard ; il s'approcha d'elle, et après l'avoir saluée : « Made-

» moiselle, lui dit-il, René m'a bien dit hier à qui
» j'avais l'honneur de parler ; mais il n'a pas songé à
» vous présenter un vieil ami. Je lui pardonne de bon
» cœur, car il avait assez à faire, le pauvre garçon,
» pour que je ne lui en veuille pas d'avoir omis cette
» petite formalité. Mais vous me permettrez de réparer
» moi-même cet oubli. Vous allez faire sans doute,
» je l'espère du moins, un séjour de quelque durée
» dans cette maison. J'y viens souvent; nous nous
» verrons donc, et quand les gens me plaisent, j'aime
» à perdre le moins de temps possible aux prélimi-
» naires de la connaissance. J'habite cette commune
» depuis quarante ans ; de ce belvédère, en face de
» nous, vous pourriez apercevoir la façade de mon logis
» avec les panonceaux qui en font le plus bel orne-
» ment; car je suis notaire, pour vous servir, et par-
» dessus le marché, membre du conseil municipal et
» premier adjoint au maire, ce dont je ne suis pas
» autrement fier, veuillez le croire. De plus, et c'est
» là surtout ce que je tenais à vous dire, je connais
» René depuis sa naissance ; j'ai eu de tout temps un
» faible pour ce garçon-là ; je compte rester toujours
» son ami ; et je serais heureux, Mademoiselle, si je
» pouvais espérer qu'un jour je deviendrais aussi un
» peu le vôtre. »

A cette déclaration, faite d'une manière un peu brusque, mais toute cordiale, Mariquita ne put s'empêcher de sourire. « En vérité, dit-elle, Monsieur Gérard, » j'accepte de grand cœur l'amitié que vous voulez » bien m'offrir; et pour vous prouver que je vous » traite en vieille connaissance, voyons, je vous » demande votre bras. Voulez-vous me le donner » pour me faire visiter en détail tout ce beau jardin? »

Quoique Mariquita aimât les fleurs, et il y en avait beaucoup dans ce jardin, et de fort rares, ce n'étaient pas les fleurs qui l'intéressaient en ce moment. Aussi, après quelques tours dans les allées : « Vous avez » donc connu les parents de M. de Clerfond ? dit-elle. » — Si j'ai connu les parents de René ! je le crois » bien. Son père était un de mes meilleurs amis ; et sa » mère, quelle digne, quelle sainte femme ! Je vivrais » toute l'éternité que je n'oublierais jamais le jour où » fut tué de Clerfond. Il faut vous dire que lorsqu'il » tomba de cheval, près de ma maison, le curé, » qui se trouvait justement sur la route, fut le premier » à le relever et aida à le transporter chez moi. Il eut » encore le temps de le confesser et de lui donner » l'absolution. Il me fallut aller porter l'affreuse nou- » velle à la pauvre veuve. Je ne savais comment m'y » prendre. Je la trouvai à la porte de l'église ; une

» idée me vint : — Madame, lui dis-je, je me demande
» quelle serait la douleur d'une chrétienne si on venait
» lui annoncer que l'âme et le corps de ceux qu'elle
» aime sont perdus. — Elle me regarda avec des yeux
» fixes où se peignaient l'étonnement et l'inquiétude :
» Qu'avez-vous à m'apprendre ? dit-elle d'une voix
» altérée. — Un grand malheur, Madame ; mais il
» vous reste une consolation : l'âme de votre mari est
» sauvée. — Elle jeta un cri et s'évanouit. Revenue à
» elle, elle resta longtemps en prières. Mais on ne la
» vit pas pleurer une seule fois jusqu'à la naissance
» de son fils. Quand elle l'eut mis au monde, elle le
» fit placer à côté d'elle, sur son lit; elle le considéra
» attentivement, l'embrassa et fondit en larmes. —
» C'est tout le portrait de son père, dit-elle ; oui, c'est
» mon mari ; Dieu semble me le rendre. Je veux qu'on
» l'appelle René. — Et voilà comment l'enfant reçut
» ce nom. »

Se laissant aller à ses souvenirs, M. Gérard donna de nombreux détails sur les premières années de René. La promenade se prolongea. L'intérêt que Mariquita apportait à cet entretien lui faisait oublier ses propres chagrins. Ce fut M. Gérard qui dut lui rappeler sa situation. « Mademoiselle, lui dit-il, me permettrez-
» vous maintenant d'aborder avec vous un autre sujet ?

» Je voudrais ne vous parler de la mort de votre grand-» père que pour m'associer à vos regrets. Mais que » voulez-vous ? Dans ce monde les affaires sont les » affaires ; nous ne pouvons pas les ajourner à notre » gré ; nous sommes forcés de les subir quand elles » viennent. Si je ne me trompe, vous êtes l'unique » héritière de votre aïeul ; sa succession vous appar-» tient. Mais il faut faire connaître vos droits, procéder » à un inventaire ; bref, une foule de formalités fort » ennuyeuses, j'en conviens, mais indispensables. » Voyons, voulez-vous me confier vos intérêts? Ils » pourraient être en de plus mauvaises mains, je vous » assure. Je suis notaire, comme j'ai eu l'honneur de » vous le dire ; c'est mon métier de m'entendre à ces » choses-là. Et puis je serai vraiment enchanté de vous » rendre service et de pouvoir ainsi vous témoigner » combien je tiens à être de vos amis. »

Je n'ai pas besoin de dire si l'offre de M. Gérard fut acceptée. Dès le jour même, il fut pourvu de pouvoirs en règle, et put se présenter comme le mandataire de Mariquita.

## III.

### L'HÉRITAGE.

Quelques jours s'écoulèrent sans autre incident que les visites quotidiennes d'une veuve, M$^{me}$ Lenoir, amie de M$^{lle}$ de Clerfond. Elle venait toujours accompagnée de sa fille Anastasie, assez jolie blonde, que la tante de René accueillait avec une faveur marquée. Plusieurs fois même, les voisines, comme on les appelait, furent invitées à dîner sans façon. D'ordinaire M$^{lle}$ Aurore n'était que strictement polie avec Mariquita ; mais ces jours-là elle songeait encore moins à se mettre pour elle en frais d'amabilité. Était-ce manque d'égards? ou considérait-elle Mariquita comme de la maison? Je ne prendrai pas sur moi de décider la question.

Une après-midi, comme la mère et la fille venaient

de quitter le salon : « Anastasie est vraiment char-
» mante, » dit la tante en jetant un coup d'œil sur son neveu ; « sa conversation est des plus distinguées. » Le neveu ne répondit rien ; il paraissait absorbé dans les délices d'un cigare qu'il fumait près de la fenêtre entr'ouverte. « C'est un très-bon parti, reprit
» M^lle Aurore ; elle aura un jour trois cent mille
» francs, ou peu s'en faut. — Ah! dit René d'un air
» distrait, j'en suis bien aise pour elle. » Il y eut un instant de silence; puis la vieille demoiselle toussa un peu : « Je vous demande bien pardon, ma tante,
» de n'avoir pas songé que le cigare pouvait vous
» incommoder. Je vais fumer ailleurs. » Et René descendit dans le jardin, où il rejoignit, par hasard sans doute, M. Gérard et Mariquita. M. Gérard professait de l'aversion pour la fumée de tabac ; mais si on se gêne pour sa tante, a-t-on les mêmes raisons de se gêner pour un homme?

Quand il s'était agi d'établir la filiation de Mariquita, le notaire avait éprouvé quelques retards avant d'avoir pu se procurer les pièces nécessaires. Rentrant vers la brune d'une excursion qu'il avait faite à Bordeaux : « Bonne affaire, dit-il en se frottant les
» mains ; cette fois tout est en règle ; et demain, Made-
» moiselle, sans autre remise, nous pourrons lever les

» scellés et commencer l'inventaire. — Oui, vous » avez fort bien travaillé, » s'écria d'un air joyeux René qui l'avait accompagné ; « moi, de mon côté, je n'ai » pas perdu mon temps, comme vous le verrez tout à » l'heure ; et peine pour peine, mes recherches valent » bien les vôtres. Mais soupons d'abord ; car vous » soupez avec nous, Monsieur Gérard ; je ne veux » m'expliquer qu'à table, quand personne n'aura plus » faim. »

Le souper fut servi. Lorsque l'on fut au dessert : « Eh bien ! mon garçon, dit M. Gérard, vas-tu main- » tenant nous faire savoir en quoi consistent ces mer- » veilleuses recherches ? — Un instant, dit René, » procédons par ordre. Il y a une partie de mon » histoire que tout le monde ici ne connaît pas ; vous » me permettrez un préambule nécessaire pour mettre » Mademoiselle au courant. Vous saurez donc, » dit-il en se tournant vers Mariquita, « qu'à l'époque où » Tallien, le conventionnel, était en mission à Bor- » deaux, mon aïeule maternelle avait environ dix-huit » ans. Quoique les églises fussent fermées, comme elle » était très-pieuse, un prêtre (c'était le même qui lui » avait fait faire sa première communion), caché dans » une rue écartée, continuait de lui servir de confesseur. » Un soir, à une heure assez avancée, elle sortait de

» la maison où elle avait été le trouver, déguisée en
» simple ouvrière. Elle tomba au milieu de quelques
» mauvais sujets à moitié ivres. — Bonsoir, la
» citoyenne, dit l'un d'eux en la saisissant par le
» bras. Elle voulut s'échapper. — Oh! pas si vite. On
» ne nous quitte pas sans nous avoir dit au moins qui
» l'on est, d'où l'on vient, où l'on va. Voyons,
» montre-nous d'abord ton visage. — Et ils l'entraî-
» nèrent vers un réverbère. — Diable! voilà du linge
» bien fin,et des mains qui ont l'air d'appartenir à une
» aristocrate plutôt qu'à une honnête ouvrière. Tout
» cela est bien suspect. Ah! ah! tu serais sans doute
» embarrassée de nous dire dans quel atelier tu tra-
» vailles. Comment t'appelles-tu?..... Tu ne veux pas
» répondre?...... Non? Eh bien! tu vas nous suivre
» au club; là tu t'expliqueras. Allons, marche. —
» Halte-là, dit un autre, je n'aime pas qu'on fasse de
» la peine aux jolies filles. Je vais faire une propo-
» sition qui nous mettra tous d'accord. Si la citoyenne
» est vraiment bonne patriote, il ne lui sera pas désa-
» gréable de passer quelques heures avec de braves
» sans-culottes comme nous. Qu'en dis-tu, la belle?
» Tu peux choisir: qu'aimes-tu le mieux, ou de nous
» tenir compagnie, ou d'aller tâter de la prison?.....
» Décide-toi. — Laissez-moi aller, je vous en supplie,

» disait ma grand'mère avec l'accent du désespoir, et
» comme folle de terreur.

» Un officier vint à passer : Que faites-vous donc
» à cette femme? — Continue ton chemin, lui répondit
» brutalement un de ces hommes; cela ne te regarde
» pas. — A mon secours, Monsieur! s'écriait la jeune
» fille en joignant des mains suppliantes; ne m'aban-
» donnez pas! — Eh bien! moi je vous dis que vous
» allez la laisser tranquille, et sur-le-champ! reprit
» l'officier. Et, tirant son sabre, il s'avança d'un air
» résolu. Une lutte s'engagea; un des lâches agres-
» seurs fut blessé; les autres s'enfuirent. Ma grand'-
» mère, encore toute tremblante, remerciait son
» libérateur; il s'offrit pour l'accompagner jusqu'à sa
» demeure; mais à peine étaient-ils engagés dans une
» rue obscure, qu'ils entendirent derrière eux des
» pas précipités : point de doute, on les poursuivait. —
» Sauvez-vous, Mademoiselle; moi je peux les attendre
» et les retarder. — Elle s'échappa en effet; mais le
» lendemain elle apprit qu'un officier avait été arrêté
» pour avoir, disait-on, favorisé l'évasion d'une roya-
» liste, prise en flagrant délit de conspiration, et qu'il
» allait être traduit devant le tribunal révolutionnaire.
» Le procès n'eut point lieu cependant. Que s'était-il
» passé? La famille de ma grand'mère l'ignora; on

» regretta toujours de ne pas savoir le nom de l'officier » à qui elle avait dû sa délivrance. Ma narration n'est- » elle pas exacte, Monsieur Gérard ? — Très-exacte ; » mais où veux-tu en venir ? — M'y voici.

» A Paris, j'avais un ami, ancien élève de l'école » des Chartes, et que l'on envoyait à Bordeaux comme » attaché aux archives. Je lui avais fait ce même récit. » — Tu peux m'obliger grandement, lui dis-je ; » cherche dans les papiers du tribunal révolutionnaire » si tu ne trouves pas quelque chose qui se rapporte à » cette histoire. — Mon ami chercha en effet, et il » m'écrivit à Santiago qu'un lieutenant, en congé de » convalescence, avait été, à l'époque indiquée, » incarcéré pour le fait que je viens de rapporter ; » qu'il devait passer en jugement ; mais que le » général Dagobert, sous les ordres duquel il ser- » vait à l'armée des Pyrénées - Orientales, l'avait » réclamé avec instances ; la demande était accom- » pagnée de bons certificats de civisme ; le con- » ventionnel avait fait relâcher l'inculpé, en lui » ordonnant de retourner sur-le-champ à son poste, » en face de l'ennemi. Le nom de l'officier, la demi- » brigade à laquelle il appartenait, les détails les plus » précis m'étaient donnés. Je les avais bien retenus. » Aujourd'hui, j'ai fait des rapprochements, des véri-

» fications. Le sauveur de ma grand'mère est mort il
» y a quarante ans; son fils unique est mort aussi, ne
» laissant qu'une héritière de son nom. Voilà ce que
» je sais à n'en pas douter; et, plus heureux que tous
» les miens, je me félicite de pouvoir, ici-même, inter-
» prète de ma famille, exprimer notre reconnaissance
» à la petite-fille de Jacques Walther.

» — Mon grand-père! s'écria Mariquita vivement
» émue. Quoi! c'était lui!

»—Oui, Mademoiselle; j'ai les pièces qui le prouvent.
» Jacques Walther, mort lieutenant-colonel au 22e de
» ligne, avait été, ainsi que le portent ses états de
» services, lieutenant au 1er bataillon des Landes. Au
» registre d'écrou de la prison, comme vous pouvez le
» voir dans cette copie que j'ai fait prendre, son nom
» figure avec sa qualité, et la cause d'arrestation
» mentionnée est celle que j'ai dite. Et voici main-
» tenant en original (mon ami a bien voulu me le
» confier pour un jour) l'ordre d'après lequel le
» prisonnier a été délivré. Lisez:

« *Au nom de la République une et indivisible.*

» Le représentant du peuple, en mission dans la
» Gironde, ordonne d'élargir le citoyen Jacques

» Walther, lieutenant au 1er bataillon des Landes,
» pour qu'il aille immédiatement reprendre sa place
» parmi les défenseurs de la patrie.

» TALLIEN.

» 14 germinal an II. »

» — La chose est incontestable, reprit M. Gérard.
» C'est bien à votre aïeul que la grand'mère de René a
» été redevable de son salut. Je vous fais mon sincère
» compliment, Mademoiselle : vous êtes la petite-fille
» d'un brave et digne homme ; car il risquait bel et
» bien sa tête. Cela prouve en ta faveur, René, de
» n'avoir pas épargné les recherches pour découvrir
» à qui ta famille avait tant d'obligation. N'est-il pas
» vrai, Mademoiselle Aurore ? » La tante murmura quelques mots que personne n'entendit distinctement ; mais c'était sans doute l'émotion qui rendait ses paroles inintelligibles.

L'inventaire commença. Il devait durer trois ou quatre jours. Tout d'abord des papiers de famille furent trouvés et envoyés sur-le-champ à Mariquita par les soins de M. Gérard. C'étaient surtout les lettres que sa mère avait adressées à M. Georgel. La jeune fille n'avait jamais su exactement l'histoire de ses

parents, ni quelles circonstances les avaient amenés au Chili. Tout lui fut alors expliqué ; elle comprit pourquoi ils s'étaient exilés, et se rendit compte de cette secrète tristesse qu'on essayait de lui cacher, mais dont elle avait cru parfois saisir quelques indices. « Ma pauvre mère, combien elle a dû souffrir ! » pensa-t-elle plus d'une fois, en lisant ces lettres dont le sens laissait aisément deviner ce qu'avait dû écrire M. Georgel. Il était évident en effet que, profondément irrité, le négociant, au moins pendant les premières années, n'avait plus vu qu'une étrangère dans sa fille ; plus tard, il s'était décidé à lui donner de ses nouvelles ; il avait même fini par l'engager à revenir ; il lui offrait de la reprendre sous son toit, mais à une condition, c'est qu'elle n'amènerait pas avec elle son mari. C'est à cette proposition que répondait dans une de ses dernières lettres la mère de Mariquita. Après avoir donné d'assez longs détails sur sa propre santé, sur celle de sa fille, elle ajoutait :

« Je n'aurais pas voulu, mon père, vous entretenir
» d'un passé où j'ai eu le malheur de vous déplaire ;
» mais il faut bien, si je veux vous répondre, que
» j'aborde ce triste sujet. Vous me parlez de votre
» affection, de votre désir de me revoir. J'y crois, mon

» père, je suis trop heureuse d'y croire ; mais cepen-
» dant, permettez-moi de le dire, je crains que vous
» ne m'ayez pas encore entièrement pardonné. J'ai
» commis une faute, je le sais ; je pourrais dire, pour
» mon excuse, que j'avais toujours été (et vous-même
» vous ne pouvez l'avoir oublié) une fille soumise et
» dévouée jusqu'au jour où j'ai contracté une union
» que vous n'approuviez pas. Vous avez cru que je
» voulais échapper à votre autorité : détrompez-vous,
» mon père. Dieu m'est témoin que, seule avec vous,
» je n'aurais jamais eu d'autre volonté que la vôtre.
» Pour vous prouver ma tendresse, j'aurais sans hési-
» tation sacrifié mes plus chers désirs. Que dis-je ?
» Vous ne m'auriez pas commandé de les sacrifier.
» Hélas ! que ne m'a-t-il été donné, comme aux
» jeunes filles de mon âge, de pouvoir m'adresser
» directement au cœur de mon père !

» Quoi qu'il en soit, et sans chercher si je n'ai pas
» été coupable plus encore en apparence qu'en réalité,
» j'ai commis une faute, je le reconnais. Dieu m'en a
» sévèrement punie. Non pas que celui à qui j'ai confié
» ma vie ait trompé mes espérances : il a tenu reli-
» gieusement toutes les promesses qu'il m'avait faites ;
» il ne lui manque que de m'avoir été donné par
» vous ; et sa tendresse ne me laisserait rien à

» regretter, s'il était possible de ne pas regretter » l'amour d'un père. Votre amour perdu, ou du moins » incomplètement retrouvé, voilà mon châtiment; » c'est l'unique, mais il est cruel, et il dure depuis » vingt ans : n'aurez-vous pas pitié de votre fille ?

» Vous m'invitez à retourner près de vous. Oh ! » comme je m'empresserais de me rendre à votre appel, » si vous ne m'imposiez pas une condition si dure. » Nous sommes deux qui avons attiré sur nous votre » ressentiment; mais le plus coupable, le seul cou- » pable des deux, s'il y en a un, c'est moi. J'étais » votre fille, et vous pouvez m'accuser de vous avoir » désobéi; tandis que lui, tout son tort a été de » m'aimer. Et j'irais, acceptant le pardon que vous lui » refusez, m'asseoir dans une maison où il n'y aurait » point de place pour lui ! J'abandonnerais celui que » j'ai choisi et qui m'a consacré sa vie tout entière ! » Non, mon père, cela n'est pas possible. Mon exis- » tence est à jamais liée à la sienne. Vous-même, j'en » suis certaine, vous cesseriez bientôt de m'estimer si » je me séparais de mon époux. Je ne veux pas donner » à mon enfant la honte et la douleur de ce spectacle. » Si j'ai paru un jour manquer à mes devoirs de fille, » je tiens du moins à remplir jusqu'au bout mes obli- » gations de femme et de mère.

» Votre cœur s'est adouci déjà ; il s'adoucira encore, » je l'espère ; vous étendrez votre pardon : alors seulement je croirai que vous l'avez pleinement donné. » Quand vous m'aurez permis de mettre d'accord » toutes mes affections, alors je pourrai partir pour » l'Europe ; j'irai, avec ceux qui me sont chers, me » jeter à vos pieds, ou plutôt dans vos bras. Je vous » rapporterai un visage flétri et qui ne ressemble plus » guère à celui que vous avez connu. Mais j'aurai, » pour vous rappeler ma jeunesse et vous rendre les » satisfactions paternelles, j'aurai à côté de moi ma » fille. Vous l'aimerez ; car qui pourrait la voir sans » l'aimer ? Si je n'étais sa mère, je serais plus à mon » aise pour la louer ; mais vous jugerez vous-même » plus tard si elle n'a pas répondu aux soins que nous » lui avons prodigués. Par sa seule présence, elle saura » plaider auprès de vous, mieux que je ne peux le » faire, la cause de ceux qu'elle aime. Plus heureuse » que moi, elle ne vous apportera que des sujets de » joie ; mais jamais, mon père, non, jamais, sa » tendresse pour vous ne pourra, j'ose le dire, » surpasser celle de

» Votre Fille. »

Les yeux de Mariquita s'étaient plus d'une fois

remplis de larmes; mais son émotion s'accrut encore lorsqu'elle lut quelques lignes écrites pour elle-même par M. Georgel. Le vieillard les avait tracées d'une main déjà tremblante. Atteint subitement du mal qui devait l'emporter, il avait voulu, en avertissant sa petite-fille qu'il ne pouvait aller au-devant d'elle, la presser d'arriver. La lettre interrompue était restée dans son secrétaire :

« Ma chère enfant,

» J'ai trop attendu pour rappeler ta mère auprès de » moi ; quand j'ai voulu mettre fin à une trop longue » séparation, il n'était plus temps. Tout ce que je » demande aujourd'hui, c'est de pouvoir bientôt vivre » avec toi : on a beau être riche, il est si triste de » rester seul. Je comptais avoir la joie de t'embrasser » au moment où tu mettras le pied sur la terre de » France; et voilà qu'à mon grand chagrin je ne puis » aller te recevoir au Hâvre. Je suis bien souffrant. » Hâte-toi d'accourir ; à mon âge, souvent la vie ne » tient plus qu'à un fil, et j'aurais trop de regret si ce fil » venait à se briser avant ton arrivée. Ton grand-père » ne te connaît pas encore, mon enfant, mais il t'aime » déjà de tout son cœur. Pourvu que j'aie le temps de

» me faire aimer de toi ! Hélas ! si je devais fermer » les yeux sans t'avoir vue !... »

Quoiqu'il eût été pénible pour Mariquita d'assister à l'agonie de son aïeul, en voyant combien le vieillard avait désiré sa présence, elle éprouva un vif chagrin de n'être pas arrivée assez tôt pour recevoir au moins ses derniers soupirs. Les tristes pressentiments de M. Georgel s'étaient réalisés. Ses regards, à l'heure suprême, n'avaient pu se fixer sur aucun visage ami. Était-ce une punition que le ciel lui avait réservée, en le condamnant à mourir dans la solitude qu'il s'était faite volontairement ?

Livrée tout entière à la tristesse qu'avait réveillée en elle la lecture de ces lettres, Mariquita ne songeait guère à ses intérêts ; mais le notaire y veillait pour elle ; et, l'inventaire terminé, il arriva avec un air radieux. « Eh bien ! tout est achevé, dit-il. Mademoi- » selle, agréez mes félicitations. La chose en vaut la » peine, je vous assure. Tenez, dans ce portefeuille » vous allez trouver les titres parfaitement réguliers » d'une fortune de plus de cinq cent mille francs.

» — Cinq cent mille francs ! » s'écria Mlle Aurore en faisant un soubresaut. — « Oui, cinq cent mille » francs, » reprit M. Gérard, en appuyant sur chaque

syllabe avec une lenteur un peu solennelle. « Déduc-
» tion faite de tous les frais, c'est bien à ce chiffre que
» s'élève la succession. Nos calculs sont exacts, je vous
» en réponds. »

La tante se laissa tomber sur son siége, où elle resta silencieuse. René joignit ses félicitations à celles du notaire. Mariquita les reçut avec simplicité. « Mon cher
» Monsieur Gérard, reprit-elle après quelques instants,
» je n'oserais vous proposer de payer vos services;
» mais vous ne refuserez pas ce que je vais vous offrir.
» D'abord acceptez pour vous cette bague : elle est
» bien simple, mais vous la conserverez en souvenir
» d'une amie qui l'a portée pendant dix ans. Ensuite,
» je vous entendais, il y a quelques jours, déplorer
» amèrement le malheur de deux familles de paysans
» auxquelles vous vous intéressez depuis longtemps :
» l'une, si je ne me trompe, par suite d'accidents
» imprévus, doit voir après-demain vendre sa maison
» et son champ pour rembourser un impitoyable
» créancier; dans l'autre, une jeune fille, jusqu'ici
» honnête et considérée, a été trop faible, et les parents
» de celui qu'elle aimait et qu'elle allait épouser,
» abusant de sa position, exigent maintenant, pour
» consentir au mariage, une dot que la pauvre séduite
» ne peut apporter. C'est bien cela, n'est-il pas vrai?

» Eh bien ! pour sauver ces deux familles, la première » de la ruine, la seconde du déshonneur, prenez les » huit mille francs qui leur sont nécessaires. Vous » aurez pour honoraires, Monsieur Gérard, d'avoir fait » des heureux. — Merci, mille fois merci, Mademoi-» selle ; on ne peut en vérité être meilleure ni plus » charmante que vous. Tenez, permettez-moi de vous » embrasser : à mon âge, cela ne tire pas à consé-» quence. » Mariquita sourit et tendit sa joue. « Et » maintenant, ajouta le notaire, tant que cette bague » restera à mon doigt, et elle y restera toujours, je » l'espère, je vous promets que vous aurez quelqu'un » qui vous sera tout dévoué.

» Or ça, reprit-il après un instant de silence, » il n'est si bonne société qu'il ne faille quitter. Je » vais vous souhaiter le bonsoir. — Quoi ! si tôt ? dit » M$^{lle}$ de Clerfond ; qui vous presse ? — Mon Dieu, » j'ai encore quelques petites affaires. — Quel conte » nous faites-vous là ? L'étude est fermée, et vos » clients sont trop bien appris pour venir, à une heure » comme celle-ci, vous déranger. Demeurez avec nous. » — Non, vraiment, je ne le puis. Je rentre chez moi ; » le temps de mettre de gros souliers, et je repars tout » de suite. — Je parie, dit René, que je devine où va » M. Gérard. Il veut aller, ce soir même, annoncer

» aux pauvres diables dont Mademoiselle parlait
» tout à l'heure la bonne aubaine qui leur arrive.
» Ai-je dit vrai? — Ma foi, mon garçon, es-tu donc à
» moitié sorcier pour deviner si juste? Eh bien! oui,
» je conviens que c'est la vérité. — Quelle folie! reprit
» Mlle de Clerfond. A une heure comme celle-ci, et à
» votre âge, courir comme un vagabond à travers
» champs. Il y a de quoi vous casser le cou. Demain
» matin ne fera-t-il pas clair? Restez tranquille
» aujourd'hui, et laissez dormir ces gens-là. —
» Dormir! c'est facile à dire; on ne dort guère quand
» on a du chagrin; et les nouvelles n'arrivent jamais
» assez tôt, lorsqu'elles sont bonnes. Voyez-vous,
» l'idée que je vais débarrasser ces braves gens de
» leurs inquiétudes me ragaillardit et me donne des
» jambes. Après ma visite, ils dormiront s'ils peuvent,
» mais je vous réponds qu'ils ne se plaindront pas que
» je sois venu les déranger. D'ailleurs, cette petite
» course me fera du bien; j'ai vécu trop renfermé
» depuis quelques jours; j'ai besoin de prendre l'air.
» — Allons, vous avez toujours été, depuis que je vous
» connais, un entêté; vous ne voulez pas écouter la
» raison. Faites comme il vous plaira. »

Mlle Aurore se renfonça dans son fauteuil, sans dire un mot de plus. Mariquita regarda le notaire en

souriant, de manière à lui faire comprendre son approbation. « Voyons, René, dit M. Gérard, veux-tu » m'accompagner? Tes yeux valent mieux que les miens » pour nous diriger dans les sentiers; et puis nous » deviserons tout en marchant. — Très-volontiers, » Monsieur Gérard; justement j'allais vous faire cette » proposition. Je suis aise de m'associer, pour ma » bien petite part, à une bonne œuvre. » Ils partirent. Chemin faisant, le notaire chantait les louanges de Mariquita, et vous pouvez croire que René n'était nullement disposé à le contredire.

Restée seule avec la tante, la jeune fille prétexta un peu de fatigue pour se retirer. M[lle] de Clerfond s'enquit de son malaise avec un intérêt qui ne lui était pas habituel; et avec un son de voix qu'elle essayait de rendre affectueux: « Oui, allez vous reposer, ma » petite; mais, si vous avez besoin de quelque chose, » souvenez-vous que ma femme de chambre est à » votre disposition. Vous n'aurez qu'à sonner. Bonne » nuit et dormez bien. » Mariquita cependant ne dormit guère. Sans être de ces personnes que la richesse enivre, il lui aurait fallu, pour rester insensible à ce changement de situation, un stoïcisme qu'elle n'avait point, et que nul ne lui saura mauvais gré de n'avoir pas eu. La fortune ne fait pas le bonheur, dit

un vieil adage. Non, sans doute; mais on avouera que du moins elle peut souvent y contribuer. Du jour où elle cessait d'être tenue sous l'étroite dépendance des événements, Mariquita pouvait se considérer comme plus maîtresse de sa destinée. Si peu habituée qu'elle fût à se repaître d'illusions, elle était jeune, et la jeunesse est le temps des rêves charmants. Faut-il donc s'étonner si elle ouvrait son âme à l'espérance? Ses désirs d'ailleurs n'avaient rien d'ambitieux: que demandait-elle en effet? Une vie simple et calme, dans une douce retraite qui ne fût pas cependant la solitude; car elle sentait que, pour être heureuse, elle avait besoin de ne pas l'être toute seule: le bonheur partagé, c'est deux fois le bonheur. Était-il donc si difficile de réaliser ces vœux? de trouver un cœur comme le sien? Ce cœur, qui lui rendrait affection pour affection, fallait-il l'aller chercher bien loin? Je ne sais quelle réponse se fit Mariquita; mais quand elle se fut endormie, une image, qui s'était présentée à son esprit et qu'elle avait sans doute assez faiblement repoussée, revint dans ses songes.

Dans l'après-midi du lendemain, comme M. Gérard et M^lle^ de Clerfond se trouvaient ensemble, assis dans le salon, tout à coup, au milieu d'une conversation qui jusque-là n'avait rien de bien intéressant: « Savez-

» vous, dit le notaire, que voilà pour M^lle Walther
» une succession qui la met fort à l'aise ? Un demi-
» million ! — Oui, c'est un joli denier, » dit la tante
en continuant de tricoter. Et après une petite pause :
« Pourvu qu'elle connaisse au moins le prix de l'ar-
» gent. Car vous m'avouerez qu'hier soir elle le jetait
» sans compter. Si elle va de ce train-là, elle en
» verra bientôt la fin. Et dire surtout qu'elle a fait la
» généreuse, pour qui ? pour une petite coquine. Si
» l'on récompense ainsi les coureuses, que restera-t-il
» donc, je vous le demande, pour les honnêtes filles ?
» — Bah ! bah ! vous savez bien que là-dessus nous ne
» serons pas d'accord. Parlons donc d'autre chose.
» Entre nous, » dit-il en baissant la voix et en rappro-
chant sa chaise du fauteuil de M^lle Aurore, « entre
» nous, ne pensez-vous pas qu'il serait bon peut-être
» de laisser de côté les anciens projets ? Anastasie
» Lenoir est gentille, je ne dis pas non ; mais vous
» conviendrez pourtant que M^lle Walther l'emporte, et
» de beaucoup, sur elle, pour l'esprit et pour la
» beauté ; et René est certainement de mon avis, j'en
» réponds, sans avoir besoin d'aller le lui demander.
» Ajoutez qu'en fait de fortune l'avantage est aujour-
» d'hui du même côté. Je vois là un parti très-conve-
» nable de tout point pour votre neveu. Donc, si vous

» m'en croyez, nous tâcherons de faire ce mariage ;
» et vraiment ce ne sera pas bien difficile, j'imagine.
» — Hum ! reprit Mlle Aurore, nous pourrons y ré-
» fléchir. J'ai cru m'apercevoir en effet que René
» commençait à avoir le cœur pris. Mon Dieu, je ne
» voudrais pas forcer ses goûts ; car il faut avant tout,
» quand il s'agit de mariage, consulter les inclinations
» des futurs époux. Cela a toujours été dans mes prin-
» cipes. Si j'avais consenti à me laisser marier, on
» m'aurait donné dix maris pour un, vous le savez ;
» mais je voulais, dans ces choses-là, me décider par
» moi-même. Pour en revenir à Mariquita, j'avoue,
» car je suis franche, qu'elle ne m'avait pas plu tout
» d'abord. Cette façon de tomber à l'improviste chez
» les gens, en compagnie d'un jeune homme, m'avait
» choquée : on pourrait assurément se choquer à moins.
» Mais, grâce à Dieu, je ne suis pas femme à conserver
» des préventions ; j'examine à fond, avant de porter
» un jugement définitif. Eh bien ! en y regardant de
» plus près, j'ai reconnu que de sa part c'était surtout
» ignorance des usages ; il n'y a rien de bien étonnant :
» une Chilienne ! Vous et moi nous savons maintenant
» positivement à quoi nous en tenir ; mais il y a dans
» le monde des gens si mal intentionnés ! A ne juger
» que sur les apparences, on croirait peut-être ce qui

» n'est pas. Je me suis déjà demandé si le meilleur » moyen de faire taire les mauvaises langues n'est pas » de conclure ce mariage. D'ailleurs, je regarde » comme un devoir de conscience d'empêcher, autant » qu'on le peut, la réputation d'une jeune fille de » souffrir quelque atteinte. Si René, sans y songer, a » compromis Mariquita, il faut qu'il répare sa faute, » même involontaire. »

M. Gérard aurait eu fort à dire sur cette prétendue réparation. Mais l'essentiel était d'avoir obtenu l'assentiment de la tante. D'ailleurs à cet instant on vint annoncer Mme et Mlle Lenoir. « Allons, bon! s'écria » Mlle Aurore, toujours des visites! Les gens ne peu- » vent donc pas vous laisser un seul jour tranquille. » Comment faire? Et puis je me sens un mal de tête!» M. Gérard se retourna gravement vers la femme de chambre: « Dites à ces dames que Mademoiselle leur » présente ses excuses, mais qu'elle aura le regret » de ne pas les recevoir aujourd'hui. Elle a la » migraine. — Oui, c'est cela, la migraine. Ce n'est » pas mentir ; car réellement j'ai la tête tellement prise » que je serais bientôt hors d'état de me tenir, si j'étais » obligée de faire la conversation avec des étrangers. » Comme on est bien mieux en famille! » ajouta-t-elle avec un soupir, au moment où Mariquita descendant

de sa chambre, et René revenant du jardin, entraient tous deux dans le salon.

Dans les jours qui suivirent, les bonnes dispositions de M[lle] Aurore ne se démentirent point. Loin de mettre obstacle aux entretiens de son neveu et de Mariquita, elle semblait les favoriser de tout son pouvoir. « Tu n'es pas un galant chevalier, » dit-elle une fois à René, en voyant la jeune fille se promener seule dans les allées du jardin. « De mon temps les » messieurs se faisaient un devoir et un plaisir » d'escorter les dames. C'est à cette école qu'ils appre- » naient les belles manières. Va rejoindre M[lle] Walther. » J'ai besoin d'ailleurs de rester seule un moment. » Mais René, loin de saisir les occasions qui lui étaient offertes, paraissait plutôt les éviter. M. Gérard s'en aperçut bientôt et s'en étonna. « Je n'y comprends plus » rien, se dit-il. Me serais-je donc trompé? » Il ne s'était pas trompé; mais c'est qu'il y a des esprits qui ne sont pas faits comme tous les autres: ce qui attire le commun des hommes les éloigne. Mariquita, devenue riche, n'en était pas moins charmante aux yeux de René; mais (appelez ce sentiment-là orgueil, si vous le voulez) il s'effarouchait à l'idée qu'en la recherchant il aurait l'air d'aspirer à sa fortune. Je ne veux pas dire qu'en d'autres circonstances il n'aurait pas,

comme beaucoup d'hommes, songé à ce qu'on appelle un mariage d'argent ; mais cette fois il aimait, et tout ce qui pouvait avoir l'apparence d'un calcul lui répugnait. Il ne comprenait plus l'amour sans un complet désintéressement. Qu'il y ait eu quelque exagération dans cette manière de sentir, je ne le nierai point ; mais enfin c'est ainsi qu'il sentait.

« René n'avance point ses affaires, » dit un matin M^lle^ Aurore à M. Gérard. « Hier encore, toute sa » journée s'est passée à courir à cheval dans la cam- » pagne. Aujourd'hui même je veux lui parler. » En effet, elle le prit à part. « Mon neveu, nous avons à » causer ensemble. Tu m'as amené M^lle^ Walther ; dans » l'embarras où elle se trouvait, c'est très-bien ; tu as » fait preuve de bon cœur. Mais il y a un terme à toutes » choses. Que prétends-tu que je fasse ? Elle n'est pas » ma parente ; avant de m'avoir été présentée par toi, » elle ne m'était connue ni d'Ève ni d'Adam. Il m'en » coûte de la prier de s'en aller, et cependant j'y serai » bien forcée. — Comment, ma tante, la congédier ! » comme une servante que l'on renvoie ! — Oh ! » ne t'inquiète pas, nous saurons y mettre les formes ; » ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne peux pas la garder » éternellement, à moins que..... Mais c'est ton affaire » plutôt que la mienne ; cela ne dépend que de toi. —

» Que voulez-vous dire, ma tante ? — Ce que je veux » dire ? c'est assez clair pourtant. Ah ça ! es-tu comme » les idoles de Baal qui ont des oreilles pour ne pas » entendre? Voyons, je vais te mettre les points sur » les i. A moins que Monsieur mon neveu n'amène » M^lle Mariquita à me donner le droit de la traiter » comme ma nièce. Eh bien ! comprenez-vous main- » tenant, grand nigaud ? — Moi, l'épouser ! Vous n'y » songez pas. — Vraiment non ? et pourquoi, s'il vous » plaît ? Est-ce qu'avec ta barbe tu ne te crois pas » encore en âge de te marier ? Est-ce que M^lle Mariquita » aurait fait vœu par hasard d'aller au couvent ? Je » ne vois pas, moi, pourquoi ce mariage ne se ferait » point. Après cela, peut-être, sans que je m'en » aperçoive, avez-vous de l'aversion l'un pour l'autre. » — Mais, ma tante, elle est trop riche pour moi. — » Riche ! riche ! qu'est-ce que cela signifie? Est-ce » que je me suis inquiétée, quand tu me l'as amenée, » si elle était pauvre ou riche ? Je l'ai accueillie, ce » me semble, sans y mettre tant de façons, et je vou- » drais bien voir qu'elle eût l'ingratitude de l'oublier. » D'ailleurs, tu n'es pas un parti à dédaigner. Je ne » veux pas te faire de compliments : il ne faut jamais » donner aux jeunes gens trop bonne opinion d'eux- » mêmes ; ils ne sont que trop persuadés déjà de leur

» mérite. Mais enfin je puis bien te dire, sans que tu
» aies le droit d'en être fier, que le neveu de Mlle Aurore
» de Clerfond aura, après sa tante, une jolie fortune qui
» a bien son prix. Et ma foi, si Mlle Walther ne trouve
» pas suffisant ce que je dois te laisser, elle n'aura qu'à
» le dire : nous l'inviterons poliment à se pourvoir
» ailleurs. Quant à nous, nous ne serons pas embar-
» rassé de notre personne; je sais des gens qui ne
» feront peut-être pas les difficiles. Mais d'une manière
» ou de l'autre, j'entends que tout cela finisse prochai-
» nement. »

Tout ce que René put obtenir de sa tante, c'est qu'elle lui accordât quelques jours de réflexion, en lui laissant à lui-même le soin de demander à la jeune fille ce qu'elle lui permettrait d'espérer. Lui d'ordinaire si résolu, au moment où il allait tenter une démarche du succès de laquelle dépendait son bonheur, il se sentait timide, et il avait besoin de recueillir son courage. Comme Mariquita se montrait toujours avec lui pleine de réserve, il se figurait souvent qu'elle n'avait pour lui qu'un peu d'amitié et ne l'accepterait point pour époux. Aussi, quand il se trouvait avec elle, éprouvait-il une contrainte chaque jour plus grande; de telle sorte qu'à le voir silencieux, on aurait pu le croire indifférent. Mais avec un peu d'attention il était

impossible de s'y tromper. Une fois même, il lui arriva de se trahir en laissant percer de la jalousie. Le fils de M. Gérard, qui étudiait le droit à Paris, était revenu. Il avait de la gaîté naturelle; il fut aimable avec Mariquita. René, qui d'abord avait accueilli son ancien camarade avec une franche cordialité, devint froid et cérémonieux à mesure qu'il le vit plus attentif auprès de la belle étrangère. Et quand le jeune homme fut sorti : « Vraiment, dit-il, Prosper ne se ressemble » plus. Comme il a changé à son désavantage ! Il a pris » toutes les allures et le sans-gêne d'un étudiant. » Il oubliait que le temps n'était pas éloigné où lui-même aurait pu être jugé sévèrement.

## IV.

### LA RUINE.

Le lendemain du jour où René avait ainsi apprécié les mérites de son ami, M. Gérard entra avec un air soucieux, contre son habitude. Après quelques vagues propos: « Mademoiselle, » dit-il en se tournant vers Mariquita, « il nous arrive une contrariété. Ce sera » peu de chose, je l'espère ; mais il est toujours » ennuyeux d'avoir affaire à de méchants plaideurs. » Voici ce dont il s'agit. Un ancien associé de votre » grand-père prétend avoir des réclamations à faire » valoir : dans le cas, dit-il, où nous refuserions d'en » reconnaître la légitimité, il nous appellerait en » justice. On m'invite à me rendre demain à Bor- » deaux pour examiner avec lui ses titres de créances, » et nous entendre à l'amiable, s'il est possible. » M'autorisez-vous à agir pour vous ? » Mariquita lui

répondit que ses intérêts ne pouvaient être remis en de meilleures mains. Quelques mots furent encore échangés sur ce sujet; puis on parla d'autre chose; mais le notaire était évidemment préoccupé.

Il partit le matin de bonne heure. La soirée était déjà fort avancée quand il revint. Dès qu'il parut, on put voir, à sa mine allongée, qu'il n'était pas content de sa journée. « Quelles nouvelles? demanda René.
» — S'il faut vous le dire tout de suite, pas très-
» bonnes. C'est comme une tuile, et une lourde tuile,
» qui nous tombe sur la tête. J'ai trouvé un homme
» qui présente, à l'appui de ses prétentions, d'anciens
» comptes et des billets signés de M. Georgel. A
» première vue, tout cela est en règle. — Et il s'agit,
» reprit René, d'une somme considérable? — Je le
» crois bien; beaucoup trop considérable. — Mais
» encore, à quel chiffre cela s'élève-t-il? — Hélas! s'il
» faut tout payer, il ne restera rien ou presque rien à
» Mademoiselle. »

Le visage de René manifesta une vive surprise; la tante parut atterrée. Quant à Mariquita, elle ne put cacher une première émotion. Mais elle reprit bientôt son calme, et écouta attentivement le notaire.

« N'allez pas croire pourtant que tout soit désespéré.
» Comme je vous le disais, notre homme, dont la mine,

» pour le dire en passant, est celle d'un fourbe et d'un » hypocrite, a mis sous mes yeux des papiers parfaitement » réguliers, au moins en apparence. Aussi me » suis-je senti tout d'abord abasourdi. Mais j'ai fait » un effort, et j'ai pu reprendre assez bien mon sang-» froid pour examiner attentivement toute l'affaire.
» — Comment se fait-il, ai-je demandé, que vous » n'ayez pas, tout de suite après le décès de M. Georgel, » apporté les réclamations dont il s'agit? — J'étais en » Suisse, et je n'ai appris cette mort qu'à mon retour.
» — Ah! très-bien. Mais encore pourquoi ces billets, » dont la date est déjà ancienne, n'étaient-ils pas » payables du vivant de M. Georgel? Vous preniez là » une échéance bien incertaine et qui pouvait être fort » reculée. C'est trop généreux de votre part de n'avoir » même pas stipulé d'intérêts; car enfin vous perdiez » beaucoup chaque année, puisque la dette est considérable. » Ce n'est pas ainsi que se traitent d'ordinaire » les affaires; il y a là quelque chose de singulier que » je ne m'explique pas. — Il a paru froissé de mes » réflexions. — Si vous n'admettez pas, m'a-t-il dit avec » quelque hauteur, qu'un sentiment d'amitié et de » reconnaissance pour M. Georgel ait pu me faire » consentir à ce sacrifice, brisons-là. Les tribunaux » apprécieront. Vous ne contesterez pas, je suppose,

» que les signatures soient véritables. Cela suffit pour
» trancher la question.

» — Cela suffira-t-il en effet? demanda René.

» — Mon Dieu, le fait matériel est là. Le compte, les
» billets existent, le tout bien et dûment écrit de la
» main de M. Georgel. Mais nous avons, pour nier la
» dette, des preuves morales. Voici ce qui me frappe.
» M. Lasserre, notre créancier, ou soi-disant tel,
» n'avait aucune fortune personnelle; il a commencé
» par être chez M. Georgel simple commis; plus tard,
» il a été intéressé dans la maison, puis associé; or
» comment les mêmes affaires auraient-elles pu
» enrichir l'un et ruiner l'autre? Au moment où
» M. Georgel se retirait du commerce, une note dressée
» par lui (elle est dans les papiers que je vous ai
» remis, Mademoiselle), établit le chiffre de sa fortune;
» et cette fortune, à très-peu de chose près, se com-
» pose exactement des mêmes valeurs que nous avons
» retrouvées dans la succession. Il avait de l'ordre : un
» livre de comptes, où il inscrivait ses recettes et ses
» dépenses, était si exactement tenu, que personne ne
» s'est présenté pour réclamer un sou en dehors des
» petites dettes qui figuraient sur ce livre : et quand
» il s'agit d'une somme aussi élevée, pas la plus légère
» mention ! Cela est étrange. Mais ce n'est pas tout : il

» dit à plusieurs amis, il vous écrit à vous-même, » Mademoiselle, qu'il est riche ; il le croit, la chose est » hors de doute ; et si les billets sont valables, il est » pauvre : est-il admissible qu'il ait perdu à ce point » la mémoire? Il y a dans tout cela un mystère qu'on » finira par pénétrer, je l'espère ; mais, dès à présent, » ce qui est pour moi plus clair que le jour, c'est que » M. Georgel ne devait rien et que M. Lasserre est » un habile fripon.

» — Oui, certainement, s'écria René, c'est un fripon, » un infâme coquin. Vous ne le lui avez pas dit, » Monsieur Gérard? Vous êtes trop patient. Vous au- » riez dû le souffleter. Mais j'irai le trouver ; je ne serai » pas aussi facile que vous, je vous en réponds ; je sau- » rai bien, moi, le forcer à confesser ses fourberies, à » retirer ses billets, fallût-il pour cela lui rompre le cou.

» — Et quand vous lui auriez rompu le cou, » reprit M. Gérard d'un ton où perçait l'impatience, « en » serions-nous plus avancés? Qu'est-ce que cela » signifie, je vous prie? Je ne sais si dans le pays d'où » vous revenez c'est ainsi que les choses s'arrangent ; » mais ici nous avons l'habitude de procéder autre- » ment. Nous en serons bien mieux, n'est-ce pas? » quand vous vous serez mis sur les bras une sotte » affaire. Tenez-vous tranquille, et ne m'interrompez

» plus pour lâcher de pareilles billevesées ; cela n'a
» pas le sens commun... Pour en revenir à ce que je
» disais, Mademoiselle, voici l'explication à laquelle je
» m'arrête. M. Georgel (je vous demande pardon si je
» parle ainsi de votre grand-père, mais il faut dire les
» choses telles qu'elles sont) avait dans le caractère
» beaucoup de rancune ; il en voulait grandement à
» vos parents, et avait à plusieurs reprises, à ce qu'il
» paraît, déclaré qu'il s'arrangerait de manière à ne
» leur rien laisser. Et de fait, nous avons trouvé un
» brouillon de testament d'après lequel il donnait
» toute sa fortune, à qui ? à M. Lasserre précisément.
» Mais la loi ne permet pas de déshériter les descen-
» dants ; M. Georgel aura senti la difficulté, et, pour
» la tourner, il se sera fait le débiteur fictif de
» M. Lasserre. Plus tard ses intentions se sont modi-
» fiées, tout le prouve. Mais comment n'a-t-il pas
» songé à retirer ces malheureux billets qu'on nous
» oppose aujourd'hui ? Voilà, je l'avoue, ce qui me
» passe. Mais n'importe ; j'estime qu'il n'y pas à
» hésiter. Nous avons affaire à un malhonnête homme ;
» il faut lui tenir tête hardiment et repousser ses
» réclamations.

» — Et croyez-vous, dit Mariquita, qu'il nous
» appelle en justice ?

» — Oh! pour cela, point de doute. Des gens de » cette espèce vont jusqu'au bout lorsqu'ils espèrent » s'enrichir.

» — Et, selon vous, quelle sera l'issue de ce » procès?

» — A dire vrai, je ne puis le prévoir. Il y a du pour » et du contre. Si les juges s'en tiennent, comme je le » crains fort, à la lettre même des pièces que produira » M. Lasserre, nous perdrons. Mais s'ils veulent entrer » dans le fond de l'affaire, s'ils pèsent toutes les » raisons que j'indiquais tout à l'heure, nous avons » encore quelques chances de gagner le procès. En » tout cas, nous n'aurons pas cédé sans résistance, et » nous aurons fait payer cher à ce fripon, dans » l'opinion publique, son succès. Mais je vous prierai, » Mademoiselle, de me remettre toute la correspon- » dance de votre grand-père : il faut que le tribunal » connaisse tout ce qui s'est passé antérieurement; » qu'il sache la situation que votre aïeul voulait faire » à votre mère. Il faut que nous soyons armés de » toutes pièces; car notre adversaire ne négligera rien » pour soutenir ses prétentions. Il trouvera même » quelque avocat de mauvaises causes qui ne sera pas » fâché de saisir cette occasion pour faire, s'il est pos- » sible, un peu de scandale.

» — Quelle sorte de scandale? demanda encore » Mariquita.

» — Mon Dieu, Mademoiselle, vous êtes jeune, et » vous ne vous rendez pas compte du plaisir que » certaines gens trouvent à faire le mal, surtout quand » leur intérêt les y porte. On ne manquera pas, si nous » expliquons, comme nous serons forcés de le faire, » pourquoi M. Georgel a été tenté, à une certaine épo- » que, de frustrer vos parents de l'héritage qui devait » leur revenir, on ne manquera pas, dis-je, de débiter » de belles phrases sur la désobéissance de la fille, sur » la juste indignation du père, et que sais-je encore? » Je les entends d'ici, ces marchands de paroles. On » aura en réserve pour la circonstance des tirades de » morale. Puis, comme il n'en coûte pas plus de » chercher à noircir deux personnes qu'une seule, et » comme d'ailleurs tous les torts, vrais ou supposés, » d'une fille, ne peuvent lui enlever ses droits à la suc- » cession paternelle, on insinuera que si la fortune de » M. Georgel se trouve réduite à zéro, c'est qu'il faisait » sans doute de ces dépenses qui ne s'avouent pas. Fai- » blesses de vieillard! s'écriera-t-on; habitudes fâcheu- » ses sur lesquelles on aurait désiré jeter le voile!... » Est-ce que je n'ai pas déjà compris, par quelques » mots, où on voulait en venir? Mais le vrai public, le

» public sérieux, fera justice, je l'espère, de ces sots et
» vilains propos. Ce que je vous en dis, Mademoiselle,
» c'est pour que vous ne soyez ni trop surprise ni
» trop émue quand ces indignités oseront se produire.

» — Je vous comprends, Monsieur Gérard, reprit
» Mariquita. J'en sais assez maintenant; cela suffit. Je
» vois que quoi qu'il arrive c'est un procès perdu pour
» moi; car dût l'arrêt du tribunal m'adjuger la fortune
» contestée, je ne croirais jamais avoir gagné si la
» considération de quelqu'un des miens avait eu à souf-
» frir. J'ai aimé, j'ai vénéré, pendant leur vie, mon
» père et ma mère; si mon grand-père a été dur
» envers sa fille, je dois l'ignorer; mais je sais que
» ma mère avait conservé pour lui une vive et sincère
» affection qu'elle avait essayé de m'inspirer dès mon
» plus jeune âge; je sais encore qu'au moins dans sa
» vieillesse cet aïeul m'aimait sans m'avoir vue, et
» que ses dernières pensées ont été pour moi. Leur
» mémoire à tous m'est chère et sacrée; j'ai le devoir de
» la préserver pure de toute atteinte. Je ne veux point
» livrer en pâture aux injurieuses railleries d'un avocat
» intéressé, à la maligne curiosité d'un public indis-
» cret, le nom, l'honneur, les secrètes pensées de ma
» famille. Rester riche à ce prix serait payer trop cher
» la richesse. Ce n'est pas sans quelque regret, je

» l'avoue, que je vois si vite m'échapper une fortune » dont je me croyais sûrement maîtresse. Mais que » voulez-vous? Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement » que je connaîtrai la nécessité du travail. Ma mère » a supporté, sans se plaindre, et avec un visage » content, de nombreuses fatigues : je ferai comme ma » mère. Je vous remercie de vos bons offices, Mon- » sieur Gérard ; mais je n'ai plus qu'un service à vous » demander. Retournez trouver M. Lasserre, payez » pour moi ce qu'il réclame. J'aime mieux être » dépouillée de ma fortune que d'avoir à rougir en la » conservant. »

Pendant que Mariquita parlait, René, les yeux fixés sur elle, l'écoutait avec tous les signes d'une véritable agitation. Mais quand elle eut fini, il ne put se contenir ; se levant avec vivacité, il lui saisit les mains, les serra dans les siennes : « Très-bien, Mariquita, » s'écria-t-il, très-bien ! Vous ferez comme votre mère, » dites-vous. J'ajoute, moi, que comme votre mère vous » trouverez un cœur dévoué. Il aura le droit d'être » fier entre tous celui auquel vous permettrez de vous » consacrer son existence. »

A ces mots, dans lesquels le jeune homme semblait faire passer son âme tout entière, tant il s'exprimait avec une chaleureuse conviction, le pâle visage de

Mariquita s'était coloré; elle regarda René, qui la contemplait avec admiration; puis, se sentant troublée, elle baissa les yeux, et dégagea doucement sa main de l'étreinte qui la retenait. M$^{lle}$ Aurore paraissait déconcertée. Il y eut un moment de silence; puis le notaire reprit la parole :

« Je ne prétends, ma chère demoiselle, ni vous » blâmer, ni vous approuver; mais la résolution que » vous annoncez est très-grave; elle mérite qu'avant de » la prendre définitivement vous y réfléchissiez à deux » fois. Que vous soyez menacée de perdre votre cause » en justice, que les tribunaux puissent retentir de » débats fâcheux, je ne le nie point; mais encore ne » faut-il pas se laisser voler sans se défendre; on ne » renonce pas ainsi à toute une fortune. Demain je » viendrai vous demander ce qu'il faut que je fasse. » — Je penserai demain comme aujourd'hui, » répondit Mariquita. Son parti était bien arrêté. D'ailleurs, sans se l'avouer peut-être à elle-même, l'approbation si énergiquement témoignée par René l'aurait affermie dans sa résolution, si elle avait eu besoin d'encouragement.

En effet M. Gérard la retrouva le lendemain telle qu'il l'avait laissée la veille. Au sortir de la conférence qu'ils eurent ensemble, il passa chez M$^{lle}$ Aurore. « Eh

» bien, dit celle-ci, qu'a-t-elle décidé ? —Elle persiste.
» Je le regrette, et pourtant je ne me sens pas le courage
» de condamner sa détermination ; car vous avouerez
» qu'au moins cela part d'un cœur généreux. — Dites
» plutôt d'un esprit de travers. Ah ça ! c'est donc une
» folle que j'héberge chez moi ? A-t-on idée d'un entê-
» tement pareil ? S'imagine-t-elle qu'elle n'a qu'à se
» baisser pour retrouver une seconde fortune ? Qu'elle
» cherche maintenant un mari : avec ses beaux yeux,
» elle aura le temps d'attendre avant qu'il s'en présente
» un. — Mais, si j'ai bien compris, il me semble qu'il
» s'en est présenté un, pas plus tard qu'hier soir. —
» Qui ? Mon écervelé de neveu ? Je voudrais bien voir
» qu'il s'avisât d'une sottise semblable. — Ma foi, il
» pourrait encore plus mal faire. — Comment, plus
» mal faire ? Me désobéir, moi qui depuis vingt ans me
» sacrifie pour lui ; perdre tout son avenir, se jeter
» dans la misère, ne serait-ce pas le comble de la
» démence ? Comme ce serait joli de marier ensemble la
» faim et la soif ! Car enfin, Monsieur Gérard, René n'a
» rien : croit-il par hasard que pour l'aider à réparer
» ses coups de tête je sois d'humeur à lui laisser de sitôt
» mon héritage ? Votre très-humble servante, s'il vous
» plaît. Je ne m'en irai que le plus tard possible ; et je
» veux même qu'il sache, s'il lui prend fantaisie de me

» contrarier en tout, qu'il n'aura rien après moi. Voyez-
» vous, Monsieur Gérard, mes pressentiments ne me
» trompent guère. J'étais sûre, dès le premier jour, que
» cette belle demoiselle apporterait le trouble dans ma
» maison ; je ne me laisse pas duper, comme mon
» neveu, par ses grands airs de désintéressement ; elle
» ne m'en fait pas du tout accroire. Je déteste les hypo-
» crites, moi. Elle aura compris tout de suite que son
» affaire était mauvaise : elle a fait étalage de beaux
» sentiments. C'est une comédie qu'elle a jouée ; car
» elles ont tant de malice, ces filles-là ! Et dire que les
» jeunes gens ne voient pas clair dans leurs manéges ! »

M. Gérard laissa s'exhaler la vertueuse indignation de Mlle Aurore. Il n'essaya pas d'amener la tante à d'autres idées : c'eût été se donner une peine inutile, il le savait. Il se contenta de l'inviter à se contenir devant René, qu'il fallait ménager. « L'important, se
» disait-il, c'est de gagner du temps. Ne heurtons pas
» trop les idées de la vieille demoiselle ; sa colère tom-
» bera sans doute d'elle-même ; après tout, elle aime
» son neveu, et qui sait ? »

Il eût été difficile, même aux moins clairvoyants, de se tromper désormais sur les sentiments de René. Tout ce qui venait de se passer semblait l'avoir mis plus à l'aise ; il cherchait à se trouver avec Mariquita, et ne

songeait pas à dissimuler le plaisir qu'il goûtait dans sa société. Celle-ci, de son côté, tout en gardant sa réserve habituelle, était plus sensible qu'elle ne voulait le paraître aux attentions dont elle se voyait l'objet. Il lui était doux de penser que la pauvreté à laquelle elle s'était résignée, au lieu d'éloigner d'elle René, l'avait rapproché. Quel était donc ce cœur qui s'offrirait à elle pour la dédommager de la perte de sa fortune? Quand elle se souvenait de ces paroles et surtout de l'accent avec lequel elles avaient été prononcées, elle devenait rêveuse, et n'osait s'avouer à elle-même la satisfaction secrète qu'elle ressentait à se les rappeler.

Elle eut du moins un plaisir qu'elle put goûter sans contrainte. Les deux familles dont elle avait été la bienfaitrice, en apprenant qu'elle cessait d'être riche, se crurent obligées de lui rendre ce qu'elles venaient de recevoir d'elle. Elle l'apprit de M. Gérard. « Recom- » mandez-leur de n'en rien faire, dit-elle ; ils ont été » si heureux que je me reprocherais, comme si j'en » étais l'auteur, l'affliction dans laquelle retomberaient » ces pauvres gens. Pour eux, cette somme est toute » une fortune; et moi, que j'aie un peu plus ou un peu » moins, ma situation ne changera guère. Je ne veux » pas reprendre ce que j'ai donné. » Ils vinrent la remercier, et l'expression naïve de leur joie et de leur

reconnaissance fit que cette journée resta, dans ses souvenirs, parmi les plus douces.

Mariquita avait montré peu d'empressement à jouir de sa fortune ; mais elle se hâta de satisfaire aux exigences de son créancier. Quand tout fut payé : « Me » voilà quitte, dit-elle, mais cela ne suffit pas. Il faut » maintenant que je songe à pourvoir à mon existence. » Je n'ai plus de raison pour rester ici ; j'ai déjà peut-» être abusé de l'hospitalité qui m'était accordée. » Monsieur Gérard, venez-moi en aide; que je puisse » trouver une position qui me permette de devoir à mon » travail le pain que je mangerai. » Le notaire se récria : tout le monde serait heureux de la conserver ; pourquoi se presser? Ne valait-il pas mieux attendre des circonstances favorables qui se présenteraient certainement? Mais elle insista : elle ne serait satisfaite que le jour où elle pourrait se dire qu'elle n'était plus à charge à personne. M. Gérard lui promit de faire par lui-même et par ses amis toutes les recherches qu'il faudrait : mais il l'engagea à patienter au moins un mois ; car enfin ce n'était pas trop d'un mois pour recueillir tous les renseignements nécessaires ; il ne fallait rien décider à la légère ; et quand il s'agissait d'une jeune fille, on ne pouvait prendre trop de précautions. Au fond, l'excellent homme espérait qu'avant un mois René se

serait nettement déclaré, et qu'avec sa volonté persistante il aurait raison des résistances de sa tante. « Elle » va en revenir à son Anastasie, se disait-il ; et quand » je songe que c'est moi qui lui ai soufflé le premier la » pensée de ce mariage! Au diable l'idée que j'ai eue » là! Mais il est vrai que je ne connaissais pas alors » M[lle] Walther. Après tout, on se marie pour soi, et » non pour les autres. Je ne veux pas pousser René à » la révolte ; mais il est majeur; il peut se passer du » consentement de sa tante. On criera, on s'indignera; » et après? Après, on en sera quitte pour se réconcilier. Elle n'a que lui de neveu ; la chose une fois » faite, elle pardonnera, et tout sera dit. Est-ce que » nous ne connaissons pas cela ? Après l'orage, le beau » temps. Les jeunes gens font bien souvent des » sottises ; mais il faut avouer pourtant qu'ils n'ont » pas toujours absolument tort d'agir à leur guise. Eh! » parbleu! quand je me suis marié, est-ce qu'on ne » me blâmait pas aussi de prendre une femme sans » fortune? Je n'en ai fait qu'à ma tête, et j'ai bien fait. » Si j'avais épousé une dot, j'aurais pu, il est vrai, au » lieu de rester toute ma vie notaire de campagne, être, » tout comme un autre, notaire à Bordeaux : en aurais- » je été plus heureux? Pauvre chère femme! Le » premier, le seul chagrin qu'elle m'ait donné, c'est

» quand je l'ai perdue. » Ce souvenir servit René. En se rappelant sa jeunesse, M. Gérard se promit de ne rien négliger pour aider à la conclusion d'un mariage destiné à faire le bonheur de deux personnes qu'il aimait.

M$^{lle}$ Aurore était plus éloignée que jamais de penser comme le notaire. Quand la ruine de Mariquita fut consommée, et qu'il n'y eut plus à revenir sur cette folie, comme elle disait, elle saisit la première occasion de s'en expliquer avec son neveu. « Eh bien ! dit-» elle, c'est fini ; elle en a fait de belles, la Chilienne ! » Si c'est comme cela que l'on se conduit en Amérique, » elle aurait tout aussi bien fait d'y rester. Moi, je » n'aime pas les gens à idées romanesques ; on a ses » intérêts, on les soutient, à moins d'avoir perdu la » tête. — Mais, ma tante... — Tu vas prendre sa » défense peut-être ? Il ne manquerait plus que cela. » — La défendre, Dieu m'en préserve ! Je n'y songe » même pas, et par une raison bien simple, c'est que » je l'admire. — L'admirer ! voilà qui est par trop » fort. Allons, il paraît qu'à ton âge souvent on n'a » pas le sens commun. Après cela, admire tant que tu » voudras, si cela peut te faire plaisir. Mais, en atten-» dant, que va-t-elle devenir ? Car ce n'est pas le tout » de faire l'héroïne ; avec tous ces beaux sentiments-

» là, il faut vivre. Je ne me soucie pas pour mon compte
» de la nourrir encore longtemps. Est-il convenable
» que je garde dans ma maison une personne qui sera
» bientôt la fable du pays, et qui ne m'est de rien? —
» Eh bien! ma tante, comme vous le disiez, elle peut
» être votre nièce, et si elle veut m'accepter, je l'épouse.
» — L'épouser, miséricorde! Mais tu n'y penses pas.
» Une fille qui n'aura pas un sou! — Vos idées ont
» donc changé; car vous m'engagiez, il y a quelque
» temps, à rechercher en mariage M<sup>lle</sup> Walther; et
» quand je parlais de sa fortune, vous ne vouliez pas
» savoir si elle était riche ou pauvre. — Ai-je bien dit
» cela? D'abord je ne me souviens pas exactement des
» termes dont je me suis servi; ensuite, ce n'était pas
» absolument comme aujourd'hui. Oh! je ne suis pas
» de ceux qui font un crime aux gens de n'être pas
» riches; mais quand on est devenu pauvre par sa
» propre faute, je dis qu'on a manqué à ses devoirs.
» Car enfin, à moins d'être égoïste ou de se jeter
» dans un cloître, on ne vit pas seulement pour soi; et
» si on a envie de se marier, on n'a pas le droit de com-
» promettre, pour son plaisir, l'avenir de sa famille.
» Après tout, qu'est-ce que je veux pour toi? Une
» femme économe, raisonnable, qui connaisse le prix
» de l'argent; et pas du tout une de ces extravagantes

» capables de mettre leur mari et leurs enfants sur la » paille. Laisse-moi faire : je sais ce qu'il te faut ; » donne-moi carte blanche ; je trouverai la personne » qui te convient, et tu m'en remercieras plus tard. » — Ma tante, reprit René, je regrette que mes vœux » ne soient pas d'accord avec les vôtres ; mais je vous en » prie très-positivement, n'essayez pour moi aucune » démarche ; je désire me marier moi-même, à mon » gré. — Tu ne vas pas cependant me braver, » s'écria Mlle Aurore d'un ton où le courroux commençait à percer, « en affectant de faire la cour, sous mon toit et » en ma présence, à une fille dont je ne veux pas pour » nièce. — Je ne songe nullement à vous braver ; » mais sans me départir en rien du respect que je vous » dois, je peux bien me souvenir que le temps où j'étais » en tutelle est fini ; et quand il s'agit de décider de » mon avenir, j'ai le droit, ce me semble, de main- » tenir mon indépendance. Au surplus, laissons-là, » s'il vous plaît, ce sujet d'entretien. Tout ce que je » peux vous promettre, ma tante, c'est que je ne par- » lerai pas à Mlle Walther sans vous avoir prévenue ; » et probablement ce ne sera pas de quelque temps » encore que je lui déclarerai mes sentiments, si je » dois les déclarer. » Malgré son irritation, Mlle Aurore sut se contenir ; elle aurait craint, en poussant à bout

son neveu, de provoquer une démarche décisive. Elle était au moins certaine, d'après ses dernières paroles, de gagner du temps.

Peut-être s'étonnera-t-on que René ait pris un engagement de cette nature, et qu'avec ses vives impressions et son caractère résolu il ne se hâte pas davantage. La raison en est bien simple. Il ne savait pas quels sentiments il avait inspirés à Mariquita, et ne voulait se hasarder à lui demander sa main que lorsqu'il croirait avoir touché son cœur. D'ailleurs il n'avait encore à lui offrir que son nom : imprévoyant tant qu'il ne s'était agi que de lui seul, il sentait maintenant le besoin d'avoir toute prête une existence assurée, pour lui comme pour celle qu'il aurait associée à sa destinée.

Quand René n'était pas là (et la tante avait le soin de lui confier souvent des affaires qui le retenaient au dehors), M^lle^ Aurore ne prenait guère la peine de dissimuler ses nouvelles dispositions d'esprit. L'étoile des Lenoir, un moment obscurcie, reparut plus brillante sur l'horizon ; en d'autres termes, et pour parler sans métaphore, la mère et la fille redevinrent les chères amies, comme auparavant. Les visites quotidiennes, les dîners sans façon reprirent leur train ; il y eut de fréquents et longs conciliabules, et le lecteur devine

aisément quels projets y furent débattus. M^{lle} Aurore serait si heureuse d'avoir une nièce comme Anastasie! Plus que jamais, Anastasie était la personne accomplie, la perle sans pareille. Quant à Mariquita, il n'est pas besoin de dire qu'elle n'avait plus droit aux moindres égards : et de quoi pouvait-elle se plaindre, après tout? On ne lui devait rien, et on lui accordait généreusement le vivre et le couvert. Toute autre, à sa place, ne se serait-elle pas estimée heureuse?

Mariquita avait le travers pourtant de ne pas apprécier son bonheur. Quelques propos, que l'on aurait voulu rendre piquants pour elle, furent tenus en sa présence, et elle en comprit toute l'intention. Pour rien au monde elle n'aurait voulu confier à René la peine qu'elle éprouvait; mais elle s'en ouvrit à M. Gérard : « Il me tarde de sortir d'ici, lui dit-elle; je » leur pèse, je le vois bien, et on ne se gêne pas pour » me le faire sentir. Que M^{lle} de Clerfond cherche à » me froisser, c'est peut-être me faire payer un peu » cher l'hospitalité qu'elle a bien voulu m'accorder; » mais enfin, soit; je reste son obligée. Mais ces dames » Lenoir! » M. Gérard haussa les épaules : « Ne com- » prenez-vous pas que la mère doit vous en vouloir » mortellement d'être cent fois mieux que sa fille? Oh! » ce n'est pas un compliment que je vous fais là, c'est

» la pure vérité. Anastasie n'est qu'une petite sotte,
» jolie, j'en conviens, mais envieuse et prétentieuse.
» Quant à Mlle de Clerfond, je n'en voudrais pas dire
» de mal, c'est une de mes plus anciennes connais-
» sances; mais je me souviens que dans ma jeunesse
» un de mes camarades, une mauvaise langue, remar-
» quait à propos d'elle (vous savez qu'elle s'appelle
» Ange) que pour faire de l'ange un démon il a suffi
» de l'orgueil; et pour de l'orgueil, la chère tante
» en a sa part, je ne puis le nier. Elle n'est pas toujours
» d'humeur très-commode, je le sais bien. Mais encore
» un peu de patience, et nous arrangerons toutes
» choses à votre satisfaction, je l'espère. »

Ces petites persécutions se renouvelant sans cesse, Mariquita fit ses arrangements pour être toute prête à partir dès que le notaire aurait trouvé pour elle une occupation convenable. Elle attendait le retour de M. Gérard, qui avait été forcé de faire une absence de quelques jours. Mais un incident imprévu vint précipiter son départ.

## V.

### LA DILIGENCE.

René, un matin, était monté à cheval pour aller s'entendre avec un des fermiers de sa tante sur les conditions d'un bail qui devait être renouvelé. Mariquita, le plus souvent, passait dans sa chambre les heures qui précédaient le déjeuner ; mais ce jour-là, se sentant la tête un peu lourde, elle descendit dans le jardin pour prendre l'air ; et, sortant par une porte à l'extrémité du verger, elle se dirigea, comme elle l'avait fait plusieurs fois, vers une petite chapelle de la Vierge, située à quelque distance dans les champs. Elle revenait après avoir prié, et sans avoir jusque-là rencontré personne, quand, au détour d'une haie, dans un petit chemin creux, elle se trouva en face de René. Il avait oublié la copie de l'ancien bail, et il était revenu sur ses pas pour la chercher dans l'étude du

notaire. En apercevant Mariquita, qu'il n'avait pu voir seule de toute la semaine, il sauta à bas de son cheval, passa la bride à son bras ; et, sous prétexte d'escorter la jeune fille, il la ramena jusqu'au verger. La conversation du reste fut assez indifférente, si rien peut être indifférent entre cœurs disposés à s'aimer.

L'après-midi, tandis que la tante mettait précieusement dans un vase sur la cheminée un assez joli bouquet de fleurs sauvages que M[lle] Lenoir venait de lui apporter : « Où donc, ma mignonne, avez-vous cueilli ce char- » mant bouquet? — Là-bas, à l'extrémité du pré..... » Bon, voilà que je ne me souviens plus comment on » l'appelle ; tu sais, maman, près de cette haie le long » de laquelle je t'ai dit que je venais de voir passer » M. René et M[lle] Walther. » La tante se redressa vivement : « Mon neveu et M[lle] Walther! Ensemble ce » matin ! Vous devez vous tromper, petite. René est » parti de bonne heure ; il est à deux lieues d'ici. — » Il m'avait pourtant semblé... Mais il est possible que » je me sois trompée, d'autant plus que je n'ai pu » reconnaître les voix ; on parlait assez bas. Dans » tous les cas, Mademoiselle pourrait dire si je suis » dans l'erreur. » La seule pensée qu'elle pouvait paraître avoir été surprise en faute fit rougir Mariquita. La tante fixait sur elle un regard perçant comme

si elle avait voulu la pénétrer jusqu'au fond de l'âme : « Eh bien, Mademoiselle? — Oui, il est vrai que j'ai » rencontré M. de Clerfond. — Ah ! et pourriez-vous, » s'il vous plaît, nous expliquer cette rencontre? »

Mariquita semblait interdite. Se voir soupçonnée, malgré son innocence, et sentir que l'on ne peut se justifier, parce que l'on a affaire à des gens prévenus ou ennemis, on se troublerait à moins. Mme Lenoir se leva : « Viens, Anastasie. Pardon, chère amie, si nous » nous retirons. Nous regrettons bien sincèrement » d'être la cause involontaire de ce qui arrive ; mais il » y a des explications auxquelles il vaut mieux ne pas » assister. — Restez, je vous prie ; vous n'êtes pas ici » de trop quand il s'agit de René. Nous ferez-vous » enfin l'honneur de parler ? » dit-elle en s'adressant à Mariquita d'un ton bref et impérieux. « Justifiez- » vous. Veuillez nous rendre compte de ce qui s'est » passé. Nous vous écoutons. »

Mme et Mlle Lenoir s'étaient rassises, le sourire sur les lèvres. Leur air moqueur rendit à Mariquita toute sa fermeté : « Je vous demande pardon, dit-elle d'une » voix calme, mais je n'ai pas à me justifier ; je ne » descendrai pas au rôle d'accusée ; et quoique je n'aie » rien à me reprocher, il ne peut me convenir de » subir devant tout le monde une sorte d'interrogatoire.

» — Et moi, jour de la vie! croyez-vous donc qu'il me » convienne de tolérer des rendez-vous? — Des » rendez-vous, Mademoiselle! — Oui, oui, des rendez- » vous, répéta-t-elle avec une colère croissante. » Croyez-vous que je me laisse prendre à vos grands » airs? Ah! on s'imagine que je suis de ces gens qu'il » est facile de duper et dont on peut se moquer tout à » son aise. Allez, allez, je vois clair dans votre jeu. Les » aventurières, si elles viennent ici, trouveront avec » moi à qui parler. Il ne sera pas dit que j'aurai été » trompée par une intrigante. Il est temps que tout » cela finisse. »

La rougeur qui était montée sur les joues de Mariquita fit place à une pâleur subite. Elle se leva : « Vous » avez raison, Mademoiselle; il est temps que cela » finisse : je suis trop restée dans cette maison, puisque » j'y ai attendu l'indigne outrage qui vient de m'at- » teindre. Mais pouvais-je croire que M[lle] de Clerfond » essaierait jamais de calomnier d'un seul coup et son » neveu et une innocente jeune fille? Vous avez bien » voulu m'accorder l'hospitalité : je n'irai pas jusqu'à » dire que vous venez de m'affranchir de toute recon- » naissance ; mais je vous dirai qu'elle aurait été plus » complète si vous m'aviez ordonné de sortir il y a » trois semaines : car rien ne vous obligeait à me

» donner un asile, mais vous aviez au moins le devoir » de respecter ma réputation. M. Gérard n'aurait » jamais admis, sur de frivoles apparences, d'odieux » soupçons : il m'estime et continuera de m'estimer. » Votre neveu sait si je mérite aucun blâme. Vous » avez de la religion : un jour sans doute vous regret- » terez vos injustes accusations ; j'aime à le croire pour » vous plus encore que pour moi. Adieu, Mademoi- » selle. » Et, après avoir salué la maîtresse de la maison, elle sortit tranquillement, la tête haute, le regard fier et assuré, sans même honorer d'un coup d'œil M^me^ et M^lle^ Lenoir.

« Enfin, la voilà partie ; bon voyage! » dit M^lle^ Aurore en se laissant retomber dans son fauteuil ; et elle respira longuement comme une personne délivrée d'un lourd fardeau. « Est-elle hautaine ! s'écria M^me^ Lenoir ; » ne dirait-on pas qu'elle a des rentes ? Je l'attends » quand elle mourra de faim ; on verra si elle garde » ses airs de princesse. — Vraiment, quelle audace ! » fit remarquer Anastasie ; protester contre l'évidence ! » N'aurait-on pas cru, à l'entendre, qu'elle n'avait » aucun reproche à se faire ? Je n'aime pas, moi, les » femmes qui sont toujours à parler de leur vertu. »

On était heureux d'être enfin débarrassé d'un pareil fléau ; mais la joie cependant n'était pas complète ; on

se demandait, non sans quelque appréhension, ce que dirait René en apprenant ce qui s'était passé pendant son absence.

En quittant le salon, Mariquita était remontée dans sa chambre, mais elle n'y resta que quelques instants. Tout était prêt pour son départ; elle redescendit, et pria un domestique, qui s'était toujours montré plein d'obligeance pour elle, de porter ses bagages à une auberge qu'elle lui indiqua et dont elle prit le chemin. Elle marchait lentement, se demandant ce qu'elle allait faire. L'absence de M. Gérard la mettait dans un véritable embarras. En approchant de l'auberge, elle aperçut la diligence de Bordeaux à Paris arrêtée devant la porte. Sa résolution fut soudainement prise: rester à Bordeaux ou dans les environs, c'était s'exposer à revoir René; et elle voulait désormais éviter sa présence, non-seulement pour échapper aux commentaires malveillants que la tante ne manquerait pas de faire, mais aussi pour assurer, s'il en était temps encore, le repos de son propre cœur. A Paris, elle trouverait sans doute aisément à donner des leçons; d'ailleurs il lui serait toujours facile d'écrire à M. Gérard. Elle n'hésita pas, et monta dans l'intérieur, où deux places seulement étaient occupées.

Tout le monde se souvient de ces messageries,

répandues encore sur toutes les grandes routes il y a dix-sept ou dix-huit ans, et qui nous avaient semblé si rapides, alors que nous ne connaissions pas la merveilleuse vitesse des chemins de fer. Je ne suis pas de ceux qui médisent du progrès ; mais j'avouerai, dût-on me traiter d'esprit arriéré et rétrograde, qu'il m'est arrivé plus d'une fois, sur les banquettes du wagon, de regretter l'ancienne diligence. Nous ne dévorions pas l'espace, il est vrai, mais le voyage avait son charme. On jouissait pendant le jour des paysages qu'offrait la route ; la nuit on s'endormait volontiers au bruit monotone des grelots.

Les plaisirs dont je parle étaient complètement perdus pour Mariquita. Elle avait pour compagnons de route un vieux mari et sa femme qui ne semblaient se soucier aucunement de lier conversation avec une étrangère. Elle-même aimait mieux s'absorber dans ses pensées. A mesure que chaque tour de roue la rapprochait un peu de Paris, et qu'elle sentait tomber cette sorte de résolution fiévreuse qui l'animait quand elle était sortie de la maison de M$^{lle}$ de Clerfond, elle s'effrayait de la vie qu'elle allait entreprendre. L'avenir lui apparaissait plein de luttes et d'inquiétudes. Seule, dans cette grande ville, dont elle avait entendu si souvent raconter les misères et les dangers, que faire?

à qui s'adresser? A cette pensée, elle se troubla, et des larmes qu'elle n'eut pas besoin de cacher, car la nuit était venue, coulèrent le long de ses joues. Mais elle éleva son âme vers Dieu; elle pria. « Ma mère m'a » souvent répété, se dit-elle, que Dieu mesure les » épreuves à nos forces, et qu'il fallait avoir confiance » en sa bonté. Comment me viendra-t-il en aide? Je » l'ignore; mais il ne m'abandonnera pas. Livrons-» nous donc à la Providence, sans lui demander ses » secrets. » Et elle se sentit consolée.

Cependant la fatigue la gagnait. Elle finit par s'assoupir. Mais il y avait quelques minutes à peine qu'elle goûtait ce léger sommeil, quand elle fut réveillée par le galop d'un cheval; et en rouvrant les yeux, elle entrevit un cavalier qui passait dans l'obscurité et qui eut bientôt devancé la voiture. Une demi-heure après, la diligence s'arrêtait devant un relais. Pendant que les postillons s'occupaient à changer l'attelage, un palefrenier s'approcha, ouvrit la portière, et avec sa lanterne éclaira l'intérieur. Un jeune homme avança la tête et regarda. — « Mariquita ! — René ! » Ces deux noms furent échangés en même temps ; et René, car c'était bien lui, prit place aussitôt dans la voiture, en face de celle qu'il venait de rejoindre.

Reportons-nous maintenant en arrière pour savoir

ce qui s'est passé chez Mlle Aurore après le départ de Mariquita. En rentrant le soir, René, selon son habitude, avait conduit lui-même son cheval à l'écurie, pour s'assurer que le râtelier était bien fourni et la litière fraîche. « Tout le monde va bien ? » demanda-t-il au domestique. — « Dame, Monsieur, pour ce qui est » de votre tante, je peux vous répondre oui ; mais pour » Mlle Mariquita, si on tient à le savoir, il faut aller » loin. — Comment? que veux-tu dire? — Je veux » dire qu'elle a quitté la maison, et qu'à l'heure qu'il » est elle court sur la route de Paris. — De Paris ! » s'écria René; et, hors de lui, il s'élança précipitamment vers le salon, enfonça la porte plutôt qu'il ne l'ouvrit. Les trois amies tressaillirent. « Est-il vrai que » Mariquita soit partie ? » dit-il d'une voix brusque.

Mlle Aurore voulut faire bonne contenance : « En » vérité, mon neveu, quelle est cette manière d'entrer ? » Je ne reconnais plus vos habitudes de politesse. Vous » avez oublié de saluer ces dames. — Trève de leçons, » ma tante. Ces dames m'excuseront. Mariquita est-elle » partie? et pourquoi ? — Pourquoi? Mais devait-elle » toujours rester ici ? » répondit Mlle Aurore, en se contraignant pour paraître calme. « Il me semble que mon » hospitalité a été assez large: n'aurait-il pas fallu » l'héberger jusqu'à la fin de ses jours ? Pour elle

» comme pour vous, son séjour dans cette maison s'était
» assez prolongé : ne le comprenez-vous pas, René ?
» — Oui, » dit Mme Lenoir, en essayant d'intervenir dans l'explication, « tous ceux qui vous portent intérêt,
» Monsieur de Clerfond, désiraient, croyez-le bien,
» voir finir une situation dont on aurait pu jaser.

» — Je remercie beaucoup les gens qui me portent
» intérêt, reprit René d'un ton sec ; mais je les prie de
» ne pas prendre cette peine. Veuillez m'excuser,
» Madame; mais il s'agit ici d'une affaire qui ne touche
» en rien des étrangers. — Des étrangers ! s'écria
» Mme Lenoir. Mais il me semble, ma chère amie », dit-elle en se retournant vers Mlle Aurore, « que M. de Clerfond aurait pu se servir d'un mot moins dur et plus
» exact. Je ne m'attendais pas à cette réponse de votre
» neveu, que j'ai vu tout petit, et pour qui j'ai toujours
» eu tant d'affection : car je l'aime, vous le savez bien,
» et je puis le dire, comme mon fils. »

Anastasie baissa les yeux. « Allons, René, » dit la tante, en faisant un violent effort sur elle-même, « réfléchis donc. Tu n'y penses vraiment pas, quand
» tu parles ainsi devant cette excellente Mme Lenoir,
» toujours disposée, si tu le veux, à te donner des
» preuves de l'affection qu'elle a pour toi. Ces dames
» sont mes meilleures amies. — Oui, certes, et ce n'est

» pas de nous qu'on pourra dire que nous sommes des » inconnues, » reprit la mère d'Anastasie.

René regarda fixement sa tante : « J'ignore quelles » sont les preuves d'affection qui pourraient m'être » données ; mais je n'en sollicite, et je n'ai autorisé » personne à en solliciter aucune pour moi, je veux » qu'on le sache. Quant à la personne à laquelle vous » venez de faire allusion », ajouta-t-il en s'adressant à Mme Lenoir, « elle peut être une inconnue pour vous, » mais non pour moi. Et puisqu'on me force à le » déclarer hautement ici, sachez que si elle me fait » l'honneur d'accepter ma main, elle comblera mes » vœux ; car elle est la seule à qui j'aie songé pour en » faire ma femme.

» — Ta femme ! » s'écria Mlle Aurore, qui ne put dominer plus longtemps son irritation. « Si je l'avais chassée » plus tôt, pareille idée ne te serait jamais venue. — » Vous l'avez donc chassée, vous en convenez. — Oui, » certes ; ne suis-je pas maîtresse chez moi ? — Eh » bien ! il faut qu'elle rentre. — Dieu m'en préserve ! » Reprendre une fille de cette espèce, une donneuse » de rendez-vous, jamais ! jamais ! — Votre résolution » est bien arrêtée? — Inébranlable. »

Il se fit un silence. Mlle Aurore, l'interprétant dans le sens de ses désirs, regardait tour à tour son neveu

et Mme Lenoir avec un air de satisfaction, comme déjà sûre de son triomphe. Mais les yeux enflammés du jeune homme, ses traits altérés, auraient dû l'avertir de son erreur. Si René se taisait, c'est qu'il sentait que sa colère, s'il n'y prenait garde, allait s'exhaler en apostrophes violentes. Luttant contre lui-même, il parvint à refouler assez son émotion pour se croire maître de sa parole. Au bout de quelques instants : « Ma tante, » dit-il d'une voix lente mais fortement accentuée, « si votre volonté ne plie pas, la mienne ne » se laisse pas rompre aisément, vous devriez le » savoir. Vous ne pouvez avoir oublié ma première » jeunesse. Plus tard, j'ai quitté la France pour n'avoir » à subir la loi de personne. J'étais heureux et indé- » pendant dans mon pays d'adoption. Je ne vous ai pas » demandé à rentrer dans votre maison : c'est vous qui » m'avez pressé, qui m'avez prié de revenir. J'ai cédé » à vos sollicitations. J'avais cru qu'au moins vous » n'essaieriez plus d'entreprendre sur ma liberté ; » et voici qu'à peine de retour, vous avez voulu dis- » poser de moi sans mon consentement, m'imposer » des inclinations qui n'étaient point les miennes, » m'assujétir à tout ce qu'il vous plairait de prescrire. » Une fois seulement, vos idées ont paru d'accord avec » les secrètes affections de mon cœur. Mais cette jeune

» fille que vous désiriez me voir pour femme, lors-
» qu'elle était riche, n'a plus été pour vous qu'un objet
» de mépris depuis qu'elle s'est dépouillée de sa for-
» tune. Si elle n'a plus aucun mérite à vos yeux, aux
» miens elle n'a rien perdu. Sans tenir le moindre
» compte de mes sentiments, vous la dédaignez, vous
» la chassez, pour employer vos expressions. Vous êtes
» maîtresse dans votre maison, dites-vous ; je suis le
» maître, moi, de n'y pas rester. Vous n'avez pas
» songé, en renvoyant Mariquita, que c'était me
» renvoyer aussi. Je pars ; si jamais vous désirez que
» je revienne, rappelez-vous qu'il faut ouvrir vos
» portes toutes grandes à votre nièce. Je ne rentrerai
» pas seul.

» — Je te déshérite ! » cria M^lle^ Aurore en frappant du pied au moment où son neveu sortait. René n'eut point l'air d'entendre cette menace. « Il n'osera pas faire ce » qu'il dit », ajouta-t-elle après un instant de silence, comme pour se cacher à elle-même l'étendue de sa défaite. En effet, tout en prévoyant la possibilité d'un accès de colère, elle n'aurait jamais supposé que son autorité fût à ce point méconnue, et que les choses dussent avoir un tel dénoûment.

René prit à la hâte ce qu'il avait de plus précieux et se rendit à l'auberge d'où était partie Mariquita. Il se

fit seller un cheval, et voyageant comme les courriers qui changent de monture à chaque poste, il parcourut ainsi sept relais, toujours galopant. Les émotions auxquelles il était en proie, jointes à l'habitude de ces rudes exercices, l'empêchaient de sentir la fatigue.

Après le cri qui lui était échappé dans la première surprise, Mariquita se taisait, heureuse et embarrassée tout à la fois. Certes, si René lui avait demandé son consentement pour la suivre, elle le lui aurait impitoyablement refusé ; mais il avait pris le plus sûr parti, qui était de s'en passer. Souvent les choses répondent mieux à nos désirs cachés, en s'arrangeant autrement que nous ne les aurions réglées, si elles avaient uniquement dépendu de notre volonté. La satisfaction que l'on aurait eu honte de rechercher, on la goûte sans remords quand elle se présente d'elle-même : on est à l'aise avec sa conscience, sans que le cœur y perde rien. Qu'une sévère casuistique trouve à reprendre à cette espèce de compromis entre le devoir et la passion, je n'essaierai pas de le nier : mais celui-là seul qui sera resté toujours exempt de ces petites faiblesses pourra blâmer Mariquita.

René prit la parole : « C'est bien mal, dit-il, d'être » partie si brusquement sans songer aux amis que

» vous laissiez derrière vous. Je n'ose me plaindre; » mais que pensera M. Gérard? » Elle ne répondit rien. Il attendit un instant; puis se pencha vers elle, et à voix basse : « Quoi! pas un mot! Que vous ai-je » donc fait, moi? Dois-je croire qu'en quittant la » maison de la tante vous avez voulu fuir aussi le » neveu? Si ma présence vous est importune, dites-le, » et je descends au prochain relais. C'est-à-dire, non... » Je peux prendre place dans une autre partie de la » voiture; mais je serai sûr qu'au moins vous aurez » fait heureusement ce voyage. » Mariquita murmura quelques phrases inintelligibles.

« Une belle nuit! » dit à sa femme, en mettant la tête à la portière, le vieux voyageur qui s'était réveillé. — « Écoutez, Mariquita », reprit René d'un ton suppliant. Elle l'interrompit avec vivacité : « Monsieur » de Clerfond, avez-vous oublié la langue que vous » parliez au Chili? — Si je sais encore l'espagnol, je » le crois bien ! » s'écria-t-il en lui répondant dans cette langue. Mariquita, en se défiant des oreilles curieuses qui pouvaient les écouter, venait, sans y réfléchir, de rompre l'espèce de barrière que la présence de deux étrangers établissait entre elle et René. Elle le comprit, mais trop tard; René le comprit aussi: il pensa qu'en l'invitant à ne parler que pour elle

seule, Mariquita semblait autoriser les libres épanchements ; il conçut de l'espoir, et résolut de savoir à quoi s'en tenir sur les dispositions de la jeune fille.

Le lecteur n'attend pas que je lui redise toute la conversation, qui fut longue. Tout aidait René à déclarer ses sentiments. Le tête-à-tête lui eût été moins favorable : seule avec lui, Mariquita, se défiant de la solitude, se serait armée de froideur et de silence. La présence de ses compagnons de route la rassurait, sans être un obstacle à l'entretien. A moins d'avoir un cœur de pierre, pouvait-elle rester insensible à la preuve d'attachement que René venait de lui donner? Le trouble qu'elle avait ressenti au sortir de cet état d'isolement et d'abandon où elle s'était trouvée réduite quelques heures auparavant, elle l'attribuait à un mouvement de reconnaissance. Avant de dire un mot, René avait déjà pour lui l'éloquence des services rendus ; mais il parla : il parla avec feu ; il fit passer dans son langage toute l'émotion qui était dans son âme ; il fut tout à la fois tendre, suppliant, passionné. Profondément remuée, Mariquita se sentait rougir et pâlir tour à tour, heureuse au moins de penser que la nuit empêchait de lire sur son visage. Mais quand il lui dit en finissant : « Et maintenant me pardonnerez- » vous de vous avoir fait cet aveu? Me permettrez-

» vous d'espérer, en échange de l'amour que je vous » ai voué, un peu d'attachement? » Elle murmura un oui, un oui si faible, qu'il le devina plutôt qu'il ne l'entendit: mais il ne put s'y méprendre; car leurs mains se rencontrèrent dans l'obscurité, et il osa porter à ses lèvres la main qu'il tenait, sans que Mariquita songeât à la retirer. « Consentirez-vous à me la donner » à tout jamais? — A tout jamais! » répondit-elle d'une voix plus ferme.

Il y eut quelques instants de silence; tous les deux, se recueillant, méditaient sur cette suite d'événements qui venaient de les engager l'un à l'autre. Ce fut Mariquita qui la première reprit la parole. « René, » dit-elle, je vous ai fait une promesse, et je ne veux » pas la rétracter: mais laissez-moi, pour votre bon- » heur et pour le mien, y mettre une condition. Nous » sommes libres tous les deux, je le sais; et si nous le » voulions, il suffirait de quelques jours pour que » notre union fût prononcée. Mais, je vous le demande » à vous-même, si dans quinze jours, si dans un mois, » votre tante apprenait notre mariage, ne serait-elle » pas autorisée à croire ou que depuis longtemps tout » était convenu entre nous et que nous l'avons trom- » pée, ou que nous nous sommes décidés soudaine- » ment comme deux étourdis qui courent follement

» une aventure ? A la rigueur, vous n'avez pas besoin
» de son consentement; mais elle vous a élevé, et il est
» plus digne de vous, par déférence pour elle, de ne
» pas user tout de suite de votre droit. Pour moi-
» même, René, j'aime mieux que vous fassiez plus
» longtemps l'épreuve de vos sentiments : on cède
» quelquefois à un premier entraînement, et on le
» regrette plus tard ; je veux vous préserver de tout
» regret. D'ailleurs (je vais déchoir peut-être à vos
» yeux, en vous faisant descendre de ces hauteurs, où
» vous emportait votre imagination, sur le terrain des
» vulgaires réalités ; mais j'ai le devoir, et j'aurai le
» courage, au risque de perdre dans votre opinion, de
» vous dire ce que je crois la vérité) le mariage n'est
» pas cette vie que vous semblez rêver, étrangère aux
» mesquines préoccupations de cette terre et toute pleine
» d'idéales aspirations. Comme nous vivons dans le
» monde, il faut bien en subir les conditions. Quand
» deux époux s'enchaînent l'un à l'autre, ils n'unissent
» pas seulement leurs cœurs, ils associent des intérêts :
» ils n'ont même plus le droit de songer uniquement
» à eux. Or, René, ni vous ni moi n'avons de fortune.
» Le peu que je possède ne suffirait même pas aux
» modestes besoins d'une jeune fille. Il ne vous reste,
» je le crois, que bien peu de chose, et vous ne pourrez

» désormais compter sur votre tante. Nous ne trouve-
» rons donc de ressources que dans notre travail. Vous
» n'avez pas de carrière ; en France, vous ne pouvez
» exercer votre profession de médecin sans posséder
» ce que vous appelez un diplôme : ce diplôme, il vous
» faut encore un an pour l'obtenir. Acquérez-le, René,
» et dans un an, si vous pensez encore comme aujour-
» d'hui, dans un an je serai votre femme. Alors je
» vous suivrai partout où vous voudrez : même au
» fond d'un obscur village, satisfaite avec vous de la
» plus humble existence, pourvu que le pain de chaque
» jour nous soit assuré, vous me verrez supporter avec
» joie toutes les fatigues, toutes les privations, trop
» contente si je peux, par mon dévouement et mon
» affection, alléger le poids de vos propres travaux. »

René se récria : il était certain de l'aimer toujours ; à quoi bon lui imposer une épreuve superflue ? Sans être riche, il n'était pas encore à la merci des premières circonstances ; il lui restait quelques économies ; et puis, s'il en était besoin, il trouverait des amis pour l'aider, en attendant que sa position fût bien assise : Mariquita aurait-elle la cruauté de retarder son bonheur d'un an ? Mais elle fut inflexible. René dut se résigner et céder à des considérations dont il ne pouvait, au fond, méconnaître la justesse. D'ailleurs

pouvait-il se plaindre? Mariquita lui avait promis qu'elle serait sa femme ; et il savait quelle valeur avait une promesse dans la bouche de Mariquita.

La nuit disparaissait; les objets commençaient à redevenir visibles. René regardait, avec des sentiments d'amour et d'admiration, celle en qui désormais il voyait sa fiancée. Jamais elle ne lui avait paru si belle. En effet, quoique l'insomnie eût laissé quelques traces de fatigue sur sa figure, ses yeux, où s'exprimait une douce émotion, semblaient animés d'une vie nouvelle. René ne pouvait se rassasier du plaisir de la contempler. Elle s'en aperçut; et, quoique heureuse de ce témoignage muet de tendresse, elle voulut appeler ailleurs son attention. « Mais tournez-vous donc de ce » côté, » dit-elle en lui montrant l'horizon tout inondé d'une lumière rose. « Quel magnifique spectacle! — » Pourquoi voulez-vous, lui répondit-il, que je détache » mes regards d'un spectacle mille fois plus doux? » Ces paroles résonnaient délicieusement à son oreille, mais elle feignit de ne pas les avoir entendues: « Oh! » la belle journée qui se prépare! reprit-elle. — Oui, » la plus belle de toute ma vie. Elle n'aura de compa- » rable, Mariquita, que la journée où je pourrai vous » conduire au pied de l'autel. » Elle lui sourit, sans dire un mot; mais ce sourire en disait plus que toutes

les paroles. « Voyez-vous, continua-t-il, ce soleil qui » se lève n'aura pas éclairé un homme plus joyeux que » moi. Oh! que de bonheur je vous dois! Pourrai-je » jamais vous aimer assez pour vous témoigner toute » ma reconnaissance? »

Mariquita se recueillit, et pendant quelques instants René vit se remuer ses lèvres. Quand elle fut sortie de sa méditation : « Vous venez de prier? lui demanda-t-il. » — Oui ; ne priez-vous pas aussi chaque matin ? » Il hésita, et avec une sorte d'effort : « Je vous estime » trop pour dissimuler avec vous. J'ai perdu, je le » confesse, les habitudes de mon enfance. Oh! ne » soyez pas trop surprise, Mariquita. Vous ne savez » pas, vous ne pouvez savoir ce que c'est que de vivre » à Paris, dans les sociétés où j'ai vécu. Et puis, s'il » faut tout vous dire, en France les pratiques de dévo- » tion sont surtout laissées aux femmes ; les hommes » ne prient guère. — Je veux compter pourtant que » vous prierez avec moi. Il doit être si doux, pour » deux époux, d'avoir les mêmes espérances, les » mêmes consolations. J'essaierai de vous convertir, » René ; je vous en préviens. — Et vous y parviendrez » peut-être sans trop de peine, s'écria-t-il. Tout à » l'heure, quand je vous regardais, vous me rappeliez » ma mère, lorsqu'elle priait ; vous aviez de son air.

» Tenez, j'ai toujours gardé sur moi, en mémoire
» d'elle, quelque chose qu'elle m'a donné quand je
» n'avais que six ans. Je ne suis pas un dévot ; mais
» voyez si je n'ai pas le culte des souvenirs. »

Il tira de sa poitrine un chapelet qu'il présenta à Mariquita : « Quand ma mère le déroulait entre ses
» doigts, ces grains de corail me semblaient si beaux,
» que je demandais toujours à le regarder. Ma mère
» me promit que si j'étais sage elle me le donnerait ; et
» un jour, comme elle avait été contente de moi depuis
» quelques semaines, le chapelet fut en effet ma
» récompense. Je m'étais toujours promis de le con-
» server ; mais je ne le perds pas en le donnant à ma
» femme. Gardez-le, je vous en prie, Mariquita ; je
» vous offre là ce que j'ai de plus cher : que ce soit
» mon cadeau de fiançailles. — Merci, René, dit
» Mariquita, mille fois merci : je l'accepte. Vous ne
» pouviez me faire aucun présent qui me fût plus
» précieux. Il ne me quittera plus. » Elle le passa à son cou et baisa la petite croix d'or. « Tout à l'heure,
» j'ai déjà prié pour nous deux, dit-elle ; mais il me
» semble que je prierai avec plus de ferveur encore
» quand je tiendrai le chapelet qui servit à votre mère. »

Le reste du voyage leur parut court : pouvait-il en être autrement ? Ils étaient à ces premiers beaux jours

de l'année dont l'influence est si pénétrante, et qui semblent pleins de concerts et de parfums. Les champs en fleur leur envoyaient par les portières ouvertes les suaves odeurs d'avril ; les oiseaux faisaient de toutes parts entendre à leurs oreilles de joyeux gazouillements. Pour goûter pleinement le charme des objets extérieurs, rien ne manquait à René et à Mariquita: tout était fête et saison nouvelle dans leurs cœurs comme dans la nature. O printemps, jeunesse de l'année ! ô jeunesse, printemps de la vie ! a dit un poète italien. Ils jouissaient, l'un et l'autre, de ce double printemps, de cette double jeunesse. Leur affection était pure ; ils pouvaient s'y livrer sans remords. Oh ! que n'est-il donné à l'homme de fixer ces heures fugitives où la fraîcheur et la vivacité des premières émotions n'ont rien d'égal que leur innocence et leur sincérité ! Qui que vous soyez, ô vous qui avez pu compter quelques-uns de ces jours-là, dites si vous en avez vécu de plus heureux ? Instants trop tôt passés ! Mais ceux qui les ont connus s'en souviennent encore au déclin même de la vie ; et ce souvenir du matin suffit pour éclairer comme d'un dernier rayon le soir de l'existence.

## VI.

### PARIS.

En arrivant à Paris, René maudit intérieurement la vitesse des chevaux ; car, au terme du voyage, il devait s'éloigner de Mariquita : elle l'avait ainsi voulu. Il avait d'abord espéré qu'elle lui permettrait de vivre dans son voisinage ; mais si elle s'était laissée surprendre pendant la route par les premiers enchantements d'une affection partagée, sa sévère raison reprit bientôt le dessus : elle exigea de René qu'il retournât s'établir non loin de l'École de Médecine, au centre des études, tandis qu'elle-même habiterait un autre quartier. « Il le faut pour vous et pour moi , lui dit-
» elle. Nous avons besoin de nous occuper sérieuse-
» ment chacun de notre côté. Vous n'avez pas encore
» acquis le droit de me servir de protecteur aux yeux

» du monde. D'ailleurs il est bon que, seul avec vous-
» même, vous puissiez vous rendre compte à loisir de
» vos sentiments réels. Quand je serai votre femme, si
» je dois l'être, vous me saurez gré de ce que vous
» appelez aujourd'hui mes rigueurs. » Tout ce que le jeune homme put obtenir, c'est que chaque dimanche elle recevrait sa visite.

A peine descendus de voiture, ils se mirent en quête d'un logement pour Mariquita. Tout près de la cour des messageries, dans la rue Notre-Dame-des-Victoires, au quatrième étage d'une maison bien habitée, ils trouvèrent à louer deux petites chambres, simplement meublées, mais très-propres. On fit marché, à des conditions raisonnables, avec la maîtresse d'un hôtel voisin pour que les repas fussent apportés tous les jours. René aida Mariquita à s'installer dans son magnifique appartement, comme elle disait en riant; et il prit ensuite, non sans regret, le chemin du quartier latin. Il lui en coûta plûs maintenant de passer la Seine qu'il ne lui en avait coûté jadis de traverser l'Océan.

Restée seule, Mariquita se mit à réfléchir sur ce qu'elle allait faire le lendemain. Il ne suffit pas de vouloir travailler, il faut trouver du travail. N'étant recommandée par personne, comment pourrait-elle

se procurer des leçons? Elle se coucha, l'esprit en proie à de tristes préoccupations; mais elle était si fatiguée, qu'elle ne tarda pas à s'endormir profondément, et elle ne se réveilla qu'assez tard dans la matinée. On lui apporta son modeste déjeuner; et quand elle l'eut pris, elle songea pour la première fois que si elle voulait disposer utilement de son temps, une femme de journée lui serait nécessaire pour lui épargner le gros de la besogne du ménage. La maîtresse d'hôtel qu'elle avait vue la veille lui avait paru d'un caractère serviable: elle alla la trouver. Celle-ci promit de lui envoyer le jour même la femme dont elle avait besoin. Encouragée par son air de bienveillance, Mariquita se hasarda à lui demander comment il fallait s'y prendre pour arriver à donner des leçons, et en quelques mots elle lui fit part de son embarras. Après l'avoir écoutée attentivement: « J'ai » peut-être votre affaire, dit l'obligeante maîtresse » d'hôtel. Vous vous proposez d'enseigner l'espagnol » et la musique: cela se rencontre à merveille. Il y a » justement chez moi, depuis huit jours, une dame » venue de votre pays. Sa fille, qu'elle a mise hier en » pension, ne parle encore que l'espagnol; et j'entendais la mère s'inquiéter comment, en attendant » qu'elle sût le français, elle prendrait ses leçons de

» musique. Je vais trouver cette dame, et je suis à » vous dans une minute. »

Quelques instants après, elle revint: « Suivez-moi », lui dit-elle, et elle la fit monter dans la chambre qu'occupait l'étrangère. La Chilienne, car c'en était une en effet, accueillit gracieusement Mariquita, à titre d'abord de compatriote ; les manières et le langage de la jeune fille achevèrent de la charmer. « Si vous » le voulez bien, Mademoiselle, nous essaierons pen- » dant un mois. Dès demain vous pourrez commencer; » mais aujourd'hui même je veux vous faire voir votre » élève et vous présenter à la maîtresse d'institution, » en la priant de vous recevoir dans sa maison. »

Mariquita avait craint qu'en allant solliciter des leçons elle n'eût à subir, en sa qualité d'inconnue, des interrogatoires soupçonneux, des refus humiliants ; car il est difficile de se faire admettre quelque part, si l'on n'est pourvu de protecteurs et d'appuis. Et voilà qu'un heureux hasard, ou plutôt, pour parler chrétiennement comme elle, la Providence l'affranchissait de ces pénibles épreuves. Elle remercia Dieu, dont le doigt se manifestait dans cette rencontre, et rentra chez elle, pleine de confiance. Le lendemain, elle parcourut joyeusement à pied la distance qui la séparait de la maison où elle allait débuter dans sa profession.

L'élève était intelligente, la maîtresse pleine de zèle; dès la première leçon elles se plurent mutuellement. La mère put bientôt constater les progrès de sa fille; et, disons-le tout de suite, ce premier succès en amena d'autres. De nouvelles élèves se présentèrent; et Mariquita ne tarda pas à se voir une clientèle qui suffisait, et bien au-delà, à tous ses besoins. Au bout de quelques semaines, elle put se croire une existence désormais assurée.

Pendant ce temps, que faisait René? Redevenu citoyen du pays latin, il avait loué, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, une de ces petites chambres comme on en comptait alors un si grand nombre à l'usage des étudiants. Ceux de nos lecteurs qui ne connaissent que le Paris tout moderne et transformé à vue d'œil, ne peuvent se faire une idée de ces vieux quartiers, dont la vénérable Sorbonne était le centre, habités pendant dix mois de l'année par une population venue des quatre coins de l'horizon, studieuse et dissipée tout à la fois, avide de bruit et d'émotions de toute espèce. C'était un monde à part, une ville à part, dans le monde de la grande ville. Là s'épanouissaient librement, dans leur domaine incontesté, les futurs avocats, les médecins à venir. Tout y semblait créé exprès pour eux, pour leurs besoins, pour

leurs plaisirs. Le marteau des édiles est venu bouleverser tout cela : il a fait tomber les antiques maisons, il a ouvert de larges trouées à travers ces rues étroites et tortueuses ; mais du même coup il en a dispersé les hôtes ; avec l'aspect de ces lieux il en a changé le caractère. Que la génération nouvelle admire, tant qu'elle le voudra, ces splendides mais uniformes boulevards, par lesquels le Paris industriel et commercial, d'usurpations en usurpations, arrive à envahir une région qui jadis n'était pas la sienne. Pour moi, qui suis d'un autre temps, je ne peux m'empêcher, je l'avoue, de regretter le pays latin que j'ai connu.

Quelques années plus tôt, cette physionomie particulière des lieux qu'il habitait avait charmé René. Il n'en était plus de même aujourd'hui. Ses regards, ses vœux se portaient ailleurs. Plus d'une fois, saisi d'un violent désir de revoir Mariquita, il descendit jusqu'à la Seine : comme ces âmes en peine dont parle Virgile, il portait un œil d'envie sur la rive opposée ; mais au moment de franchir le fleuve, l'idée de manquer à sa promesse et de déplaire ainsi à Mariquita l'arrêtait tout court. Si lentement que s'écoule le temps, il passe pourtant. Le dimanche arriva, le dimanche si impatiemment attendu. René n'avait la permission de pénétrer chez Mariquita qu'à onze

heures. En entrant dans la rue Notre-Dame-des-Victoires, il regarda à sa montre; il s'aperçut avec surprise qu'il s'en fallait de trois grands quarts d'heure que le moment fût venu. Il se promena de long en large, comptant les minutes, et tenté de s'imaginer que toutes les horloges étaient en retard. Enfin le premier coup se fit entendre; mais le dernier n'était pas encore sonné, que René frappait déjà à la porte de Mariquita. Je ne sais s'il attendit la réponse; mais il se trouva tout de suite en présence de la jeune fille, dont il serra la main avec une exclamation de joie :

« En vérité, dit Mariquita, on ne saurait être plus » ponctuel, et je vois qu'on ne pourra pas dire avec » vous comme Louis XIV : J'ai failli attendre. — Non, » répondit-il, car c'est plutôt Louis XIV qui fait » attendre son audience. Savez-vous que depuis près » d'une heure je suis là, arpentant la rue, jusqu'à ce » qu'il vous plaise de me recevoir ? — Pauvre garçon, » dit-elle en riant, je ne m'en doutais pas. Comme il » doit être fatigué ! Voyons, asseyez-vous là pour vous » reposer, et contez-moi, s'il vous plaît, tous vos faits » et gestes de ces cinq derniers jours. Je me sens » aujourd'hui en humeur curieuse. — Mes faits et » gestes ? Ils sont bien simples. Depuis cinq jours, » vous le savez sans que je le dise, je n'ai plus qu'une

» pensée ; je ne vis que pour... — Louise, cria Mari-
» quita, vous ne manquerez pas d'arroser le pot de
» fleurs qui est sur la fenêtre.

» — Quelle est cette Louise ? demanda René à voix
» basse. — C'est ma femme de journée qui est dans la
» chambre voisine. — Et cette femme, vous la gardez
» longtemps ? — Mon Dieu, cela dépend ; mais le
» dimanche elle est plus libre ; et elle m'a promis que
» ce jour-là elle pourrait rester toujours jusqu'au soir.
» — Jusqu'au soir ! » dit René avec un froncement de sourcils qui indiquait une satisfaction assez médiocre de ce surcroît inattendu de compagnie. Mais après une petite pause : « Je vous disais donc, » reprit-il en espagnol... « — Pardon si je vous interromps, Monsieur
» de Clerfond, dit Mariquita ; mais j'ai résolu, pour
» perfectionner mon français, de ne plus parler que
» cette langue avec ceux qui la possèdent à fond,
» comme vous, par exemple. Parlons donc français. »
René ne put retenir un geste qui trahissait tout à la fois du désappointement et de l'impatience. « Allons,
» pour vous donner le temps de rassembler vos sou-
» venirs, je vais la première vous dire fidèlement tout
» ce qui m'est arrivé depuis que nous nous sommes
» quittés. » Et elle lui conta ce que nos lecteurs savent déjà. « Comme je suis heureuse d'être entrée en

» fonctions ! dit-elle en finissant. J'espère bien que » de votre côté vous n'aurez pas mené non plus une » vie désœuvrée. »

René lui rendit compte de ses occupations. Après avoir causé du présent, ils parlèrent de l'avenir. Combien d'espérance et de courage retirent, de ces entretiens intimes et affectueux, deux personnes qui s'aiment ! Retenu par le voisinage d'un tiers, René ne pouvait laisser échapper librement l'expression des sentiments qui débordaient de son cœur ; il s'arrêtait quelquefois au milieu d'une phrase commencée ; mais un regard, un sourire, le récompensait de la contrainte qu'il s'imposait.

La conversation avait duré cinq heures, sans languir un seul instant. « Je m'étais promis, dit Mariquita, que vous me serviriez aujourd'hui de guide, » pour me faire connaître le quartier que j'habite ; et » le temps se passe. Telle que vous me voyez, je ne » me suis pas encore risquée à aller jusqu'au Palais-Royal. Voulez-vous m'y conduire ? — De grand » cœur ! » s'écria le jeune homme, et ils partirent.

Quand ils furent au bas de l'escalier : « Dites-moi, » demanda René, est-ce que vous aurez toujours, » quand je viendrai chez vous, pour nous surveiller, » cette espèce d'Argus ? Si votre intention est de

» l'admettre comme en tiers entre nous, permettez-
» moi de vous dire, Mariquita, que c'est vraiment
» me témoigner une défiance exagérée : en quoi ai-
» je pu la mériter ? — Je ne me méfie pas de vous,
» René ; non, croyez-le bien. Mais ne savez-vous pas, »
ajouta-t-elle en hésitant, « qu'il ne faut point que
» l'ombre même d'un soupçon puisse nous atteindre ?
» — Eh ! que me font à moi, » s'écria-t-il avec une sorte
d'irritation, « de stupides soupçons ? Est-il besoin de
» s'en inquiéter ? — Pour vous, non peut-être ; mais
» pour moi ?... René, songez donc un peu à moi, je
» vous prie. » Il réfléchit un instant, et d'une voix
plus calme : « Oui, vous avez raison, Mariquita,
» toujours raison. Pardonnez-moi. »

Arrivés dans le Palais-Royal, Mariquita admira les riches galeries, les magasins pleins de ces merveilles qui font battre le cœur de tant de femmes. Ils revinrent par la rue Vivienne. « Oh ! que je voudrais être
» millionnaire, dit tout à coup René, pour vous faire
» part de ce luxe, quand vous serez ma femme ! —
» Tout cela est beau, j'en conviens, lui répondit-
» elle ; mais vous vous trompez fort si vous croyez
» que j'en sentirai jamais la privation. Quelle que
» soit la fortune de mon mari, j'attends de lui,
» pour être heureuse, mieux que des bijoux et des

dentelles. » Et elle s'appuya un peu plus sur le bras de René.

Au moment où ils rentraient dans la rue Notre-Dame-des-Victoires : « A propos, lui dit-elle, ce matin » que faisiez-vous donc, arrêté à cette place, quand » un homme vous a heurté ? — Vous m'avez donc vu ? » reprit vivement René. — Mon Dieu, j'avais mis par » hasard la tête à la fenêtre. — Ah ! vous m'avez vu, » et vous n'avez pas eu pitié de moi ! C'est fort mal à » vous, Mariquita. Il vous en aurait coûté si peu de me » faire un signe pour abréger mon ennuyeuse station. » Non, vraiment, vous n'avez pas été charitable. — » Allons, dit-elle en souriant, je vois que nous avons » été trop longtemps ensemble. Vous avez envie de me » faire une querelle. Hâtons-nous de nous séparer, » pendant que nous sommes encore amis. Me voici » devant ma maison. Bonsoir, René. — Quoi ! si tôt ? » — Comment, si tôt ! Il est six heures. — Et vous ne » me permettez pas de vous revoir avant dimanche? » — Impossible. — Oh ! que vous êtes dure ! A » dimanche donc. » Mariquita rentra chez elle ; René resta quelques minutes encore dans la rue ; il lui en coûtait de se retirer. Mais avant de partir, il vit, à la fenêtre du quatrième étage, écarter un coin du rideau. Il ne put distinguer personne ; mais il s'imagina (se

trompait-il? je l'ignore) que Mariquita avait voulu le chercher encore du regard ; et il s'éloigna, emportant, comme a dit un poète,

Emportant du bonheur pour toute une semaine.

Ceux qui liront cette véridique histoire partageront peut-être l'impression que j'ai éprouvée quand on me l'a racontée, c'est-à-dire qu'ils se soucieront assez peu de savoir ce qu'est devenue M[lle] Aurore ; mais ils tiendront à connaître ce qu'a ressenti M. Gérard en apprenant ce double départ. L'excellent homme fut sincèrement affligé : un instant il eut la pensée de courir à la recherche des deux fugitifs ; mais, en supposant même qu'il pût laisser là son étude, où les trouver? Il dut donc attendre. Il ne mettait pas en doute que les deux jeunes gens ne l'oublieraient point, et lui écriraient. Et en effet, la même semaine, il eut deux lettres, la première de Mariquita, la seconde de René. L'un et l'autre lui contaient leurs occupations. Mais, chose singulière, Mariquita ne parlait point de René, ni René de Mariquita ; et M. Gérard en conclut qu'ils ne s'étaient point revus. « Paris est si grand, se dit-il, » que c'est merveille quand deux personnes s'y retrou-» vent. Ce serait dommage pourtant de ne pas faire » leur contrat; ils paraissent si bien assortis l'un pour

» l'autre. J'aurais presque envie de faire savoir à René » où habite M[lle] Walther. Mais bah ! puisqu'il est dans » de bonnes dispositions de travail, laissons-le d'abord » achever sa médecine. Qui vivra verra. Une fois doc- » teur, si, comme je l'espère, il pense encore à Mari- » quita, il sera toujours temps de lui dire où il peut » aller la chercher. Si ce mariage-là est écrit dans le » ciel, il se fera. » En répondant à chacun des jeunes gens, M. Gérard imita leur réserve, et ne leur parla que de leur situation personnelle, leur donnant de sages conseils mêlés d'éloges et d'encouragements ; il les assurait (et de sa part ce n'était pas une phrase banale) de toute son amitié et du vif plaisir qu'il aurait à leur être utile.

Vous trouverez sans doute, dans cette réticence de René et de Mariquita sur l'objet qui les intéresse le plus, quelque dissimulation. Je ne le nierai point. Si je parlais de personnages imaginaires, il m'en coûterait peu de les orner de toutes les perfections ; mais je suis un simple historien, tenu de dire toute la vérité, même quand elle est fâcheuse pour mes héros. D'ailleurs n'exagérons pas leur faute : on peut leur trouver quelque excuse. Que voulez-vous? On n'aime pas toujours de faire ses confidences entières même aux gens qu'on estime le plus. Qui de nous ne garde quel-

ques secrets soigneusement cachés dans le fond du cœur? René n'avait obtenu que par une sorte de surprise l'aveu des sentiments de Mariquita; combien il aurait répugné à la fière jeune fille d'introduire un tiers, quel qu'il fût, dans la connaissance de ce mystère! Toutefois elle était disposée à dire à M. Gérard comment René était parvenu à la rejoindre et à faire route avec elle jusqu'à Paris; il lui semblait plus digne et plus convenable de parler de cette rencontre qu'il n'avait pas été en son pouvoir d'éviter. Mais René (c'est sur lui que doit retomber le blâme, s'il y a blâme) avait insisté pour qu'elle gardât le silence, et Mariquita, quoiqu'à contre-cœur, avait fini par céder.

Tous les dimanches qui suivirent, René revint à la même heure. Il avait espéré que Mariquita se relâcherait peu à peu de sa rigueur, et qu'elle lui permettrait d'arriver plus tôt, de partir plus tard. Il n'en fut rien. Il ne pouvait s'empêcher d'en exprimer des plaintes, parfois même de témoigner de l'impatience; mais ces plaintes et cette impatience ne tenaient point contre une parole de Mariquita; elle avait trouvé le secret de le renvoyer toujours content, sans jamais lui rien accorder de plus. Un jour seulement il lui demanda dans quelle église et à quelle heure elle allait à la messe: « Pourquoi me faites-vous cette question, René?

» — Mais c'est que je voudrais savoir si vous m'inter-
» disez aussi la liberté de choisir la messe que j'aime-
» rais le mieux entendre. — L'église appartient à tout
» le monde, René, et elle est ouverte à toute heure,
» pour nous inviter à y entrer. Loin que je prétende
» vous en chasser, je serais fort aise de savoir que vous
» allez y prier. » A partir de ce jour-là, on aurait pu voir, chaque dimanche, René assistant à la messe dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires : mais priait-il avec tout le recueillement qu'aurait désiré Mariquita ? C'est ce que je n'oserais affirmer.

Ainsi s'écoulèrent quatre mois, quatre mois de satisfactions innocentes. Le 15 août approchait. La veille, au soir, René reçut la lettre suivante :

« Demain n'est pas un dimanche, mais c'est un jour
» de grande fête. Si Monsieur de Clerfond n'a pas
» encore, comme je le crains, tous les sentiments d'un
» catholique, qu'il se souvienne du moins que je
» m'appelle Marie, et qu'on honore ma patronne
» demain. Je compte donc qu'il viendra m'offrir un
» bouquet.

» Afin de pouvoir plus à loisir le remercier du
» compliment qu'il ne manquera pas, en sa qualité de
» cavalier bien élevé, d'ajouter à son bouquet, je

» voudrais qu'il me fît l'honneur de partager, pour » cette fois, mon modeste dîner. D'ordinaire chez moi » on se met à table à six heures précises. Mes invités » sont avertis que je n'accorde pas le quart d'heure de » grâce. Tout ce que je peux faire pour éviter aux » gens le déplaisir d'arriver trop tard, c'est de les » autoriser à venir plus tôt, si bon leur semble. A » partir de quatre heures, je serai visible pour mes » amis. Je les préviens seulement qu'ils auront » l'ennui d'assister aux apprêts du festin.

» MARIE-QUITA. »

Ce billet était le premier que René eût reçu de la jeune fille. Souvent, lorsqu'au moment de s'en retourner, il avait vu préparer la table, il songeait au bonheur qu'il éprouverait si Mariquita lui permettait une fois de dîner avec elle. Jamais, si vif que fût ce désir, il ne l'avait exprimé ; mais ses yeux avaient assez parlé. Mariquita lui avait su gré de sa réserve, et, pour l'en récompenser, c'est elle-même qui l'invitait aujourd'hui. Il fut comme fou de joie, lut et relut la précieuse lettre, la baisa vingt fois, et ne s'endormit que pour rêver à la fête du lendemain.

S'il fut exact au rendez-vous, si le bouquet offert

fut le plus beau qu'il eût pu trouver, chacun peut le deviner. Je laisse même au lecteur le soin de refaire à son gré le petit discours que René adressa à Mariquita. Il avait de l'esprit; j'incline à croire pourtant qu'il n'en mit pas dans son compliment: il laissa parler son cœur tout seul, et la chose n'en valut que mieux. Ils placèrent ensemble le bouquet dans le plus beau vase, rempli de l'eau la plus fraîche. Puis tous deux de compagnie ils aidèrent gaîment la vieille femme de journée à dresser la table, à mettre le couvert. Les mets étaient-ils bien réussis, la chère délicate? Je n'en veux rien savoir, et il est probable qu'eux-mêmes n'en savent rien. Tout ce qu'on m'a dit, c'est que le repas était des plus simples et des plus simplement servis; mais il avait pour assaisonnement la jeunesse et le bonheur, et il leur parut délicieux.

Le dîner fini: « Vous n'avez pas encore remarqué » ma nouvelle acquisition, dit Mariquita. Voyez s'il » faut que je devienne riche pour me donner ce luxe.» Et levant l'étoffe verte qui le recouvrait, elle fit voir un piano droit. « Il vient de chez Pleyel, ajouta-t-elle. » Pour un piano à queue, il faut de grands appartements: celui-ci me convient beaucoup mieux. Il est » excellent. Je l'ai acheté du produit de mes leçons:

» c'est-à-dire, car je ne veux pas me faire plus opu-
» lente que je ne suis, de ce que j'ai gagné, outre mes
» dépenses ordinaires, et de ce que je gagnerai d'ici à
» deux mois. Pour le payer complètement, j'ai dû
» prendre un peu dans ce que je possédais; mais
» j'espère avoir bientôt refait mon petit capital. J'es-
» compte l'avenir, n'est-ce pas? Mais que voulez-
» vous? Je suis pleine de confiance. D'ailleurs, pour
» une maîtresse de musique, un piano c'est un meuble
» presque indispensable. Écoutez comme il est bon. »

Et elle parcourut les touches, pour les essayer.
« Faites-moi donc le plaisir de me jouer quelque
» chose; je ne vous ai jamais entendue, » dit René.
Elle joua sans se faire prier. Elle avait des doigts souples et agiles, une grande habitude du piano. Peut-être ceux qui n'estiment que les difficultés vaincues ne l'auraient pas jugée digne du nom d'artiste. Elle ne se plaisait pas à ces morceaux brillants qui font admirer le talent de l'exécutant, mais qui ne disent rien à l'âme : pour elle, la musique était avant tout un langage qui doit traduire des sentiments. René ne se piquait pas d'être un connaisseur; il n'aurait pu expliquer savamment ce qui le charmait; mais il se laissait charmer, sans raisonner ses impressions, par ce jeu simple et expressif qui parlait à son cœur plus encore

qu'à ses oreilles. « C'est déjà fini ! » s'écria-t-il, quand elle referma son piano, devant lequel elle était restée cependant plus d'une heure. « Oh ! quelle musicienne » vous faites ! Mais vous réunissez donc toutes les per- » fections? Si jamais je devenais aveugle, » ajouta-t-il en la regardant avec tendresse, « je perdrais trop, » Mariquita ; mais je sens qu'on peut encore aimer » sans le secours des yeux. »

## VII.

### UNION TROUBLÉE.

Tout semblait promettre à nos deux jeunes gens que ce jour serait suivi de journées non moins riantes. Mais ils n'en devaient plus retrouver d'aussi douces. René avait toujours apporté, aux rendez-vous des dimanches, un visage joyeux, indice d'un cœur satisfait. Mais la première fois qu'il revint, Mariquita aperçut sur sa figure la trace de quelques préoccupations. Il est vrai d'ajouter qu'elles se dissipèrent promptement, et Mariquita put croire qu'elle s'était trompée. Mais il ne lui fut plus possible de s'y méprendre aux entrevues suivantes. Peu à peu, René devenait plus soucieux, d'humeur inégale; il n'avait plus, que par intervalles, l'air ouvert des premiers jours; son langage même trahissait parfois un secret malaise de l'âme. Mariquita s'étonnait et s'effrayait de ce changement, sans pouvoir en

deviner la cause. Un jour, comme elle le voyait silencieux et sombre, elle se hasarda à lui demander s'il avait quelque sujet de tristesse. « Et que voulez-vous » que j'aie? répondit-il assez brusquement. — Je » l'ignore; mais ce qui est certain, René, c'est que » depuis quelque temps vous n'êtes plus tout à fait le » même. Vous avez beau le nier, je m'en suis bien » aperçue. — Est-ce que vous allez par hasard devenir » soupçonneuse? » s'écria-t-il d'un ton qui n'était pas exempt de toute irritation ; « c'est un vilain défaut, je » vous en avertis. » Elle se tut ; il sentit qu'il l'avait froissée : son irritation s'en accrut ; mais il ne songea pas à faire oublier, par quelques paroles d'excuse, ce mouvement d'impatience qu'on lui aurait aisément pardonné. Pour la première fois, quand l'heure du dîner sonna, Mariquita n'eut pas besoin de lui montrer du regard la pendule. De lui-même il se leva, prit son chapeau et sortit, après avoir dit assez froidement adieu à la jeune fille. Il est vrai qu'il n'était pas encore au milieu de l'escalier qu'il avait regret de son humeur, mais il était trop tard.

Mariquita avait souvent entendu parler du bois de Boulogne ; elle voulut profiter, pour le voir, d'un des derniers beaux jours de septembre. Elle ne craignait pas une longue marche ; elle partit au bras de René.

Le grand air, l'aspect de la nature, le charme d'une belle journée, semblaient avoir affranchi René de ses ennuis. Mariquita le retrouvait tel qu'elle l'avait connu. Il avait toute la gaîté des premiers temps. Au moment où, dans l'une des grandes allées du bois, leur causerie était le plus animée, un jeune homme les croisa, et avec un sourire malin fit à René un signe de tête. Celui-ci s'interrompit au milieu d'une phrase. Mariquita le regarda : il se mordait les lèvres ; il reprit ensuite la parole ; mais le son de sa voix n'était plus tout à fait le même. Comme jusque-là il avait fait mystère à tous ceux qui l'entouraient dans le quartier latin de l'emploi de ses dimanches, il était visiblement contrarié de cette rencontre, et sa mauvaise humeur lui revint. « C'est un de mes amis, dit-il ; on l'appelle » Frédéric Derville ; nous demeurons presque porte à » porte, et nous suivons les mêmes cours. C'est un » garçon laborieux et intelligent, qui fera un médecin » distingué. Mais, par exemple, celui-là ne sera jamais » un dévot, je vous en réponds ; il ne croit même pas à » l'âme. — Je le regrette pour lui, » dit Mariquita d'un ton sérieux, « et je désire qu'il ne fasse pas partager à » d'autres ses tristes doctrines. » Dans la situation d'esprit où se trouvait René, il fallait peu de chose pour le fâcher ; le blâme que renfermaient les paroles

de Mariquita, et surtout l'accent avec lequel elle les prononça, l'avaient choqué. « Après tout, » reprit-il d'un air assez dédaigneux, « ce ne serait pas un si » grand malheur quand tout le monde ne s'asservirait » pas à vos croyances. Vous êtes femme; mais les » hommes examinent et réfléchissent avant de croire. » Je ne sais pas, moi, si l'âme existe; je ne veux ni » l'affirmer ni le nier : tout ce que je peux dire, c'est » que j'ai eu beau disséquer, je n'ai pas encore entrevu » même le bout de ses oreilles, pour employer l'expres- » sion d'un de nos plus célèbres physiologistes. » Et, entraîné par son dépit, lui qui jusqu'alors avait toujours respecté les croyances de la jeune fille, il se mit à développer une théorie toute matérialiste, à laquelle il affectait de croire plus qu'il n'y croyait en réalité.

Mariquita, blessée dans ses plus intimes convictions, l'écoutait avec autant de surprise que de chagrin. « Vous m'excuserez, René, lui dit-elle, si je ne » peux pas vous suivre sur ce terrain. Je ne com- » prends rien à votre leçon sur le cerveau. Je ne suis » qu'une pauvre et ignorante jeune fille, et vous ne » serez pas trop étonné si je vous avoue que je ne sais » bien que mon catéchisme. Mais je l'ai appris avec » soin, et je m'y tiens. Je ne vous dirai pas, car vous » vous moqueriez sans doute de ma crédulité à de

» vieilles fables, que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que le fruit de l'arbre de la science a été funeste à ceux qui l'ont goûté. Je ne raisonne point, je ne discute point. Dussiez-vous me trouver trop simple d'esprit, je me contente de la foi du charbonnier, telle que l'a eue ma mère et la vôtre aussi. Cette âme, qui, selon vous, n'existe pas, je ne cherche pas à me démontrer son existence; mais je la crois, je la veux, je la sens immortelle. Libre à vous de prendre en pitié mes rêves; c'est un besoin pour moi de penser que je retrouverai plus tard ceux qui m'ont aimée et qui m'attendent pour m'aimer encore. J'ignore quel est l'avenir qui m'est réservé sur la terre; mais s'il entre dans les desseins de Dieu que nous soyons unis, votre femme, ô René, ne limitera pas ses espérances à ce qui s'achève ici-bas; en vous promettant son affection en retour de la vôtre, elle vous la promet même au-delà du tombeau. Est-ce que l'idée d'une vie nouvelle où nous nous retrouverions tous les deux n'a rien qui vous attire ? Oh ! laissez-moi, je vous prie, si vous ne voulez pas les partager, laissez-moi du moins mes vœux et mes espérances. »

Il y avait de l'émotion dans la voix de Mariquita; René se sentit touché; il était tout près de faire amende honorable; mais je ne sais quelle mauvaise honte le

retint ; et la première impression passée, il se remit à disserter sur le même sujet, moins pour essayer de convaincre Mariquita (au fond il aurait été fâché d'y parvenir) que pour faire bonne contenance. Il aurait désiré qu'elle l'interrompît. « Vous ne répondez rien ? » lui dit-il. — Que voulez-vous que je réponde ? J'au- » rais été plus heureuse si cet entretien n'avait jamais » eu lieu. Vous m'avez fait, René, et vous me faites » encore de la peine. »

Ils gardèrent le silence. Ils se rapprochaient de Paris. Derrière eux le soleil descendait vers l'horizon. « A quoi songez-vous ? demanda tout à coup René. » — Faut-il que je vous le dise ? — Oui. — Eh bien ! » je songeais que dans mon enfance, quand le soir » venait, je croyais, en regardant mon ombre qui » s'allongeait, devenir bien grande, et j'en étais toute » vaine. Or, tout à l'heure, en voyant devant moi » mon ombre, je me suis rappelé cette idée d'enfant ; et » je me demandais s'il n'arrive pas à quelques hommes » de se croire plus grands, je ne dis pas de corps mais » d'esprit, à mesure que la lumière décroît autour d'eux » et que l'obscurité se fait dans leur intelligence. » Ce fut au tour de René de ne rien répondre.

Ainsi s'acheva tristement une promenade si joyeusement commencée. Rentrée chez elle, Mariquita, fati-

guée de sa course, et désirant d'ailleurs échapper dans le sommeil aux préoccupations qui l'assiégeaient, se coucha de bonne heure, non sans avoir prié plus longuement encore que d'habitude. Mais ce ne fut pas pour elle qu'elle pria le plus ce soir-là. Quant à René, mécontent et de lui-même et de Mariquita, il alla chercher au fond d'un café de vulgaires distractions : il joua, il perdit, et disposé à tout prendre de travers, il faillit se quereller avec un camarade à propos d'une plaisanterie sans conséquence, à laquelle d'autres fois il n'aurait fait aucune attention.

Comment nous expliquerons-nous donc le fâcheux changement qui s'était produit chez notre héros? René, nous le savons, avait montré de bonne heure un de ces caractères ardents, susceptibles des impressions les plus vives et les plus diverses. Après s'être laissé dominer pendant un premier séjour à Paris par ses penchants fougueux, plus tard il semblait redevenu maître de lui-même. Mais la nature ne se dompte pas si aisément : quand on la croit vaincue et soumise, à la première occasion elle se révolte, si l'on n'y prend garde. En revenant à Paris avec Mariquita, René s'était plongé d'abord dans le travail avec une sorte de passion. Le mois d'août vint interrompre les leçons des professeurs ; les plus studieux de ses amis, ceux dont

l'exemple pouvait le soutenir, étant allés se reposer dans leurs familles, il ne voyait plus guère autour de lui que des étudiants plus occupés de leurs plaisirs que de leur travail. Ne pas répondre à leurs invitations et s'interdire les divertissements les plus innocents, alors surtout que l'on était en vacances, c'eût été vraiment afficher un rigorisme ridicule et vivre trop en anachorète. Il accepta donc quelques parties de plaisir. Mais sur ce chemin la pente est glissante : il ne sut pas se retenir à temps. Bref, il se laissa retomber dans sa vie dissipée d'autrefois. Il joua avec assez de bonheur d'abord et pour un enjeu très-modéré ; mais insensiblement il se passionna pour les cartes et risqua davantage.

Ce n'est pas que parfois, faisant un retour sur lui-même, il n'éprouvât des regrets. « Ah ! si Mariquita » le savait, se disait-il, que penserait-elle de moi ? » Mais aussi pourquoi n'a-t-elle voulu me recevoir » qu'un jour sur sept? Que faire le reste du temps ? Si » elle m'avait permis de la voir plus souvent, aurais-» je eu besoin d'autres distractions? »

Il est bien rare, quand nous commettons une faute, que nous nous condamnions franchement et sans réserve ; nous cherchons une excuse et nous croyons l'avoir trouvée si nous détournons sur autrui une partie

de la responsabilité. René en vint peu à peu à reprocher intérieurement à Mariquita d'être la cause première de ses propres écarts. Est-ce qu'elle ne l'avait pas contraint, en effet, par une intempestive sévérité (car il ne pouvait vivre toujours seul), à former des liaisons nouvelles et à se rapprocher de ces compagnons dont il reprenait maintenant les habitudes ?

C'est ainsi que René essayait de s'étourdir sur ses torts; au lieu de les reconnaître et de les réparer, il les aggravait chaque dimanche par son humeur chagrine. Mariquita en venait presque à redouter ce jour que naguère elle voyait arriver avec bonheur. Ne sachant à quoi attribuer cet air morose qu'il apportait si souvent : « Regretterait-il, se demanda-t-elle, l'engagement qu'il a pris? Je saurai bien l'en délier. Je ne veux pas qu'il se croie enchaîné par une promesse. »

La première fois qu'elle le revit, profitant d'un moment où la femme qui la servait était absente : « René, lui dit-elle, vous ne serez pas surpris si je provoque une explication ; elle est nécessaire dans notre intérêt à tous deux. J'attends de vous une entière franchise. Depuis quelque temps vous n'êtes plus le même. Que s'est-il passé? je l'ignore. Mais il faudrait être aveugle pour ne point voir que vous

» êtes changé. Je tiens à savoir ce qui vous a rendu si » différent de ce que vous étiez. »

René se trouvait justement sous le coup d'une perte toute récente; il n'avait pas grand'chose à faire, il est vrai, pour se ruiner; mais des chances défavorables au jeu venaient de lui enlever le peu qui lui restait, et il en était aux expédients pour se procurer l'argent dont il avait besoin. Son caractère en était encore plus assombri. « Je ne sais ce que vous voulez dire, Mari- » quita, répondit-il. Le changement dont vous parlez » n'existe que dans votre imagination; ou plutôt n'est- » ce pas vous-même qui seriez changée? Vous me » cherchez des torts à plaisir. — Je ne vous cherche » point de torts, reprit-elle, vous le savez bien. — » Alors que signifient ces reproches? — Il n'est point » question de reproches, René; il est inutile de vous » émouvoir. Je suis calme, moi, et il faut que je le sois, » car j'ai à vous parler sérieusement. Je suis décidée à » vous dire tout ce que je pense; écoutez-moi, je vous » prie, sans m'interrompre: vous répondrez ensuite. » Vous n'êtes plus le même, René, je le répète. Mon » Dieu! dispensez-moi de vous en donner la preuve; » mais vous savez tout aussi bien que moi que ce que » je dis est la vérité. A mesure que vous me connaissez » mieux, je vous vois vous impatienter davantage;

» vous me trouvez, je le crois, de nombreux travers ;
» vous m'avez laissé comprendre plus d'une fois que
» vos idées ne répondent pas aux miennes. Je com-
» mence à craindre, René, que vous ne vous soyez fait
» d'abord quelque illusion sur mon compte, et que,
» désenchanté aujourd'hui, vous n'osiez me l'avouer.
» Est-ce là ce qui vous retient? Vous n'avez qu'à
» le dire, je vous rends votre parole. Faites comme si
» vous ne m'aviez jamais connue. Dès ce moment,
» vous pouvez vous considérer comme libre.

» — Ah ! c'est là que vous vouliez en venir ! s'écria
» René. J'aurais dû le deviner. C'est-à-dire que sous
» prétexte de me rendre ma liberté, que je ne réclame
» point, que je ne désire point, vous me chassez. Mais
» que vous ai-je donc fait pour me traiter de la sorte?

» — Je ne vous chasse point. Dieu m'est témoin que
» mes sentiments sont toujours les mêmes. Mais sou-
» venez-vous de nos conventions. Cette année devait
» être une année d'épreuve, pour vous comme pour
» moi, afin de voir si nos caractères pouvaient se con-
» venir. Si je ne suis pas telle que vous l'avez souhaité,
» dites-le franchement : je ne me plaindrai pas de
» votre abandon. Mais dussiez-vous persévérer dans
» vos premières idées, moi, je vous le déclare, René,
» je suis bien décidée à n'accepter pour époux que

» l'homme de qui je pourrai attendre une affection » sérieuse et durable. Cet homme, sera-ce vous? Je le » croyais naguère; je ne sais plus que croire aujour- » d'hui. »

La voix de Mariquita était ferme, quoique émue. René connaissait assez la jeune fille pour être certain que sa résolution une fois prise, elle saurait la tenir. Jamais cette idée de séparation ne s'était présentée à son esprit. Profondément troublé, il se leva: « Vous » ne vous plaindrez pas, dites-vous, si je vous quitte. » Soit; je le crois sans peine. Mais moi, si vous brisez » toutes mes espérances, pensez-vous que je ne me » plaindrai pas? Mon cœur est-il de pierre pour ne pas » sentir la blessure que vous lui ferez? Quoi! depuis » mon retour en France, je n'ai eu qu'une seule » pensée, obtenir un jour votre main; quand vous » avez fui, j'ai tout quitté pour m'attacher à vos pas; » je vous ai suivie dans ce Paris où il aurait mieux » valu pour moi ne jamais revenir; j'y suis malheu- » reux, plus malheureux que vous ne pouvez le sup- » poser... car il devait m'en coûter beaucoup, à moi qui » ne venais ici que pour vous, de ne pas jouir de votre » présence. Je vous ai cependant obéi. Et maintenant » vous osez mettre en doute mon affection! Ah! Mari- » quita! Mariquita! reprochez-moi tous les défauts que

» vous voudrez ; mais vous est-il permis de croire que
» j'aie cessé un seul instant de vous aimer ? »

Il y avait un tel accent de vérité dans le langage de René, que la jeune fille se sentit immédiatement convaincue. D'ailleurs, avouons-le, elle ne demandait pas mieux que de l'être. « S'il en est ainsi, » dit-elle d'un ton plus doux dans lequel il y avait déjà comme une promesse de pardon, « s'il en est ainsi, comment
» m'expliquerez-vous ces paroles amères, ces inégalités
» d'humeur dont j'ai eu souvent à souffrir, vous en
» conviendrez ? Moi je tâche de rester toujours la même
» avec vous.

» — Oh ! c'est que vous valez cent fois mieux que
» moi. Tenez, Mariquita, vous m'avez peut-être vu
» d'abord avec des yeux trop favorables. Je ne crois pas
» être méchant, non ; mais je ne puis me dissimuler
» que j'ai le caractère un peu difficile : peut-être l'édu-
» cation que j'ai reçue y est aussi pour quelque chose,
» car je n'ai pas été élevé comme j'aurais dû l'être.
» Mais je sens qu'avec une bonne direction j'ai en moi
» de quoi me réformer, et je me réformerai, je vous le
» jure. Mon Dieu ! je vous entendais parler un jour de
» l'ange gardien ; mon ange gardien, à moi, pour que
» je l'écoute, doit être visible : tout enfant, je l'avais
» trouvé dans ma mère ; mais je l'ai perdue trop tôt.

» Depuis, j'ai cru le retrouver en vous ; mais, s'il faut » que je vous le dise, vous me laissez trop seul, Mari- » quita..... Allez, » ajouta-t-il avec un geste qui trahissait autant de colère que de chagrin, « vous me » plaindriez si vous saviez..... » et il s'interrompit. « — Si je savais quoi ? demanda Mariquita. — Non, » reprit-il en secouant la tête, « à quoi bon vous conter » tout cela ? C'est inutile. — Vous avez des peines que » vous me cachez, René ? Si vous refusez de me les » confier, comment pourrai-je croire à la sincérité de » vos sentiments pour moi ? »

Pressé de questions, René rougit et balbutia. Un instant il fut sur le point de ne rien déguiser et de faire sa confession tout entière. Mais il craignait de trop déchoir dans l'estime de Mariquita ; et comme il avait pourtant à s'expliquer, il parla de ses embarras d'argent, sans avouer ce qui les causait. « Quoi ! voilà » tout ! » s'écria-t-elle d'un air joyeux. « Vraiment ! » c'est pour cette raison que vous êtes si soucieux » depuis quelque temps ! J'aurais bien envie de vous » gronder pour le mystère que vous m'en avez fait. » Que ne parliez-vous plus tôt ? J'ai été votre obligée » dès mon arrivée en France ; c'est à mon tour main- » tenant de vous rendre service. Vous allez être mon » débiteur. » Et elle se leva pour ouvrir son secrétaire.

« Moi, » s'écria René saisi de confusion, « que j'accepte » vos offres ! Non, cela n'est pas possible, Mariquita. » Je me regarderais comme un misérable qui est venu » pour vous dépouiller. — Allonc donc ! vous n'y » pensez pas. — Non, n'insistez point, je vous en con- » jure. Voulez-vous que je me fasse honte à moi- » même ? — Ce n'est pas raisonnable ce que vous me » dites là. Vous êtes tout disposé à emprunter à des » camarades..... — A des camarades, soit ; mais à » vous..... — Mais à moi, vous ne voulez pas ? C'est- » à-dire, René, que je suis donc un peu moins à vos » yeux que le premier venu de vos amis : est-ce ainsi » que je dois le prendre ? Ce serait fort aimable de » votre part. Prenez garde, vous allez me faire croire » que vos paroles de tout à l'heure n'étaient que des » propos en l'air. Ne fussiez-vous pour moi que René » de Clerfond, qui m'a aidée dans des circonstances » difficiles, je me croirais encore tenue d'acquitter une » dette de reconnaissance ; mais si je dois plus tard » être votre femme, n'est-il pas tout simple que vous » disposiez du peu que je possède ? Acceptez donc, à » titre d'ami ou de fiancé, comme vous le voudrez ; » mais acceptez, je l'exige. »

René eut beau s'en défendre ; Mariquita força ses résistances : « De quoi vous inquiétez-vous ? » disait-

elle pour lever ses derniers scrupules. « Cet argent ne
» me sert point; mes leçons me donnent plus qu'il ne
» me faut pour mes besoins. Moi qui craignais tant les
» voleurs, me voilà bien tranquille maintenant. Allons,
» dépêchez-vous d'achever vos études. Si j'ai pu en
» avancer le terme, n'aurai-je pas merveilleusement
» placé mes économies? »

Mariquita était heureuse ce soir-là. René se sentait vivement touché; mais son émotion n'était pas exempte d'une sorte de remords. « Ah ! se disait-il, je vous dois
» plus encore que vous ne le pensez, Mariquita. Com-
» ment m'acquitterai-je jamais envers vous? Dieu
» me préserve d'user de cet argent, ajoutait-il. Je
» l'emporte parce qu'elle l'a voulu ; mais je le garderai
» comme un dépôt. » Résolution généreuse; mais saura-t-il la tenir? Ne présumait-il pas un peu trop de ses forces?

Vous avez vu quelquefois, par un jour d'été, quand le ciel tout chargé d'épaisses vapeurs se répand en eau sur la terre, les objets s'obscurcir et se décolorer; une teinte sombre couvre la campagne. Tout à coup le soleil perce les nuages, et, tandis que la pluie s'aperçoit aux deux bouts de l'horizon, une large traînée de lumière inonde autour de vous les champs pour quelques minutes. C'est le beau temps entre deux orages.

Il y a dans la vie de ces éclaircies où, entre les chagrins de la veille et les peines du lendemain, il y a place pour la joie. Pendant quelques semaines, tout alla selon les vœux de Mariquita, et elle put croire que les mauvais jours étaient passés. Mais elle allait bientôt être détrompée.

René retomba dans ses habitudes. Il se laissa entraîner à jouer de nouveau, perdit encore ; il s'obstina pour regagner, perdit toujours, et redevint à peu près aussi pauvre qu'il l'était le soir où il avait fait l'aveu de sa gêne. Ajoutez, pour comble d'ennui, que sa liaison avec Mariquita n'était plus un secret : depuis qu'il avait été rencontré au bois de Boulogne, on avait recherché quelle était cette jeune fille qu'il accompagnait. Au portrait qu'en fit Frédéric Derville, Prosper Gérard reconnut tout de suite la personne dont on lui parlait, et dit ce qu'il savait. De plus, René égara un jour son portefeuille, qui lui fut rendu, mais après que d'indiscrets camarades eurent pris connaissance de la lettre qu'il avait reçue de Mariquita. Dès ce moment on le plaisanta sur son bonheur. Prosper écrivit à son père la découverte qu'il venait de faire. Surpris et affligé plus que je ne peux le dire, le notaire n'alla pas aussi vite que son fils dans les suppositions ; mais il ne put s'empêcher de trouver étrange

que les deux jeunes gens lui eussent fait mystère de leurs entrevues. « Je ne veux pas croire le mal, se » dit-il ; il me serait trop pénible d'avoir à mésestimer » Mariquita : mais pourquoi se sont-ils défiés de moi, » leur ami ? Je ne dois pas, en leur écrivant, paraître » informé de ce qu'ils m'ont caché. Je ne suis pas de » la police ; je ne sais avec les gens que ce qu'ils veulent » bien me dire. »

Chaque fois que Mariquita avait eu à supporter quelque chagrin par la faute de René, elle avait pu attribuer ses torts plutôt à des aspérités de caractère qu'à des bassesses de cœur. Mais il vint une circonstance où elle se demanda avec effroi si jusque-là elle n'avait pas été dupe de ses illusions. La mère d'une de ses élèves lui avait offert de la mener dans sa loge à l'Opéra. Mariquita se faisait une fête d'aller entendre l'œuvre d'un maître, interprétée par des artistes dignes de l'œuvre. Au jour dit, on vint la prendre. Un instant après s'être assise dans sa loge, elle chercha des yeux René, qui devait venir le même soir à l'Opéra ; elle l'aperçut debout au milieu du parterre, et ils échangèrent un regard.

La représentation commença. On jouait *la Favorite.* En écoutant la musique de Donizetti qui s'emparait d'elle tout entière, Mariquita oublia tout ce qui

l'entourait. Son âme était sur la scène; et quand, au quatrième acte, le fameux duo de Fernand et de Léonor vint enlever tous les applaudissements, de toutes les personnes qui remplissaient cette vaste salle, aucune ne s'était laissée plus fortement saisir par le génie du maître italien.

Toute affection violente est jalouse, dit-on. La pièce absorbait toute l'attention de Mariquita: René en éprouva un secret dépit; mais il n'osa en rien faire paraître quand il la revit. Elle lui parla avec enthousiasme de cette musique qui la ravissait. Elle se mit à son piano, et joua, avec un sentiment remarquable, quelques-uns des morceaux qui l'avaient le plus frappée. Puis, comme entraînée par son admiration pour Donizetti, elle chanta en continuant de jouer. Elle avait une voix belle et expressive, et au moment où elle venait de dire, avec beaucoup d'âme:

Dans une autre patrie
Va chercher le bonheur,

René l'interrompit pour crier: « Très-bien ! très-» bien ! » Mariquita se retourna à demi, en souriant, les doigts encore posés sur le clavier: « Vous trouvez que » c'est à peu près cela? dit-elle. — Comment! à peu » près cela! Mais c'est parfait de tout point. Savez-

» vous, ajouta-t-il, l'idée qui me venait pendant que » vous chantiez? Avec un merveilleux talent comme » le vôtre, votre fortune serait faite, si vous le vouliez. » Il ne s'agirait que de vous destiner au théâtre; vous » y auriez bientôt pris une belle place.

» — Quelle plaisanterie! — Je ne plaisante pas du » tout, » dit-il en affectant l'air le plus sérieux. — « J'en suis fâchée, car il m'est impossible de partager » votre manière de voir. » Elle referma son piano. « Vous ne chantez plus? dit René. — Non, c'est assez » pour aujourd'hui. » Et elle vint s'asseoir près de la fenêtre, après avoir pris une tapisserie dont elle se mit à compter soigneusement les points.

Elle était visiblement mécontente. René à son tour se sentit piqué; je ne sais quel fâcheux démon le poussait; mais, au lieu de laisser tomber un sujet de conversation qui déplaisait à la jeune fille, il s'obstina, comme s'il tenait réellement à sa malencontreuse idée. « Vous avez tort, dit-il: je ne faisais là qu'une suppo» sition en l'air. Pourtant quand on a du talent, c'est » pour en tirer tout le parti possible. La belle vie que » vous menez à courir le cachet, et comme cela vous » enrichit, je vous le demande! Une cantatrice, en » une seule soirée, gagne plus que vous en tout un » mois,, sans compter que partout où elle va elle est

» applaudie, fêtée ; n'est-il pas vrai ? — C'est possible,
» dit Mariquita ; mais je n'envie ni ses jouissances, ni
» sa célébrité. J'aime mieux mon existence obscure et
» laborieuse, qui me laisse au moins ma tranquillité
» d'âme. — Quoi ! est-ce que vous avez les préjugés de
» certaines gens ? Est-ce qu'à vos yeux ceux qui em-
» brassent la profession d'artiste sont des réprouvés ?
» Pour une personne qui se croit charitable, ce serait
» ne l'être guère, je vous en avertis. — Je ne juge ni
» ne condamne celles qui se destinent au théâtre : Dieu
» seul connaît les motifs qui les ont poussées. Tout ce
» que je sais, c'est qu'à aucun prix je ne voudrais de
» cette vie pour moi.— Voilà bien de ces idées étroites
» comme vous en avez quelquefois. — Idées étroites
» tant qu'il vous plaira. Mais voyons, René, vous-
» même consentiriez-vous à laisser votre..... votre
» fille » elle allait dire : votre femme, mais elle s'était
retenue, « monter sur les planches ? — Pourquoi non,
» si elle devait trouver notre fortune sur les planches ?
» L'essentiel dans ce bas monde, c'est de s'enrichir, et
» je vous réponds que ma fille et moi nous ferions
» encore plus d'un envieux. »

Mariquita ne répliqua rien, mais elle souffrait cruellement. Quand il fut parti : « Avais-je donc un
» bandeau sur les yeux, se demanda-t-elle, dans les

» premiers mois où je l'ai connu? Je le croyais géné-
» reux et désintéressé, et aujourd'hui..... O René!
» que vous ressemblez peu, je le crains bien, au por-
» trait que je m'étais fait de vous! »

## VIII.

### LE CARNAVAL. — LA PARTIE D'ÉCARTÉ.

A partir de ce jour-là, elle ne consentit plus à rouvrir son piano devant René, quoi qu'il l'en priât. Elle ne fit d'ailleurs aucune allusion à leur entretien, mais il comprit qu'il l'avait blessée, et il en ressentit tout à la fois et du regret et de la colère. « C'est vrai que » j'ai eu tort, se dit-il ; mais ne prend-elle pas aussi » les choses trop au tragique ? Cela vaut bien la peine, » pour une plaisanterie inoffensive, de garder des airs » si profondément indignés. Je n'aurais pas soupçonné » chez elle tant de susceptibilité et de rancune. Voilà » des défauts dont il faudra pourtant qu'elle se cor- » rige. »

Croyant avoir à se plaindre à son tour, René ne chercha donc pas, comme il aurait dû le faire, à détruire les fâcheuses impressions qu'avait conçues Mariquita. En cédant aux suggestions d'un mauvais con-

seiller, l'amour-propre, il se flattait de l'idée qu'il soumettait celle qui devait être sa femme à une épreuve utile. « Il faut, pensait-il, qu'elle s'habitue d'avance à » mon caractère. Je ne la trompe point. C'est un ser- » vice que je lui rends à me montrer tout de suite tel » que je suis, tel que je resterai. Au moins elle ne se » fera pas de ces illusions dont la perte amène des mé- » comptes et gâte tant de ménages. » Il ne songeait pas qu'il élargissait ainsi la distance qui les séparait.

Il ne faudrait pas supposer cependant que tous les jours fussent mauvais. Les bons instincts de René, quoique trop souvent effacés, reparaissaient par intervalles, et Mariquita se reprenait à l'espérance. C'est ainsi qu'une fois elle eut une de ces joies vives, devenues trop rares. « Savez-vous, » lui dit René, qui depuis une demi-heure n'avait parlé que de sujets indifférents, « savez-vous ce qui m'est arrivé cette » semaine ? Il y a cinq jours, j'étais tranquillement » assis dans ma chambre. On frappe, et je vois entrer » une bonne femme habillée comme les villageoises de » mon pays, suivie d'une jeune fille de dix-sept à dix- » huit ans, fort jolie, ma foi. Du premier coup d'œil » je reconnus la paysanne, que je n'avais pas vue » cependant depuis plusieurs années, et je l'embrassai » de tout mon cœur, je vous assure. C'était la vieille

» Jeanne. Jeanne est une ancienne domestique qui
» était chez ma mère quand je suis né ; tout petit, elle
» m'a porté bien souvent dans ses bras ; et pendant
» une maladie sérieuse que je fis à l'âge de trois ans,
» elle passa avec ma mère presque toutes les nuits
» auprès de mon lit. Plus tard elle épousa un garde
» forestier, mort aujourd'hui, et dont elle a une fille à
» qui j'ai servi de parrain, s'il vous plaît. Bref, c'est la
» meilleure des femmes, et je vous prie de croire que
» je n'ai pas oublié combien elle m'aimait. Je les fais
» asseoir, et je m'informe du sujet de leur voyage. Je
» ne sus pas tout sur l'heure même : la mère ne me
» compléta son récit que pendant un moment où la
» fille était absente. Mais voici l'histoire en quelques
» mots. Jeanne vit assez péniblement du travail de ses
» mains; Félicie, c'est ainsi que s'appelle ma filleule,
» est recherchée par un paysan dont le père a une vigne
» et ne voudrait pas, en sa qualité de richard, que son
» fils épousât une fille qui n'a rien. Jeanne, en mère
» prudente, craint que les deux jeunes gens ne s'atta-
» chent trop l'un à l'autre, ce qui, je le suppose du
» moins, est déjà fait. Elle a donc songé à les séparer;
» et comme elle a un cousin à Paris qui lui a promis
» monts et merveilles, elle venait avec la confiance
» qu'elle allait trouver une bonne place pour Félicie,

» qui aurait de beaux habits, cent francs par mois dès
» la première année, et que sais-je encore ? Je me suis
» fait expliquer ce que c'était que cette place, et j'ai
» fini par deviner (car les explications de la bonne
» femme n'étaient pas d'abord des plus claires) que le
» cousin, qui est régisseur du Cirque, destinait sa cou-
» sine à entrer dans la troupe des écuyères.

» — Et..... vous avez engagé la mère à accepter ? » demanda Mariquita.

« — Moi ! Dieu m'en préserve ! » s'écria avec vivacité René ; « ma filleule ! Y songez-vous ? Ma bonne
» Jeanne, ai-je dit à la mère, je ne peux pas t'expli-
» quer toutes ces choses-là ; mais, si tu veux m'en
» croire, ta fille ne portera pas de si beaux habits et
» ne gagnera pas tant d'argent. Je m'y oppose. Foi de
» parrain, il ne sera pas dit que Félicie, sous mes yeux,
» sera entrée dans ce chemin-là. Plus tard tu serais la
» première à le regretter. Laisse-moi faire : je con-
» nais Paris ; elle apprendra un métier honnête pour
» gagner sa vie. Je m'en charge. — La mère s'en est
» rapportée à moi. Je les ai d'abord promenées pendant
» deux jours. Il fallait entendre les exclamations, voir
» l'ébahissement de Jeanne en présence de tant de
» merveilles dont elle n'avait pas la plus petite idée.
» Je m'amusais de sa stupéfaction. Mais ce n'était pas

» le tout de lui montrer Paris ; il fallait tenir ma pro-
» messe, et à vrai dire j'étais assez en peine. Une idée
» m'est venue. J'ai pour ami un vicaire de Saint-
» Sulpice, l'abbé Verneuil... Cela vous étonne d'ap-
» prendre que j'ai un ami vicaire, mais c'est comme cela.
» Nous avons été ensemble au collége ; c'était mon meil-
» leur camarade. Dieu sait combien de thêmes et de
» versions nous avons faits de compagnie, chacun pour
» une moitié ! Plus tard, nous avons continué de nous
» voir; et quoique nous ne pensions pas toujours l'un
» comme l'autre et qu'il perde quelquefois son temps
» à me catéchiser, je ne l'en aime pas moins. J'ai été le
» trouver. — L'abbé, lui ai-je dit, tu vas me venir en
» aide (nous nous tutoyons toujours), et je lui ai conté
» mon embarras. Il a réfléchi un instant : — Je crois
» avoir ce qu'il te faut, m'a-t-il répondu ; et il m'a
» parlé d'une maison honnête et sûre où l'on prend en
» pension, à des conditions très-acceptables, des jeunes
» filles dont on fait de bonnes ouvrières. Il m'a donné
» une lettre de recommandation pour la maîtresse de
» la maison ; les arrangements ont été bientôt con-
» clus ; Félicie est entrée avant-hier soir dans son
» atelier de couture, et sa mère est repartie hier matin.
» Elle m'a recommandé d'avoir soin de ma filleule ;
» je ne demande pas mieux : mais vous sentez bien,

» Mariquita, que je suis un singulier tuteur pour une » jeune fille. J'ai averti Félicie que mes occupations » ne me permettraient pas d'aller la voir souvent; mais » je lui ai promis que je me ferais remplacer par une » jeune dame en qui elle pouvait avoir toute con- » fiance: c'est vous dire assez que j'ai compté sur » vous; ai-je eu tort?

» — Non, certes, René, bien au contraire, et je vous » remercie d'avoir songé à moi. Comme il faut que » vous me présentiez votre protégée, voulez-vous me » faire faire aujourd'hui même sa connaissance? — De » grand cœur, Mariquita; j'allais justement vous le » proposer. »

Tout en marchant, Mariquita exprima à René le désir qu'après quelques instants il la laissât seule avec Félicie. « Vous comprenez, lui dit-elle, qu'il me » sera plus facile de l'interroger, de deviner ses goûts, » son caractère. Quoique vous soyez son parrain, » j'imagine qu'elle sera plus à l'aise avec moi, quand » vous ne serez plus là. »

Ainsi qu'ils en étaient convenus, René, sous prétexte de quelque affaire, se retira. Il ne revint qu'au bout d'une heure. Mariquita avait bien employé ce temps; ses manières gracieuses et bienveillantes, l'intérêt qu'elle témoignait à Félicie lui avaient gagné tout de

suite l'affection et la confiance de la jeune fille, qui, se sentant d'ailleurs le cœur bien gros maintenant qu'elle était éloignée de son pays et de sa mère, ne demandait pas mieux que de parler de ses chagrins pour tâcher de s'en consoler.

Quand ils furent de retour : « Félicie me plaît beau-
» coup, dit Mariquita à René. Je la crois naïve et tout
» à fait bonne. Elle paraît fort désireuse d'apprendre
» vite son métier et promet de s'y appliquer de tout
» son pouvoir. Je n'ai pu que l'encourager dans ses
» bonnes résolutions. Mais pourquoi lui avez-vous
» fait espérer, René, qu'à la fin de son apprentissage,
» si vous étiez content d'elle, vous la marieriez peut-
» être avec ce jeune homme de son village? — Au diable
» la petite sotte ! s'écria René ; n'aurait-elle pas mieux
» fait de retenir sa langue? Elle ne peut donc s'empê-
» cher de parler de l'affaire qui lui tient au cœur?
» Je lui avais pourtant recommandé le secret. — Lais-
» sez-moi vous dire, René, que vous l'avez traitée
» comme ces enfants qui pleurent et que l'on console
» en leur faisant toutes sortes de promesses, parce qu'on
» sait qu'ils les oublieront l'instant d'après. Vous avez
» eu tort de lui donner une espérance qu'il n'est pas
» en votre pouvoir de réaliser. — Et qui vous dit que
» je ne pourrai pas tenir ce que j'ai promis? — Com-

» ment donc vous y prendrez-vous pour faire ce ma-
» riage ?

» — Mon Dieu, » dit René d'un air un peu embarrassé, « vous allez peut-être me traiter d'inconsidéré ;
» mais ce qui est fait est fait, et j'avoue même que je
» n'en ai pas de regret. Vous saurez donc que Jeanne
» habite, depuis la mort de son mari, à quelques
» lieues du bourg où est ma tante, une toute petite
» maison dont je suis le propriétaire. La brave femme
» voulait me payer un loyer ; mais, outre qu'elle a
» assez de peine à vivre, je lui dois bien quelque
» chose pour les soins qu'elle m'a donnés dans mon
» enfance. Je n'ai jamais consenti, comme de juste, à
» recevoir un sou. Tant qu'elle vivra, vous comprenez
» bien que je ne la mettrai pas à la porte ; et elle ne
» serait plus de ce monde que je ne me résoudrais pas
» encore à jeter sur le pavé ma propre filleule. C'est
» donc tout comme si je n'étais pas propriétaire. Ma
» foi ! je me suis dit : Voilà une maison qui ne te rap-
» porte, qui ne te rapportera rien ; pourquoi n'en
» ferais-tu pas cadeau tout de suite à ceux qui l'occu-
» pent ? Pour toi, qui n'en tires aucun profit, cela n'a
» point de valeur ; tu n'en seras ni plus ni moins riche.
» Mais pour Jeanne, la maison et le petit jardin pour-
» ront valoir un millier d'écus ; et je serais bien trompé

» si le paysan ne consent au mariage de son fils avec » Félicie, une fois que Félicie aura la certitude d'un » héritage. Pour en avoir le cœur net, hier j'ai écrit à » notre homme et j'attends sa réponse. Vous voyez » donc qu'il n'y a plus à revenir sur ce que j'ai fait.

» — Et ce n'est pas moi qui vous engagerais à revenir là-dessus, quand même vous le pourriez, dit » Mariquita. Si vous avez cru que je vous blâmerais, » oh! combien vous vous êtes trompé! Mais j'ai pourtant un reproche à vous faire : vous avez manqué de » confiance envers moi. Voyez, si cette jeune fille » avait gardé le secret, j'en serais encore à ignorer ce » que vous avez fait. Mais je vous pardonne pourtant, » et de bon cœur. » Et elle lui tendit la main en souriant. S'il lui avait demandé de se mettre au piano, je suis tenté de croire qu'elle n'aurait trouvé aucun prétexte pour refuser. Ce soir-là, quand elle fut seule, ses pensées furent plus riantes; elle se disait encore, il est vrai, qu'il y avait dans René une lutte entre le bien et le mal; mais elle comptait que le bien finirait par l'emporter.

Avec les gens d'humeur changeante, il est trop probable que le lendemain ne ressemblera pas à la veille.

Souvent femme varie;
Bien fol est qui s'y fie.

Je ne sais si ces deux vers, écrits, dit-on, par le roi-chevalier sur une des fenêtres du château de Fontainebleau, sont d'une vérité parfaite. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que beaucoup d'hommes ne sont pas exempts du défaut reproché aux femmes par François Ier. Sans que j'aie besoin de citer d'autres exemples, René me suffira. Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis qu'il avait fait de si bonne grâce la libéralité dont Mariquita lui avait su gré, qu'il se plaignait devant elle avec amertume de sa situation précaire. « Ah ! que la fortune est une belle chose ! » ajoutait-il. Les gens riches ignorent leur bonheur. » Quel plaisir y a-t-il à vivre, si l'on n'a les mains » pleines d'argent ? »

Mariquita l'écoutait avec froideur. René vit dans son silence une marque de désapprobation, et tout ce qui ressemblait à un blâme ne manquait pas de l'irriter. « Après cela, continua-t-il, je ne sais pas pourquoi » je me plains ; car il ne tient qu'à moi d'être fort à » l'aise, dès que je le voudrai. Je n'aurais qu'à » écouter ma tante. Savez-vous qu'elle ne cesse de » m'écrire, et qu'elle n'a pas renoncé à son idée de me » faire épouser Anastasie ? Elle est obstinée, ma chère » tante ! Sans être aussi bien que vous, Anastasie n'est » vraiment pas mal, et elle apportera à son mari quel-

» que chose comme quinze mille francs de rente. Cela » n'est pas tant à dédaigner, et je connais plus d'un » honnête garçon qui s'en accommoderait fort bien. Si » l'on vous consultait, Mariquita, sur un projet de » mariage comme celui-là, quel conseil donneriez- » vous?

» — Il est probable, » répondit-elle avec beaucoup de calme, « que l'on ne me consultera jamais ; je n'aurai » donc pas d'avis à exprimer. — Mais encore, si l'on » tenait à avoir votre opinion? — Mon opinion, c'est » qu'on ne pose guère ces questions-là que lorsqu'on » a soi-même la réponse toute prête. A quoi bon dis- » cuter contre les goûts et les inclinations des gens? » Chacun, je le suppose, cherche ce qui lui convient le » mieux. A ceux qui aiment avant tout l'argent, je » dirais : Allez à l'argent. Et si tel est leur bon plaisir, » quand même je n'aurais pour les en détourner qu'à » lever le doigt, je ne prendrais vraiment pas la peine » de le lever. Mais vous m'excuserez si je suis forcée » de vous congédier plutôt que d'habitude, Monsieur » de Clerfond. J'ai une de mes jeunes élèves malade; » je tiens à aller prendre de ses nouvelles et à passer » quelques instants auprès d'elle, si cela ne la gêne » point. »

Elle avait le cœur ulcéré. « Que signifie ce nouveau

» langage? se demanda-t-elle. Je n'ai pas de fortune à
» lui apporter ; si c'est pour lui un sujet de chagrin,
» j'aime mieux qu'il le dise plus tôt que plus tard ;
» mais qu'il le dise franchement et qu'il m'épargne
» ses blessantes questions. Il n'a rien à craindre : je
» n'essaierai pas de le retenir malgré lui. J'ai assez de
» fierté pour ne vouloir que d'un époux qui s'estime
» heureux de recevoir ma main, que je la lui présente
» vide ou pleine. S'il faut rompre, ce n'est pas vous
» que je regretterai, René de Clerfond, mais l'homme
» que j'avais rêvé. »

Mariquita se croyait plus de courage qu'elle n'en possédait réellement. Mais l'inexcusable conduite de René allait lui donner la force qu'elle n'aurait peut-être pas trouvée en elle-même.

Les derniers jours du carnaval étaient venus. Pour résister à la contagion de l'exemple au milieu d'une jeunesse turbulente et dissipée, il aurait fallu quelque empire sur soi-même. Mais René ne demandait qu'à s'étourdir, et il prit largement sa part des bruyantes folies auxquelles le conviaient ses compagnons. Il alla même jusqu'à chercher dans l'ivresse l'oubli de ses préoccupations. Le lundi, à la suite d'une orgie qui avait commencé le matin pour ne finir qu'à la nuit tombante, il se dirigeait avec une troupe d'étudiants

vers les boulevards. Tout à coup une idée lui monta au cerveau ; il laissa ses camarades continuer leur chemin, et alla rue Notre-Dame-des-Victoires.

Mariquita venait d'allumer sa lampe ; elle lisait près de sa petite table, quand elle entendit frapper à sa porte. « Qui est là ? — C'est moi, René. » Saisie de la pensée que quelque accident imprévu était arrivé, elle ouvrit précipitamment ; mais qui pourrait rendre sa surprise et son affliction, quand elle vit René entrer d'un pas lourd et chancelant, les vêtements en désordre, l'œil terne et trouble, la figure pourpre? Elle le considérait avec un muet étonnement : « Eh bien ! » oui, c'est moi, » lui dit-il, et sa langue était embarrassée ; « c'est moi ; est-ce que vous ne me recon- » naissez plus? Vous ne m'attendiez pas ! Ce n'est pas » aujourd'hui dimanche, je le sais bien ; mais en car- » naval on peut bien se permettre quelque chose de » plus. J'ai voulu vous faire une petite visite. » Et il se mit à rire bruyamment. « Vous ne me dites pas de » m'asseoir, et pourtant je me sens les jambes toutes » brisées ; votre appartement est perché diantrement » haut : je prends une chaise. Voyons, ne me regardez » pas avec cet air singulier. Qu'est-ce que je voulais » vous dire? Ah ! j'y suis ! Nous sommes aux jours » gras. Tout le monde s'amuse dans Paris. Est-ce que

» vous ne voulez pas courir un peu les rues? Je viens
» vous prendre pour vous montrer les mascarades.
» Sans compter que le bal de l'Opéra est fort curieux.
» — Je vous remercie, dit Mariquita. Vous pouviez
» vous épargner la peine de monter. Je ne me soucie
» nullement de voir les curiosités dont vous me par-
» lez. — Et pourquoi? Est-ce la peur d'être rencon-
» trée? Bah! vous n'avez qu'à mettre un masque.
» Tiens, c'est une idée. Ça me rappelle le *Domino*
» *noir*. Vous savez, la nonne Angèle qui se déguise
» pour aller au bal, et qui chante:

» Oui, je suis ton bon ange.....

» Diable! je ne suis pas en voix aujourd'hui. C'est
» vous qui chanteriez bien cela, si vous vouliez. Pour
» en revenir à ce que je vous disais, faut-il que j'aille
» vous chercher un masque, un domino? Je connais,
» tout près d'ici, un magasin des mieux approvision-
» nés, et à bon compte, je vous assure. — Ni masque
» ni domino, répondit-elle avec impatience. Je ne sor-
» tirai pas, entendez-le bien. Je désire rester seule,
» et je regrette que vous soyez venu m'interrompre.
» — Allons, allons, je n'ai pas de chance. Vous n'êtes
» pas dans un jour de bonne humeur. Eh bien! je m'en
» vais. A vous revoir, Mademoiselle. »

Il se leva ; déjà il avait la main sur la clef; il se retourna et regarda attentivement Mariquita, qui, debout, attendait qu'il fût sorti. Ses yeux s'allumèrent : « Savez-vous, dit-il, que vous êtes furieusement belle? » Vous avez tout le port d'une reine. Parole d'hon- » neur ! je ne connais dans tout le quartier latin et » dans ses alentours personne qui soit de moitié aussi » jolie. Il y aura de quoi être fier d'une femme comme » vous. » Et il se mit à rire de nouveau. « Retirez- » vous, Monsieur de Clerfond : vous êtes déjà resté » trop longtemps ; retirez-vous, je l'exige. — Oh ! pas » avant que je vous aie dit..... » Et il faisait mine de se rapprocher d'elle : « Écoutez, reprit-elle vivement, » écoutez ce que je vais vous dire. Je ne sais si vous » songez réellement à faire de moi votre femme ; j'ai » le droit d'en douter; mais si vous faites un pas de » plus vers moi, ce jour sera le dernier où je vous » aurai parlé. Si vous voulez que je vous connaisse » encore, sortez, Monsieur de Clerfond ! » Et d'un geste impérieux et indigné, elle lui montrait la porte. René parut hésiter un instant; mais vaincu par l'ascendant de la jeune fille, il sortit sans dire un mot de plus.

« Et voilà celui auquel mon imagination avait prêté » tant de qualités chimériques ! s'écria Mariquita. » Combien me reste-t-il donc de découvertes à faire

» pour qu'il m'inspire peut-être autant de mépris qu'il » m'a inspiré d'admiration? Éclairez-moi, mon Dieu, » sur le parti que je dois prendre! »

Pendant qu'elle restait plongée dans la tristesse, que faisait René? René, sentant vaguement qu'il était coupable, pour étouffer l'espèce de remords qu'il éprouvait, s'en alla rejoindre ses compagnons. La nuit se passa tout entière dans d'indignes amusements, nuit honteuse qu'il aurait voulu plus tard effacer de ses souvenirs. Sa raison acheva de se perdre dans les fumées du punch et dans les agitations tumultueuses du bal; et le matin, à l'heure où les danseurs, pâlis par les fatigues de la nuit, se dispersent, semblables à des spectres, pour aller chercher le repos, René et ses amis de plaisir, éveillant de leurs chants et de leurs rires les honnêtes bourgeois encore endormis, s'en revenaient dans leur quartier. « Il fait grand jour, » dit Frédéric Derville; pourquoi nous coucher? » Venez plutôt chez moi; nous jouerons. » Quelques-uns refusèrent; mais la proposition fut acceptée par ceux qui n'étaient pas encore rassasiés d'émotions, et René était du nombre.

On fit apporter d'un café voisin des cigares, des liqueurs. On joua à l'écarté; les paris s'engagèrent. Il n'y eut d'abord d'avantage marqué ni d'un côté ni de

l'autre. Mais la chance finit par se prononcer en faveur de Frédéric : il était en veine de bonheur ; il passa huit fois de suite. René n'avait plus d'argent ; mais quand son tour revint, il reprit les cartes : « Cinquante » francs sur ma montre, dit-il. — Que diable veux-tu » que je fasse de ta montre ? répliqua Derville. La » mienne est bonne et me suffit. Mets autre chose. » Une idée : il y a une Chilienne que tu nous caches : » je te joue l'honneur de lui être présenté. » René haussa les épaules. « Cinquante francs sur ma montre, » répéta-t-il.

La fortune semblait lui sourire : il avait déjà quatre points, tandis que son adversaire n'avait rien marqué. « Enfin, s'écria l'un des étudiants, voilà Frédéric » battu. — Pas encore, reprit celui-ci ; oh ! je ne m'ef- » fraie pas pour si peu, et la preuve, c'est que, malgré » les quatre points, je joue tout mon gain que voici » — et il avait devant lui plus de cinq cents francs — « contre l'avantage de faire connaissance avec la Chi- » lienne. — Quelle bêtise ! murmura René.— Accepte » donc, accepte ! » lui dirent ceux qui l'entouraient. — « Laissez-moi tous tranquille. — Il a peur, il a peur ! » cria tout d'une voix la galerie. « — Voyons, je ne » recule pas, » continua Derville avec un regard provocateur. « Eh bien ! est-ce dit ? — Décide-toi donc,

» reprirent les parieurs ; crains-tu de perdre, couard ?
» Va, tu gagneras. Oui, oui, c'est convenu, nous
» acceptons pour lui. Allons, relève tes cartes. Tiens,
» vois donc comme tu as beau jeu! »

Il obéit machinalement. Il avait retourné le dix de trèfle. « Je propose, dit Derville. — Nous refusons,» répondit-on de l'autre côté. René avait la dame et le valet d'atout, le roi et la dame de cœur, le roi de pique. « Je » marque le roi, reprit Frédéric, et je joue le neuf de » carreau. » René coupa avec le valet et jeta sur la table la dame de cœur, qui fut prise par un sept d'atout. « Je » joue le roi d'atout et j'abats, » dit Derville, en montrant le huit et le sept de carreau. René laissa échapper une exclamation de colère. « Tu m'as refusé, deux points » pour moi ; me voilà à trois. Et de quatre, » dit-il en retournant le roi de pique. Le coup allait être décisif. René éprouva une sorte de commotion qui chassa en partie les vapeurs de l'ivresse ; il apporta à son jeu la même attention que s'il eût été de sang-froid. La première et la seconde levées furent pour lui ; mais il perdit les deux suivantes, et comme il ne lui restait plus qu'un huit de trèfle, la partie lui parut désespérée. Mais quand il vit son adversaire montrer le sept de trèfle : « Ah ! j'ai gagné ! » et il respira longuement. — « Tiens, ramasse tout, » dit Derville en pous-

sant avec humeur l'argent placé devant lui. — « M'as-» tu pris pour un misérable ? s'écria René ; est-ce que » tu as cru que je jouais sérieusement ? Je ne veux pas » de ton argent ; garde-le pour toi. » Et d'un violent coup de pied il renversa la table, dispersant ainsi dans la chambre ce qu'il avait convoité quelques minutes auparavant ; puis il prit son chapeau et sortit, laissant tous ses compagnons stupéfaits.

« Est-il devenu fou ? dit Frédéric ; quelle est donc » la mouche qui le pique ?

» — Au diable l'écarté ! » se disait René en rentrant dans sa chambre. « Ils ne m'y reprendront plus. » Quelle sotte idée j'ai eue là ! Cela tournait mal pen-» dant un instant ; mais j'en ai été quitte à bon mar-» ché. » Cette partie allait cependant avoir pour lui des conséquences qu'il n'avait point prévues.

## IX.

### LA LETTRE. — LA RUPTURE.

Deux jours après, Mariquita recevait une lettre d'une écriture inconnue, sans signature, et ainsi conçue :

« Mademoiselle,

» Il n'est question que de vous dans notre monde ;
» mais on se plaint du mystère qui vous entoure : on
» assure que si vous n'étiez pas indignement séques-
» trée, vous seriez reconnue sans conteste pour la reine
» du pays latin. C'est donc un véritable Othello que
» ce René, pour vous tenir ainsi captive et vous priver
» des hommages qui vous sont dus et vous attendent?
» Mais ce tigre du Bengale finira, nous l'espérons, par
» se civiliser ; il comprendra que la beauté est comme
» la lumière, qui ne doit pas être mise sous le bois-
» seau. Hier, nous avons vu le moment où vous ne

» seriez plus pour nous une étrangère : cela dépendait
» d'une intéressante partie d'écarté. Malheureusement
» pour nous, René a sauvé son enjeu, et au lieu de
» perdre le droit de vous connaître seul, il a gagné
» cinq cents francs. Cinq cents francs, c'est peu de
» chose sans doute, et les enjeux n'étaient pas égaux
» quand on songe à toutes vos perfections. Mais vous
» nous excuserez si nous n'avons pas risqué davan-
» tage : les Rotschilds n'abondent pas dans nos para-
» ges ; et quand on a pu réunir vingt-cinq napoléons
» qui ne doivent rien à personne, on croit volontiers
» chez nous que l'on a la Californie dans sa poche.
» Nous ne renonçons pas à tenter de nouveau la for-
» tune : la chance nous sera peut-être plus favorable
» une autre fois. Quand nous aurons le bonheur de
» vous posséder sur notre rive gauche, si un ingrat
» cessait de vous plaire, vous trouveriez mille adora-
» teurs : vous n'auriez alors qu'à choisir. »

Mariquita laissa tomber de ses mains la lettre avec dégoût : « Quelle indignité ! dit-elle. Comment peut-
» on avoir le triste courage d'insulter une pauvre fille
» que l'on ne connaît point, et sans défense ? C'est un
» ennemi de René qui m'écrit : que René puisse avoir
» des torts, je ne le sais que trop ; mais qu'il soit

» capable de la bassesse qu'on lui impute, non, je ne
» l'admets pas. Les gens qui trouvent du plaisir à
» m'outrager n'ont pas dû craindre de le calomnier. »
Elle ramassa la lettre pour la jeter au feu: « Je ne peux
» croire qu'il soit coupable, reprit-elle; mais si pour-
» tant..... Ah! René! il y a six mois je me serais défiée
» de tout le monde et de moi-même plutôt que de
» vous, et j'aurais eu honte si j'avais pu un seul ins-
» tant vous supposer coupable d'une lâcheté; tandis
» qu'aujourd'hui... Aujourd'hui est-ce ma faute si mal-
» gré moi je deviens accessible au soupçon? Allons, il
» faut éclaircir ce doute pénible: René se justifiera; je
» l'espère, j'y compte: il serait trop cruel pour moi de
» m'être si complètement trompée. Mais si par mal-
» heur on ne l'a pas calomnié, quoi qu'il puisse m'en
» coûter, mon parti est pris: je n'hésiterai plus.
» Un peu de patience: bientôt je saurai la vérité. »
Et elle mit la lettre dans son secrétaire.

Elle attendit le dimanche dans une agitation que le lecteur comprendra aisément; elle craignait et désirait tout à la fois voir arriver ce jour. « Enfin mes incerti-
» tudes vont cesser! » pensa-t-elle quand elle entendit dans l'escalier un pas bien connu. Serait-ce la dernière fois qu'elle l'entendrait? L'explication qu'elle allait provoquer en déciderait. Son cœur battait forte-

ment; mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour reprendre l'extérieur calme qui lui était habituel. Elle avait eu soin d'éloigner la femme de journée.

Après quelques propos insignifiants : « Connaissez-» vous cette écriture ? » dit-elle en montrant l'adresse de la lettre qu'elle avait reçue. René regarda : « Non, » répondit-il de l'air le plus tranquille et le plus naturel. Mariquita éprouvait déjà du soulagement. « Quelle est » donc cette lettre ? ajouta-t-il. — Ouvrez-la, dit-elle; » vous pouvez, vous devez la lire. » Et pendant qu'il la parcourait, elle l'examinait attentivement. Elle le vit d'abord pâlir, puis rougir, et elle-même sentit son cœur se serrer. « Oh! si je savais, » s'écria-t-il en froissant le papier, « quel est celui qui a osé vous écrire! » Il a eu recours sans doute à une main étrangère, le » misérable! — Misérable tant que vous voudrez, » reprit-elle; c'est toujours un rôle odieux que le rôle » de dénonciateur: mais enfin, ce qu'on m'écrit, est-ce » la vérité? — Mon Dieu, Mariquita, quel ton solen-» nel!... Pouvez-vous croire?... Une lettre anonyme... » — Monsieur de Clerfond, point d'équivoque, point » de subterfuge. Je fais appel à votre conscience, à » votre honneur, à vos souvenirs de fils: au nom de » votre sainte mère, dont vous garderez toujours pieu-» sement le culte, je veux l'espérer, à défaut d'autre

» religion, et devant qui, m'avez-vous dit, vous » n'avez jamais menti, ne mentez pas aujourd'hui..... » Cette lettre est-elle l'œuvre d'un calomniateur? » Répondez. » Et elle attendait avec angoisse. René baissa la tête et garda le silence.

Mariquita se leva lentement. « Vous vous taisez, dit-» elle; c'est un aveu. Ainsi vous n'avez pas craint de » livrer à la risée de vos compagnons d'orgie une » innocente jeune fille qui n'avait eu d'autre tort (tort » bien grand, je le comprends maintenant) que de » vous accorder trop de confiance. Mais dans quels » termes leur avez-vous donc parlé de moi pour qu'ils » se croient autorisés à me poursuivre, dans ma soli-» tude, de leurs insultantes déclarations? Vous m'avez » fait servir d'enjeu comme si vous pouviez disposer » de moi. J'aurais été ce que je ne suis pas, j'aurais » vraiment mérité la honte, que vous du moins » vous auriez encore eu le devoir de m'épargner. » Mais je peux vous regarder sans rougir, marcher le » front haut: qu'importe? Vous avez voulu me flétrir » et me faire passer dans l'esprit de vos amis pour une » de ces malheureuses que l'on n'a plus à respecter. » Je croyais avoir quelques droits à votre reconnais-» sance, et vous m'avez traitée comme un homme de » cœur ne traiterait pas sa plus mortelle ennemie.

» Votre grand'mère (c'est vous-même qui me l'avez » appris) fut protégée par mon aïeul, qui lui sauva » l'honneur au péril de ses jours; elle vous laissait une » dette à payer : croyez-vous l'avoir acquittée, quand » vous avez, autant qu'il dépendait de vous, jeté l'op- » probre sur la petite-fille de Jacques Walther ? »

L'accent de Mariquita, plus encore que ses paroles, révélait une profonde indignation. René semblait atterré. Il fit un effort sur lui-même : « Je suis cou- » pable, dit-il, je le reconnais; mais vous me croyez » cependant plus coupable que je ne le suis. Si vous » saviez comment tout cela s'est passé ! J'ai été im- » prudent, irréfléchi, trop faible ; je me suis laissé » entraîner sans avoir conscience de mes actes, entraî- » ner sans aller cependant aussi loin que vous le pen- » sez; et voilà que vous me supposez d'ignobles inten- » tions que je n'eus jamais : oh ! vous êtes bien sévère !

» — Sévère ! reprit-elle; j'ai dit ce que vous aviez fait; » mais je n'ai pas qualifié votre conduite. Je m'en abs- » tiens. Suis-je même sûre que vous pourriez encore » me comprendre ? On en arrive quelquefois à ne plus » savoir distinguer le bien du mal.

» — Je suis donc bien déchu à vos yeux, » s'écria-t-il en se levant à son tour, « pour que vous me jugiez dé- » sormais incapable d'un sentiment d'honneur. Je serais

» un véritable monstre, que vous ne me traiteriez pas » autrement. » Il marchait avec impétuosité dans la chambre. Tout à coup il s'arrêta brusquement : « Mais » vous-même vous ne pouvez croire ce que vous dites; » non, vous ne le croyez pas, Mariquita. Si votre lan- » gage était l'expression exacte de votre pensée, vous » auriez eu peur de moi ; vous ne m'auriez pas » attendu, seule ; mais vous n'avez pas craint, et vous » avez eu raison.

» — Vous craindre ! reprit-elle avec fierté. Je ne » vous crains plus depuis qu'en cessant de vous estimer » j'ai cessé du même coup de vous aimer. Je puis bien » vous le dire maintenant : il y a eu un temps où vous » possédiez toutes mes affections, plus que je n'aurais » osé vous l'avouer; et la seule pensée que je serais » votre femme me rendait heureuse. Mais aujourd'hui » il n'en est plus de même : je ne vous connaissais pas, » je vous connais ; et l'unique grâce que vous puissiez » encore attendre de moi, c'est que j'essaie de vous » oublier.

» — M'oublier, Mariquita ! Ah ! ne me punissez pas » aussi cruellement. C'est une menace ; mais dites- » moi que vous ne l'exécuterez pas ; dites-le moi, je » vous en conjure. Que faut-il faire pour obtenir mon » pardon ? Quoi que vous ordonniez, j'obéirai.

» — Je n'ai rien à vous ordonner, répondit-elle, ni » même à vous demander. Désormais nous devons » vivre étrangers l'un à l'autre. »

Le ton avec lequel elle venait de s'exprimer fit comprendre à René que sa résolution était plus fermement arrêtée qu'il n'avait pu le supposer. « Quoi! s'écria-t-il, » nous séparer! ne plus nous connaître! Vous me » signifiez froidement mon congé, et vous voulez me » faire croire qu'il y a eu un temps où vous m'aimiez! » Non, cela n'est pas. Si vous m'aviez jamais aimé, » est-ce que vous pourriez vous montrer aussi com- » plètement inexorable? Est-ce qu'à défaut d'un autre » sentiment pour moi vous ne garderiez pas au moins » quelque pitié? Car enfin que deviendrai-je? J'avais » compté sur vous, vous le savez, pour m'aider à me » vaincre moi-même; vous m'êtes nécessaire, et voici » que vous m'abandonnez, que vous me repoussez. Je » n'ai pas ces vertus dont vous êtes orgueilleuse, c'est » possible; mais je sais mieux aimer que vous, et je ne » peux pas reprendre à mon gré l'affection que j'ai don- » née. Vous me déchirez le cœur, et vous ne daignez » même pas vous apercevoir que vous le déchirez. Non, » vous dis-je, vous ne m'avez jamais aimé. Quand on » aime, on pardonne, puis on pardonne encore, on par- » donne toujours. Mais vous, vous êtes inflexible: pas

» un regret, pas une hésitation! Que voulez-vous que je » fasse, au nom du Ciel? Faut-il vous prier à genoux? » Changez votre arrêt; quelque punition que vous » m'infligiez, je m'y soumets : mais ne me condamnez » pas au supplice de ne plus vous voir. Voulez-vous » me rendre à toujours malheureux? Soyez miséricor- » dieuse, Mariquita! »

Dans le langage de René éclatait un désespoir si vrai, que la jeune fille en fut touchée malgré elle. Mais elle ne laissa rien paraître de la faiblesse qu'elle se reprochait intérieurement. « Monsieur de Clerfond,» reprit-elle d'une voix ferme, « pourquoi prolonger des » explications inutiles? Libre à vous de croire tout ce » que vous voudrez de mes sentiments dans le passé. » Tant que je me suis flattée de l'espoir que je pourrais » quelque chose sur vous, j'ai supporté, sans me » plaindre, bien des déceptions et des chagrins; je me » disais, pour me consoler et m'encourager, qu'un » jour viendrait où, rendu à vous-même, je vous » retrouverais tel que vous m'étiez d'abord apparu. Je » me trompais. Si ce chapelet, que je ne dois plus con- » server et que je vous rends, pouvait parler, il vous » dirait combien de fois j'ai prié pour vous. Je conti- » nuerai de prier sans doute, mais comme on prie » pour quelqu'un que l'on ne doit plus revoir. En me

» faisant souffrir cruellement il y a six jours, vous » m'aviez plus que jamais éloignée de vous. Pourtant » tout rapprochement n'était pas encore impossible. » Aujourd'hui il est trop tard. Tout est fini entre nous. » Adieu, Monsieur de Clerfond. »

René l'écoutait avec un air sombre. « Votre décision » est donc irrévocable? — Oui. Ne l'avez-vous pas » compris ? » dit-elle. Il resta immobile un instant ; puis il prit le chapelet qui était resté sur la table, le regarda et murmura à voix basse : « Rien que des sou- » venirs ! » et ses yeux devinrent humides. Il se dirigea vers la porte ; il s'arrêta encore : « Est-ce donc » ainsi que nous devions nous séparer ? Si jamais vous » apprenez, » ajouta-t-il avec un accent de reproche, « qu'il m'est arrivé malheur, n'oubliez pas, Mariquita, » qu'il ne faudra en accuser que vous-même. » Et il sortit.

Dès que René eut disparu, Mariquita sentit que la force qui l'avait soutenue l'abandonnait. Elle se laissa tomber sur un siége, se couvrit les yeux de ses mains. « Il est donc parti pour ne plus revenir ! s'écria-t-elle. » Tout est terminé. J'avais fait un rêve : combien est » triste le réveil ! O René ! si pourtant vous l'aviez » voulu... » Et elle resta jusqu'à la nuit plongée dans ses tristes pensées. Le soir, au moment où elle allait

s'agenouiller pour prier, elle chercha instinctivement le chapelet: « Ah ! je ne l'ai plus, dit elle en soupi-» rant. Il l'a repris. N'importe; prions toujours pour » lui; plus que jamais peut être il a besoin de prières.»

Hors de lui, désespéré, René en s'éloignant de Mariquita alla au hasard. A voir sa démarche incertaine, son air farouche, beaucoup de passants purent deviner un malheureux en proie à une passion violente. Mille projets contradictoires, mille idées se croisaient dans sa tête. Il marcha ainsi pendant plusieurs heures. Il reprit enfin un peu plus de calme. « Je finirai par con-» naître l'infâme qui m'a trahi, se disait-il, et je me » vengerai. » Puis il pensa qu'avec le temps l'indignation de Mariquita tomberait et qu'il pourrait rentrer en grâce. « Elle m'a aimé, elle-même me l'a dit; » pourquoi, si je lui donne des preuves d'un repentir » sincère, pourquoi ne me pardonnerait-elle pas ? »

Dès ce jour il commença à se détacher peu à peu de ses compagnons, et chercha dans le travail un asile contre les pensées qui venaient l'assiéger. Au bout de trois semaines, incapable de résister plus longtemps à son désir de revoir Mariquita, dût-elle l'humilier de son dédain, il alla rue Notre-Dame-des-Victoires un matin. La jeune fille avait changé de logement; on ne put lui dire où elle habitait. Elle avait donc voulu le

fuir, lui faire perdre sa trace. Il sentit s'en aller une partie de ses espérances. « N'importe, je tenterai tout, » dit-il ; et si j'échoue, eh bien ! après nous verrons. » Il s'agit maintenant de la retrouver. Elle a oublié » que je sais l'institution où elle donne des leçons. » Et il en prit aussitôt le chemin. On lui dit que Mlle Walther se trouvait dans la maison, mais qu'elle allait bientôt en sortir ; et on lui proposa de l'attendre au parloir, ce qu'il accepta.

Quelques instants après Mariquita entra. Elle tressaillit à sa vue ; mais comprimant aussitôt cette première émotion : « En vérité, Monsieur, lui dit-elle, » j'ai le droit d'être étonnée et blessée de vous trouver » ici ; je croyais m'être assez clairement expliquée » pour être désormais à l'abri de vos poursuites. » René se sentit mal à l'aise ; la froide réserve de Mariquita le déconcertait plus que ne l'aurait fait sa colère. « Je suis venu, répondit-il... Il faut que je vous parle... » J'ai tant de choses à vous dire... Je ne sais vraiment » par où commencer. D'abord je vous dois de l'argent ; je veux m'acquitter. Je ne peux vous payer » aujourd'hui ; mais si vous voulez me faire connaître » vos intentions... — N'est-ce que cela, Monsieur ? » reprit Mariquita ; vous pouviez vous épargner cette » démarche. Je regretterais qu'une question de cette

» nature nous obligeât à conserver des relations qu'il
» est de notre intérêt à tous les deux de ne pas pro-
» longer un jour de plus. M. Gérard, ou tel autre que
» vous voudrez, pourrait nous servir d'intermédiaire
» pour régler cette affaire d'argent, quand vous serez
» en mesure de la régler. Je désire tellement éviter
» toute occasion de me rappeler le passé, que j'aime-
» rais mieux, je l'avoue, ne plus entendre parler de
» cette somme, que de me risquer à l'une de ces
» entrevues, pénibles sans doute pour vous comme
» pour moi.

» — C'est-à-dire, s'écria René d'une voix altérée,
» que vous me feriez plutôt l'aumône de votre argent
» que de votre présence. Vit-on jamais plus de mépris?
» Mais je veux me justifier, je veux... — Monsieur de
» Clerfond, dit avec fermeté Mariquita, brisons là: à
» quoi bon des explications inutiles? — Mais j'ai résolu
» de vous les donner, ces explications; je suis venu
» pour vous parler, je parlerai. » René avait élevé la
voix; il gesticulait avec force: « Après les promesses
» que vous m'aviez faites...— Je me retire, Monsieur,
» dit Mariquita. — Oh! vous ne vous en irez pas
» ainsi; il faut que vous m'entendiez, je le veux! »
s'écria-t-il en courant à elle et en la saisissant par
le bras. Elle le regarda fixement: « Prétendez-vous

» descendre maintenant jusqu'à la violence? Laissez-
» moi. » Il abandonna le bras qu'il tenait : « Vous ne
» voulez pas m'écouter aujourd'hui, soit ; mais vous
» me retrouverez sur votre chemin, » lui cria-t-il
tandis qu'elle sortait, et lui-même il se précipita hors
du parloir comme un insensé.

Cette scène avait eu des témoins curieux ; elle fut
racontée avec force commentaires ; aussi le billet sui-
vant, écrit par la maîtresse d'institution, arrivait deux
jours après à l'adresse de la pauvre Mariquita :

« Mademoiselle,

» Je ne sais pas quelle espèce de droits s'imagine
» avoir sur vous cet étourdi qui est venu, avant-hier,
» faire un si fâcheux éclat. Je suis certaine que vous
» êtes la première à le regretter. Je ne veux pas cher-
» cher si vous avez ou non des torts. Mais le public est
» sévère pour nos maisons ; et les familles exigent,
» avec raison, que le soupçon même ne puisse atteindre
» aucune des personnes qui se vouent à l'éducation de
» la jeunesse. Il est de mon devoir de prévenir le retour
» de semblables choses. Vous ne serez donc pas sur-
» prise, Mademoiselle, d'apprendre qu'à partir d'au-
» jourd'hui je suis forcée de renoncer à vos ser-
» vices.

» Je vous envoie, ci-joint, ce qui vous est redû pour
» les diverses leçons que vous avez données. »

Le premier mouvement de Mariquita fut de courir à la pension pour se justifier. L'idée qu'on pût avoir un doute sur sa vie la révoltait. Mais elle ne put, malgré ses instances, être admise devant la maîtresse, qui n'était pas visible, lui répondit-on. Elle comprit qu'elle venait se heurter contre d'invincibles préventions. Comment, d'ailleurs, à supposer qu'on eût daigné l'entendre, comment expliquer, sans que la malveillance pût s'emparer de ses aveux, les rapports qu'elle avait eus avec René? Elle se résigna donc en soupirant à subir l'humiliation à laquelle elle ne pouvait se soustraire. Le souci de sa réputation avait d'abord étouffé en elle toute autre pensée; mais le malheur de certaines situations, c'est qu'il faut compter avec toutes les nécessités de la vie. Mariquita dut songer à retrouver ailleurs les leçons qu'elle venait de perdre. Elle alla frapper à la porte de diverses institutions; mais elle n'avait plus personne pour la recommander, et partout on éconduisait cette inconnue qui, se présentant toute seule, semblait n'offrir aucune garantie.

Huit jours s'étaient ainsi écoulés en actives mais

inutiles démarches. Mariquita commençait à se décourager, et se demandait avec anxiété ce qu'elle deviendrait quand ses faibles ressources seraient épuisées. Elle crut un moment que ses sollicitations allaient obtenir enfin un heureux succès. Dans une pension du faubourg Saint-Germain on l'écouta avec intérêt; on lui demanda si elle avait déjà donné des leçons, dans quelle maison; et on l'engagea à revenir le lendemain, en lui faisant espérer une réponse favorable. Mais quelle fut sa déception le jour suivant, quand elle se vit remercier assez sèchement. Il était clair qu'on avait été aux informations, et que les renseignements donnés sur elle avaient été désavantageux.

Elle se retira consternée: « Je vois bien, pensa-t-» elle, que l'on ne m'acceptera plus nulle part comme » maîtresse; il n'y faut plus songer. Mais que faire? » mon Dieu! que devenir? » Absorbée dans ses tristes réflexions, elle ne s'apercevait pas que depuis quelque temps un homme marchait à côté d'elle. Tout à coup il lui adressa la parole: elle se retourna; elle ne le connaissait point; mais son air hardi et insolent lui fit horreur; et sans avoir entendu distinctement ce qu'il lui disait, elle en devina assez pour s'éloigner précipitamment avec effroi. Il cessa de la suivre. Elle abaissa sur son visage un voile épais. « N'est-ce donc

» pas assez de ma pauvreté ? » se demanda-t-elle avec amertume. « Faut-il me voir encore exposée aux in- » sultes du premier venu ? » Et elle frémit en songeant aux dangers de toute espèce qui entourent une jeune fille seule à Paris.

Égarée dans un quartier qu'elle ne connaissait pas, Mariquita eut quelque peine à retrouver son chemin. Le soir était venu. Elle s'arrêta, pour se reposer un instant, sur le pont des Arts. Le ciel était sombre et chargé de nuages ; l'obscurité croissante semblait faire briller d'un plus vif éclat les deux longues rangées de gaz qui bordaient à perte de vue l'un et l'autre quai. Entre ces deux lignes de lumière, la Seine, à demi éclairée, roulait ses eaux grossies par des pluies récentes. Le pont était presque entièrement désert en ce moment ; mais on entendait des deux côtés ce bruit tumultueux et confus d'une grande population.

« Que Paris est vaste ! se dit Mariquita ; combien de » familles y vivent ! » Mais elle songea aussitôt que, de toutes ces familles, il n'en était aucune qui fût la sienne. « Oui, ajouta-t-elle, dans une immense cité on » peut trouver l'isolement. De tant de gens que je » rencontre sur mon passage, qui est-ce qui me con- » naît? qui est-ce qui s'intéresse à moi ? Je suis mal- » heureuse, et je n'ai personne qui me vienne en

» aide, personne à qui je puisse seulement confier mes » chagrins. » Puis elle se rappela qu'il y avait juste un an qu'elle était entrée dans Paris. « Que ces deux jours » se ressemblent peu ! murmura-t-elle, et comme on » vieillit en une année ! Simple et ignorante que » j'étais, je m'imaginais que je pourrais toujours vivre » honnêtement de mon travail, et demain... demain » je serai peut-être aussi misérable que le pauvre qui » tend la main. Encore si je n'avais à souffrir que de » mon indigence. Mais se sentir blessée dans ses affec- » tions ! Comme il a trompé ma confiance ! O René, » René ! vous ne saurez jamais tout le mal que vous » m'avez fait ! Mais en quoi ai-je donc mérité mes af- » flictions ? Mon Dieu, pourquoi m'accablez-vous ainsi ? » Vous n'avez pas mesuré l'épreuve à ma faiblesse : » c'est trop d'infortunes à la fois ! » Laissant enfin un libre cours à sa douleur, elle appuya son front sur le parapet et pleura amèrement : « Ne vaudrait-il pas » mieux être morte ? Il nous est interdit de disposer » de nous-mêmes ; mais si ce pont pouvait s'écrouler » sous mes pieds ! » Et elle regardait la Seine qui coulait rapide et bruyante : « S'il apprenait tout à coup, » continua-t-elle, que je suis morte et que l'on vient de » retrouver mon corps, aurait-il au moins quelques » regrets ? Peut-être il se souviendrait de ces jours

» trop tôt passés par sa faute, et pleurerait la pauvre » Mariquita. Suivrait-il mon cercueil au cimetière? » S'il pouvait avoir assez de regrets pour revenir à » une vie meilleure, même sous la terre, il me semble » que je lui pardonnerais et que je reposerais plus » heureuse. » Et ses larmes coulèrent de nouveau.

Mariquita avait été surprise un instant par le découragement; mais c'était une de ces natures vaillantes qui ne se laissent pas longtemps abattre; et puis elle avait, pour se relever et se soutenir, sa foi en la Providence: « Allons, dit-elle en essuyant ses yeux, point » de ces désespoirs lâches et impies. Que votre volonté » soit faite, mon Dieu! Si tout m'abandonne, vous ne » m'abandonnerez pas, vous qui veillez même sur le » passereau. »

Elle rentra chez elle, triste mais résignée. Dès le lendemain, comprenant qu'il fallait renoncer aux leçons, elle résolut de chercher d'autres moyens d'existence, et d'utiliser, pour gagner sa vie, son habileté dans les travaux à l'aiguille. Elle alla trouver la maîtresse de la maison où habitait Félicie; et après lui avoir exposé en quelques mots la situation fâcheuse où elle se trouvait réduite, elle lui demanda de l'occuper. Mme Perceval, dès la première fois qu'elle avait vu cette étrangère aux manières simples et dignes, avait

senti pour elle de la sympathie. Elle s'empressa de lui procurer de l'ouvrage ; et Mariquita remplit sa tâche avec assez de succès, pour qu'au bout de quelques jours Mme Perceval lui proposât de diriger un de ses ateliers. Mariquita accepta : elle venait le matin, elle retournait le soir ; mais quoique son salaire fût plus élevé que celui d'une ouvrière ordinaire, elle dut s'imposer des privations et borner ses dépenses au strict nécessaire. Pour ajouter un peu à son faible gain, souvent, après une journée de fatigues, elle emportait de l'ouvrage et travaillait dans sa chambre jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Elle se soumit sans murmurer à cette vie nouvelle, comme si elle n'en avait jamais connu d'autre ; heureuse encore si elle avait pu chasser les souvenirs !

## X.

### L'AFFLICTION.

Quoique René vît quelquefois sa filleule, il ignorait ce qu'était devenue Mariquita. Félicie, sans trop comprendre pourquoi on lui recommandait de se taire, avait gardé fidèlement le secret. René, après avoir fait d'inutiles recherches, ne savait donc où retrouver celle qu'il avait perdue. Il se souvint qu'attirée par sa dévotion toute particulière à la Vierge, elle allait souvent à Notre-Dame-des-Victoires : « C'est là que je la » rencontrerai, » se dit-il ; et caché derrière un pilier il faisait de longues et fréquentes stations dans l'église, jetant de tous côtés des regards curieux. Un soir il aperçut dans un confessionnal une jeune fille ; il crut reconnaître Mariquita. C'était elle, en effet ; il attendit ; et quand, après avoir prié, elle sortit de l'église, il la suivit.

« Mariquita ! » dit-il en la rejoignant. Elle se retourna au son de sa voix, et s'arrêtant : « Quoi ! c'est » vous encore, Monsieur de Clerfond ! Que me voulez-» vous ? » S'il avait fait jour, René aurait pu voir qu'elle rougissait et qu'il y avait sur sa figure plus de tristesse que de colère. « Oui, c'est encore moi. De grâce, dai-» gnez m'écouter. » Elle se remit à marcher lentement. « Oh ! si vous saviez combien je souffre, vous » auriez compassion de moi. Je ne vous demande pas » de me pardonner aujourd'hui ; laissez-moi seule-» ment espérer qu'un jour viendra où vous tiendrez » compte de mon repentir, où vous n'aurez plus de » ressentiment contre moi. Vous ne voulez pas répon-» dre ? — Je n'ai pas de ressentiment contre vous, dit » Mariquita ; mais pouvez-vous vous étonner si je » désire éviter votre présence ? Ai-je besoin de vous » rappeler le passé ? Que vous n'ayez pas senti tout le » mal que vous me faisiez, je veux le croire ; peut-être » n'était-ce pour vous qu'un jeu : mais en ai-je été » moins malheureuse ? Que de fois vous m'avez fait » souffrir ! Vous parlez de compassion : en avez-vous » eu pour moi ? Quelle épreuve m'avez-vous épar-» gnée ? Mon repos troublé, ma réputation ternie, » voilà votre ouvrage : vous le savez aussi bien que » moi. Mais ce que vous ne savez pas encore, Monsieur

» de Clerfond, c'est que la maison qui m'avait accueillie
» m'a repoussée à cause de vous, comme si j'apportais
» l'opprobre avec moi. J'ai eu beau frapper à d'autres
» portes, elles sont restées fermées. Je me suis fait
» ouvrière, pour n'avoir pas à mendier. Ne devez-
» vous pas être satisfait? Voulez-vous donc, pour
» cesser de me poursuivre, attendre que vous m'ayez
» réduite au dernier degré de la misère ? »

René, comme accablé de ce qu'il venait d'apprendre, demeura un instant silencieux. « Oui, » reprit-il avec émotion, « je le reconnais, vous avez le droit de m'ac-
» cuser. Cependant, je vous le jure, le mal que j'ai
» causé, je l'ai causé involontairement. N'importe, je
» me reconnais coupable; je me repens; mais ce
» n'est pas assez que je me repente, il faut que je
» cherche à réparer mes torts. Est-il juste que vous
» soyez victime de mes fautes ? Je ne puis supporter
» l'idée que vous ayez à lutter contre la misère. Vous
» avez du courage, je le sais; mais les forces d'une
» femme ne répondent pas toujours à son courage.
» Permettez-moi de travailler pour vous. »

Mariquita le regarda comme si elle n'avait pas compris ce qu'il voulait lui dire. « Je n'ose plus, con-
» tinua-t-il, faire appel à des sentiments aujourd'hui
» disparus. Mais consultez, sinon votre cœur, du

» moins votre raison. Pouvez-vous, je vous le demande, » envisager sans crainte l'isolement? Sans fortune, » sans appui, à la merci de tous les accidents, quelle » serait donc votre existence? Il vous faut un soutien. » Oh! Mariquita, j'ai si peu songé à vous nuire, que » mon unique vœu est de vous consacrer ma vie tout » entière. Si votre réputation a eu à souffrir de mes » imprudences, qui oserait encore vous soupçonner, » quand on m'aura vu solliciter votre main? » Mariquita secoua la tête. « Oh! ne dites pas non. Soumettez-moi à toutes les épreuves que vous voudrez: » j'attendrai tant qu'il vous plaira, six mois, un an, » davantage encore s'il le faut; mais que j'emporte » seulement l'espoir que vous ne me repousserez pas » toujours et que vous ne me condamnerez pas au » remords.

» — Monsieur de Clerfond, répondit Mariquita, » j'ignore quelle est l'existence qui m'attend. Il est » possible, en effet, que je trouve quelquefois la vie » bien lourde. Je ne me dissimule nullement combien » de difficultés peuvent assiéger une jeune fille qui, » comme moi, n'a plus d'amis ni de parents. Mais ce » que je me dissimule encore moins, ce sont les inévitables regrets qu'une femme doit éprouver quand » elle en vient à reconnaître, mais trop tard, qu'il n'y

» a pas entre elle et son époux cet accord de pensées
» et de sentiments sans lequel le mariage n'est à mes
» yeux qu'un supplice de tous les jours, de toutes les
» heures. J'en ai vu assez pour comprendre que nos
» caractères ne se conviennent pas ; il n'existe entre
» nous aucune communion d'idées et de croyances :
» pourquoi vous obstiner à une inutile poursuite?

» — Que vous êtes inexorable ! » reprit René avec amertume. « Quoi ! ne me laisser pas même une
» ombre d'espérance ! Est-ce que je vous demande de
» me croire aveuglément, de me rendre tout de suite
» votre estime et votre affection ? Non. Je vous supplie
» de tenter une dernière, une suprême épreuve, et
» vous ne le voulez pas ! Mais où donc avez-vous pris
» tant de rigueur? Ah ! ce n'est pas dans votre reli-
» gion ; car votre religion a des pardons pour tous les
» repentirs sincères. Il y a trois jours, dans cette
» même église d'où vous sortez, j'étais venu le soir
» pour vous attendre. Un prêtre à cheveux blancs est
» monté en chaire ; je l'ai écouté : que n'étiez-vous là
» dans l'auditoire, car c'est à vous surtout qu'il aurait
» parlé ! Savez-vous ce qu'il disait : Tu ne dédaigneras
» point un cœur contrit et humilié, a-t-il répété plu-
» sieurs fois en s'adressant au Christ placé devant lui.
» Eh bien ! moi je vous apporte un cœur contrit et

» humilié, et vous me repoussez ! Mais vous êtes donc
» plus implacable que votre Dieu ? Car enfin si j'allais,
» comme vous l'avez fait vous-même tout à l'heure,
» si j'allais me jeter aux pieds d'un de ses ministres,
» eussé-je à lui révéler des crimes sans nombre, je me
» relèverais, comme vous, absous et justifié. Vous
» m'avez reproché quelquefois d'être un indifférent,
» un incrédule. Mais je me rappelle encore la prière
» que j'apprenais, tout enfant, sur les genoux de ma
» mère : *Pardonnez-moi comme nous pardonnons.*
» L'avez-vous oubliée, cette prière, ou ne la récitez-
» vous plus que du bout des lèvres ? Non ; n'essayez
» pas de me faire croire à je ne sais quels sévères prin-
» cipes qui ne vous permettent pas d'unir votre sort
» au mien. Dites plutôt, dites que vous n'avez pour
» moi que de l'aversion et de la haine ; car si vous ne
» me détestiez, est-ce que vous n'auriez pas eu quelque
» indulgence ?

» — Monsieur de Clerfond, dit Mariquita, je vous ai
» pardonné, mais n'attendez rien de plus. A quoi bon
» continuer cet entretien ? Je vous en prie, laissez-
» moi seule ; voulez-vous me faire supposer que vous
» cherchez à me persécuter ?

» — Je vous obéis, Mademoiselle, répondit René.
» Je vais vous délivrer d'une présence qui vous est

» odieuse. Adieu. » Il quitta la jeune fille ; mais revenant aussitôt sur ses pas : « Je ne sais, » dit-il d'une voix émue, « si je vous reverrai jamais ; mais rappe-
» lez-vous que vous n'auriez qu'à dire un mot, et quand
» même je serais au bout du monde, j'accourrais. Oui,
» j'accourrais.. Ah ! si vous aviez été moins inflexible,
» Mariquita... » Et il s'éloigna rapidement.

Explique qui le pourra les mystères et les contradictions du cœur humain. Mariquita avait été sincère en exprimant à René le désir de ne plus le rencontrer ; et pourtant, tandis qu'il s'éloignait, elle le suivait des yeux ; et lorsqu'elle le vit se perdre dans l'obscurité, elle fut sur le point de le rappeler. Tant qu'elle entendit ou crut entendre le bruit de ses pas, elle resta immobile ; puis regardant autour d'elle : « C'est donc ici que la séparation aura été consommée, » dit-elle avec un profond soupir. « Je n'oublierai plus
» la place où je viens de le voir pour la dernière fois.
» Hélas ! il m'a semblé un instant retrouver en lui
» l'accent des premiers jours. » Et pour écarter les regrets, elle dut se faire à elle-même, ce soir-là, l'énumération de tous les torts de René.

René n'essaya plus de revoir Mariquita. Mais le cœur toujours plein de colère il cherchait à découvrir l'indigne camarade auquel devait être attribuée la

lettre, cause première de la rupture. Les caractères, nets et corrects, indiquaient une main qui n'avait pas songé à se déguiser.

« Mais j'ai vu quelque part une écriture comme celle-» là, » se dit René; et à force d'interroger ses souvenirs, il crut se rappeler qu'il y avait quelque chose d'approchant parmi les modèles de calligraphie qu'un écrivain public de la rue des Grés exposait sur son échoppe. Muni de la lettre, il n'attendit pas une minute de plus pour aller vérifier si ses souvenirs étaient exacts, et il se convainquit qu'ils l'étaient en effet. Mais il ne suffisait pas de connaître la main qui avait tracé les caractères. « L'artiste en écriture, dit René, a mis sur » son enseigne : *Au tombeau des secrets.* Mais bah ! » je viendrai peut-être à bout de le faire parler. Usons » d'adresse. »

« Mon brave homme, dit-il en entrant, voudriez-» vous écrire l'épître que je vais vous dicter ? » L'écrivain était un petit vieillard souriant et tout guilleret, et qui, malgré la pompeuse promesse affichée au-dessus de la porte, paraissait d'humeur assez loquace. Il prit une de ses plus belles feuilles de papier, sa meilleure plume. René lui dicta une lettre qui n'était guère qu'une seconde édition, revue et augmentée, de celle qu'avait déjà reçue Mariquita. Tout en écrivant, le vieil-

lard souriait de l'air d'un homme à qui des souvenirs reviennent. Quand il eut fini : « C'est très-bien, dit » René, qui l'avait observé attentivement. Tenez, » voilà pour votre peine. » Et il jeta cinq francs sur la table. Une telle munificence aurait rendu bavard un muet. L'écrivain se confondit en remercîments. « Je vous en ferai peut-être encore gagner autant, » ajouta René. Nous sommes cinq ou six camarades » qui nous amusons aux dépens d'un nigaud d'étudiant » qui veut faire avec nous le mystérieux au sujet de sa » Dulcinée. Du reste, » continua-t-il avec un air d'indifférence tout en pliant la lettre, « ce n'est pas la pre- » mière fois que nous nous donnons ce plaisir. — A » qui le dites-vous ? s'écria le veillard ; je dois bien le » savoir, puisqu'on s'est déjà servi de ma main. — » Ah ! vraiment ? J'en suis bien aise. Mais quel est » donc celui de mes camarades qui a eu recours à » vous ? Peut-être est-ce Galéas. — Ma foi, je ne sais » pas son nom ; mais c'est un brun, déjà chauve, avec » des moustaches. » Et il lui donna un signalement assez exact pour qu'il fût difficile de s'y tromper.

« Ah ! je le tiens à la fin ! dit René en sortant; mes » soupçons ne m'avaient pas trompé. C'est Frédéric. Et » dire que j'avais fait mon ami d'un coquin de cette es- » pèce ! Nous aurons un fier compte à régler ensemble,

» Frédéric. Tu n'auras pas à te féliciter de t'être joué de
» moi. Tout viendra dans son temps. Patience, tu ne
» perdras rien pour attendre. Ah ! le scélérat ! »

Les projets de vengeance de René faisaient une diversion à son chagrin. Quant à la pauvre Mariquita, elle n'avait rien qui pût la distraire de ses pensées. Les travaux à l'aiguille exercent les doigts ; mais ils n'occupent guère l'esprit. Aussi, quoiqu'elle ne se relâchât pas une seule minute de sa tâche, les souvenirs qu'elle essayait d'écarter revenaient obstinément. Elle songeait à cette année pleine tour à tour de promesses et de déceptions, de joies et de tristesses. Elle se répétait souvent qu'il avait été nécessaire de rompre, comme si elle avait voulu mieux se persuader de la nécessité de cette rupture. Le cœur n'est pas toujours d'accord avec la raison. Parfois Mariquita, quitte à se reprocher ensuite sa faiblesse, se surprenait à regretter que René n'eût pas su mieux dissimuler ses défauts. « Oh ! si j'avais pu ignorer ses torts ! » murmurait-elle tout bas.

Un soir, tandis qu'elle travaillait, quelqu'un entra chez elle. La demi-obscurité que l'abat-jour de la lampe répandait dans une partie de la chambre ne lui permit pas de reconnaître tout de suite ce visiteur inattendu; mais quand il se fut approché : « Mon-

» sieur Gérard ! s'écria-t-elle d'un ton joyeux ; quel » bonheur de vous revoir ! » Et elle lui tendit la main. Il la prit, mais avec une sorte d'hésitation cérémonieuse ; il n'avait pas cet air jovial et ouvert qui lui était habituel. Jamais, pas même sans doute quand il était appelé pour rédiger un testament, jamais le notaire ne s'était montré avec un visage plus grave et plus solennel.

« Savez-vous, » lui dit-elle quand elle l'eut fait asseoir, « que je me plaignais de vous, Monsieur » Gérard ? Voilà bien longtemps que je n'ai eu de vous » une seule ligne ; j'en arrivais à croire que vous » n'aviez pas reçu la lettre où je vous donnais ma » nouvelle adresse. » Il s'excusa sur ses occupations nombreuses ; d'ailleurs, comme il se proposait de venir à Paris, il avait jugé inutile d'écrire. Mais il disait tout cela si froidement, il paraissait si mal à l'aise que Mariquita ne put s'empêcher de le regarder avec quelque surprise. « Oui, » continua-t-il après avoir toussé deux ou trois fois, « j'avais besoin de » faire le voyage de Paris, un peu pour mes propres » intérêts... Rien ne me pressait cependant ; j'aurais » encore pu remettre. Mais M[lle] Aurore m'a prié si » instamment de partir pour traiter une affaire qui lui » tient au cœur... A vrai dire, j'aurais mieux aimé

» qu'elle chargeât de la négociation une autre per-
» sonne que moi. Mais elle m'a dit qu'elle attendait ce
» service de ma vieille amitié ; que d'ailleurs je vous
» connaissais...

» — S'agirait-il donc de moi ? » dit Mariquita en pâlissant légèrement. « Que me veut Mlle Aurore ? — Ce
» qu'elle veut ? En un certain sens c'est assez difficile
» à expliquer. Pourtant elle y a réfléchi mûrement.
» Enfin voici la chose. Mlle Aurore sait que vous n'êtes
» pas riche, que vous travaillez pour vivre. Elle a
» pensé que peut-être... Elle s'est dit qu'une somme
» un peu ronde vous tirerait d'embarras... Bref, je
» suis chargé par elle de vous offrir dix mille francs.

» — A moi dix mille francs ! et de la part de Mlle Au-
» rore ! Parlez-vous sérieusement ? — Oui, très-
» sérieusement ; et même, pour vous le dire tout de
» suite, » ajouta-t-il en rapprochant sa chaise et en baissant la voix, « je suis autorisé, le cas échéant, à
» aller s'il le faut jusqu'à quinze mille francs.

» — Quinze mille francs ! » reprit Mariquita de plus en plus étonnée. « Mais qu'est-ce que cela signifie ?
» Car enfin Mlle Aurore ne m'aime point, et je ne com-
» prends pas comment, tout à coup et sans raison, elle
» se prend pour moi d'intérêt. Expliquez-vous, Mon-
» sieur Gérard.

» — Mlle Aurore ne vous aimait pas beaucoup, j'en » conviens. Je n'ose dire qu'elle vous aime davantage » aujourd'hui. Elle n'est pas femme, vous le savez » comme moi, à jeter son argent par la fenêtre. Pour- » tant, je dois le reconnaitre, elle a une raison pour » vous faire cette offre, mais elle y met une condition.

» — Quelle condition ? — Mon Dieu ! elle voudrait » vous voir retourner dans votre pays, au Chili. Si » vous y consentez, c'est à Valparaiso que vous rece- » vrez la somme promise ; mais en attendant vous » aurez toutes les garanties désirables.

» — Et qu'importe à Mlle Aurore, » dit Mariquita avec un peu d'irritation, « que je sois ici ou au Chili ? » Éloignée d'elle comme je le suis, est-ce que je la » gêne ? Qu'elle me haïsse tant qu'elle le voudra ; » mais trouve-t-elle donc la France trop petite pour » nous contenir toutes les deux ?

» — Si vous n'étiez que vous deux, reprit M. Gé- » rard, assurément cela ne la gênerait pas. Mais il y a » une troisième personne à laquelle elle songe : elle a » un neveu, et ce neveu habite Paris, vous le savez » bien. »

Mariquita ne put s'empêcher de rougir et de baisser les yeux. Puis avec un peu d'hésitation : « Que M. de » Clerfond et moi nous habitions en même temps

» Paris, si nous ne nous voyons pas, de quoi donc s'in-
» quiète M[lle] Aurore ? Cette ville est assez grande pour
» que deux personnes y puissent vivre sans jamais se
» rencontrer, surtout si elles ne veulent pas se ren-
» contrer. »

M. Gérard ne put retenir une sourde exclamation et fit un geste d'impatience ; son front plissé attestait du mécontentement ; ses regards étaient fixés sur la jeune fille, comme s'il avait voulu lire jusqu'au fond de son cœur. Elle se sentait embarrassée. « Il m'en
» coûte beaucoup, Mademoiselle, de ne pouvoir
» accepter votre réponse comme exacte ; je voudrais
» vous croire ; Dieu sait que fort longtemps je me serais
» reproché de douter d'une seule de vos paroles ; mais
» vous ne pouvez vous étonner si je suis devenu malgré
» moi défiant. Il faut que je vous parle à cœur ouvert,
» sans réticence. A quoi bon nier ce que chacun sait,
» ce qui est incontestable ? Depuis votre arrivée à
» Paris vous avez vu René, non pas une fois ni par
» accident ; mais vous faisiez de lui votre société habi-
» tuelle ; vous alliez au bois ensemble ; vous passiez
» ensemble une partie de vos journées. Cela n'est plus
» un mystère pour personne ; on en a eu la preuve ;
» René lui-même en a fait indirectement l'aveu. Je ne
» veux pas me plaindre qu'en m'écrivant vous ne

» m'ayez point soufflé mot de vos relations : quand on » se cache des gens, c'est que sans doute on a quelque » bonne raison de se cacher. J'ai refusé longtemps » d'ajouter foi à tout ce que l'on me débitait sur vous, » sur René ; mais il a bien fallu me rendre à l'évidence, » et reconnaître à la fin, avec tout le monde, que mal- » heureusement les apparences au moins justifiaient les » dires de M^lle^ Aurore, quand elle assurait... Mais bah ! » laissons ce sujet de côté.

» — Quand elle assurait, quoi ? Achevez, Mon- » sieur Gérard.

» — Non, je vous en prie, » dit le notaire en secouant la tête. « Tout cela me fait vraiment trop de peine.

» — Vous vous êtes trop avancé pour vous taire main- » tenant. Parlez, je le veux, je l'exige, » dit Mariquita avec un accent tout à la fois inquiet et impérieux. Elle était debout, frémissante ; ses yeux attachés sur M. Gérard l'interrogeaient avec anxiété ; mais tandis qu'elle attendait la réponse, son cœur battait violemment.

« Eh bien ! quand vous êtes partie, elle disait (il me » répugne de répéter ces choses-là, mais c'est vous qui » le voulez), elle disait » et il laissa tomber sa voix, « que vous seriez la maîtresse de René. »

Mariquita chancela comme frappée d'un choc imprévu. Il lui semblait que son cœur allait se briser ;

et pour en comprimer les battements elle y porta une main, tandis que de l'autre elle dut s'appuyer sur la table placée devant elle. Sa pâleur était effrayante. « La maîtresse de René! » dit-elle d'une voix d'abord étouffée, mais peu à peu plus distincte. « Oh! Mon-
» sieur Gérard! Est-ce possible? Les lâches insinua-
» tions contenues dans une lettre anonyme, j'avais pu
» les mépriser; mais m'entendre parler à moi-même
» comme si j'étais une créature flétrie, souillée, oh!
» c'est une épreuve trop forte. Et comment ai-je pu la
» mériter? Quoi! j'ai mis entre le monde et moi une
» barrière; j'ai accepté sans murmurer le travail, l'iso-
» lement et la pauvreté; j'ai fait plus: j'ai imposé
» silence à mes affections; et voici que ma vie est
» indignement attaquée; la solitude ne me protége
» plus contre la calomnie. Dans quel monde suis-je
» venue! Maudit soit le jour où j'ai quitté mon pays!
» Mais qui donc a pu porter témoignage contre moi?
» Qu'il vienne, celui qui n'a pas craint de m'accuser.
» Demandez à René: René est changé, je ne le sais
» que trop; n'importe, demandez-lui si je suis vrai-
» ment une fille tombée; ce n'est pas lui qui osera
» dire que je mérite l'opprobre. Que ceux qui ne m'ont
» point vue admettent la calomnie, je le conçois; que
» M^lle Aurore, qui n'a jamais eu pour moi que de

» l'aversion, affirme sans hésiter ma honte et veuille
» achever de me déshonorer par son outrageante
» générosité, c'est tout simple. Mais vous, Mon-
» sieur Gérard, vous qui m'avez connue, qui m'esti-
» miez, vous que je regardais comme un ami, comme
» un père, que vous m'ayez condamnée sans m'en-
» tendre, que vous m'ayez retiré toute estime, aurais-
» je pu le croire? Malheureuse que je suis! Sur qui
» devrai-je compter désormais, puisque vous m'aban-
» donnez, vous aussi! »

Et se laissant retomber sur sa chaise, elle cacha sa tête entre ses mains et fondit en larmes. Les sanglots soulevaient sa poitrine; elle suffoquait, et on n'entendait plus que quelques mots entrecoupés: « O ma » mère!... Que ne suis-je morte!... »

Sa douleur était si vraie, si émouvante, qu'en un instant les préventions de M. Gérard disparurent; il retrouva pour Mariquita ses sympathies d'autrefois. Il lui releva doucement la tête: « Remettez-vous, je » vous en supplie, » dit-il d'une voix affectueuse. Il lui prit la main: « Écoutez-moi, Mariquita, mon » enfant; c'est un ami qui vous parle, un véritable » ami. Tenez, en voulez-vous la preuve? Reconnais- » sez-vous cette bague? Je continue de la porter. » Et il lui montra l'anneau qu'il avait au doigt. « Vous voyez

» donc bien que je ne suis pas changé. Allons, regardez-» moi : je suis toujours le même M. Gérard ; en » doutez-vous ? » Mariquita sourit malgré ses larmes. « Vite, essuyez-moi ces yeux. Je ne veux pas vous voir » pleurer. Si notre entretien vous a fait souffrir, je ne » souffrais guère moins, je vous assure. »

Quand il eut ainsi ramené un peu de calme dans le cœur de la jeune fille : « Voyons, » reprit-il en s'asseyant auprès d'elle, « vous m'avez dit que vous me regardiez » comme un père ; mais on doit toute la vérité à son » père. Faites-moi vos confidences. Je crois d'avance » à toutes vos paroles ; mais ne soyez pas surprise si » je vous demande quelques éclaircissements. »

Mariquita lui dit alors tout ce que le lecteur connaît déjà : son départ de Bordeaux, comment René avait pu la rejoindre, leurs projets, leur liaison. M. Gérard l'interrompit : « Mais pourquoi m'avoir fait mystère » de tout cela quand vous m'écriviez ? — Ah ! je vois » bien que j'ai eu tort de dissimuler avec vous, et » j'ai été bien punie de ma dissimulation puisqu'elle » vous a permis de concevoir de fâcheux soupçons. » Mais c'est mon seul tort, je vous le jure. » Puis elle raconta les divers incidents de leur séjour à Paris, la rupture, les tentatives de René pour se rapprocher d'elle, et ce qui en avait été la conséquence, la perte

des leçons et la nécessité où elle se trouvait réduite de travailler comme ouvrière. « Ainsi, ma pauvre enfant, » voilà la besogne ingrate à laquelle vous êtes condam- » née, » dit avec émotion M. Gérard. « — Oh ! ne me » plaignez pas trop, » dit-elle en souriant ; « je gagne en- » core d'assez bonnes journées, et je dépense si peu que » je ferai encore quelques petites économies. Voyez si je » ne suis pas habile, continua-t-elle ; j'ai fait tout cela » en deux soirées. » Et elle lui montra divers objets de lingerie dans une corbeille. « Il est vrai qu'il m'en » reste quelques piqûres au doigt ; mais on ne les sent » qu'un instant. »

Leur entretien se prolongea jusqu'à une heure assez avancée. Quand M. Gérard se retira, il laissa Mariquita tout heureuse de l'affection qu'il lui avait témoignée ; lui-même éprouvait un véritable soulagement. « Ce que c'est que le monde, se disait-il ; voilà une » fille vraiment admirable, et Dieu sait comment cer- » taines gens parlent d'elle. Moi-même je me laissais » prendre à tous ces propos absurdes. » Le lecteur ne sera pas cependant trop étonné d'apprendre que le lendemain, pour compléter sa conviction, M. Gérard alla chez M^me^ Perceval ; qu'il eut avec René une longue et sérieuse conversation. Tout ce qu'il entendit lui confirma la vérité du récit que lui avait fait Mari-

quita. Prosper Gérard reçut une verte semonce pour s'être livré dans ses lettres à des suppositions fâcheuses sur le compte de la jeune fille. Il s'excusa en alléguant que René, par sa manière d'agir, semblait avoir donné lui-même créance à ces suppositions. « Si René fait » des sottises, » répliqua brusquement le père, « est-ce » une raison pour que vous autres vous ne respectiez » plus rien ? Voilà bien nos jeunes gens d'aujourd'hui : » ils sont à chercher le mal partout. »

M. Gérard resta quelque temps à Paris ; chaque jour il vit Mariquita, et chaque jour il la quittait avec un sentiment plus vif d'admiration. « Pourquoi, » lui demanda-t-il une fois, « n'auriez-vous pas vous-même » une maison comme cette dame pour qui vous tra- » vaillez ? Je mets de l'argent à votre disposition ; ne » craignez pas d'user de moi, vous savez que je serai » trop content si je peux vous obliger. » Mariquita le remercia ; c'était une trop grosse affaire qu'une entreprise de cette nature. « Vous y songerez à loisir, » reprit le notaire ; mais rappelez-vous que je ne vous » permets pas de vous adresser, dans vos besoins, à » d'autres que moi. Vous me le promettez, n'est-ce » pas ? Sinon, nous nous brouillons. »

La veille de son départ : « Ma chère enfant, » lui dit-il en souriant, « M^lle^ Aurore, comme vous savez,

» m'avait choisi pour son ambassadeur. Mais ma foi, » tant pis ; je passe, ni plus ni moins qu'un transfuge, » dans le camp ennemi, avec armes et bagages. » Écoutez-moi bien. René a eu des torts envers vous, » de très-grands torts que je n'excuse point. Mais que » voulez-vous? Après tout j'aime ce garçon-là ; c'est » une vieille habitude que j'ai prise, et à mon âge on » n'en change plus guère. Il a beaucoup de bon d'ail- » leurs, je vous assure. Je l'ai vu si affligé que cela » m'a touché. Il a un regret sincère de ses folies. Est- » un congé définitif que vous lui avez donné ? Ce serait » bien dur. A tout péché miséricorde. Qu'il fasse péni- » tence, rien de mieux ; mais il faut un terme à tout, » même aux pénitences. Vous savez que je dois bientôt » revenir pour voir mon fils passer sa thèse. Eh bien ! » si je vous amenais un de ces jours-ci René contrit » et repentant ? — Gardez-vous en bien ! » s'écria vivement Mariquita. « Il n'y a plus à revenir sur le passé. » Pour M. de Clerfond, comme pour moi, il vaut bien » mieux ne plus nous revoir. — Diable ! pensa M. Gé- » rard, la chose est encore plus grave que je ne croyais. » J'en suis vraiment fâché ; c'est un mariage que j'au- » rais vu avec tant de plaisir ! »

Quand Mariquita s'exprimait ainsi, elle ne s'attendait guère à revoir René quelques jours plus tard. On

l'aurait surtout étonnée si on lui avait prédit que ce ne serait pas lui qui viendrait chez elle, mais qu'elle-même irait le retrouver. Elle aurait déclaré la chose impossible; et cependant on voit si souvent l'impossible s'accomplir !

## XI.

### LE DUEL.

René n'attendait qu'une occasion pour se venger. Deux jours après le départ de M. Gérard, comme il se trouvait chez Prosper, Frédéric Derville entra avec quelques autres étudiants. La conversation s'engagea, gaie et bruyante. Assis dans un coin, René demeurait taciturne. L'un des jeunes gens alla lui frapper sur l'épaule : « A quoi songes-tu donc ? Tu ne dis » rien aujourd'hui ; as-tu fait vœu de silence? — » Laissez-le donc tranquille, dit Frédéric; ne voyez- » vous pas qu'il pense à sa Chilienne? » René jeta sur lui un regard farouche. « —Sa Chilienne! » reprit le premier étudiant; « j'en ai bien entendu parler; » mais je ne l'ai jamais vue. Existe-t elle? Et si elle » existe, peut-il la réclamer comme sienne? J'avoue » que pour mon compte j'en doute. — Il en doute!

» s'écria Frédéric. Ah ça, il est donc plus incrédule
» que Thomas Didyme? Mais que faut-il pour te
» convaincre, malheureux? Moi je suis sûr de ce
» que j'avance. Voilà une occasion de parier un
» déjeuner. Messieurs, les paris sont ouverts : qui
» tient contre moi? Allons, René, explique-toi caté-
» goriquement. Est-elle à toi, oui ou non? Silence,
» vous autres : l'oracle va parler. » Prosper souffrait visiblement. René se leva : « Assez comme cela, dit-
» il. Je n'entends pas que vous preniez plus long-
» temps, pour sujet de vos plaisanteries, une honnête
» jeune fille qui ne ressemble en rien à celles que
» vous pouvez connaître. »

Le ton de René révélait une colère difficilement contenue. Tous se turent, excepté Frédéric qui partit d'un éclat de rire. « Une honnête jeune fille! Tu
» nous la donnes bonne. Mais si elle est honnête,
» pourquoi te servait-elle d'enjeu? Tu nous as donc
» trompés. — Si j'ai pu laisser croire qu'elle m'avait
» donné des droits sur elle, » dit René d'une voix altérée, « j'ai menti, entendez-vous? indignement
» menti. Mais toi, tu as abusé de l'état où tu m'avais
» mis pour me faire commettre cette indignité. Pour
» la conduite que tu as tenue et pour l'aveu que
» tu viens de m'arracher, tu mérites une récom-

» pense. Tiens, la voici ! » Et un soufflet retentit. Le coup avait été porté avec tant de force, que Frédéric roula par terre; mais il se releva aussitôt, et comme fou de rage, il voulut se précipiter sur René. On l'arrêta, non sans peine ; mais, tout en se débattant, il vomissait mille injures. Redevenu calme soudainement, René le regardait, les bras croisés, triomphant et dédaigneux. Il prit son chapeau, et en sortant : « A nous revoir, dit-il. Tu sais où je de-
» meure; tu pourras envoyer tes amis chez moi, si
» bon te semble. Prosper, je te donne carte blanche
» pour tout régler. »

Le soir même, Prosper vint chez René, accompagné de trois étudiants. « Comme tu pouvais t'y
» attendre, dit-il, Frédéric demande une réparation;
» il se fait représenter par ces deux messieurs que
» voici. Moi, puisque tu m'avais chargé de cette
» affaire, j'ai pris pour second Ludovic Morel, ici
» présent. Mais tous les quatre nous sommes vos
» amis à l'un et à l'autre. Nous serions désolés si la
» chose ne s'arrangeait point. Des camarades se
» battre ! Tu as cédé à un fâcheux mouvement de
» colère ; mais nous avons fait comprendre à Fré-
» déric qu'il avait aussi été trop loin. Dis seulement
» que tu regrettes ta vivacité ; tout en restera là. »

René l'interrompit : « Je ne regrette rien ; et je » veux que vous le sachiez tous, je suis tout prêt à » recommencer. » Il n'y eut pas moyen de le faire changer de langage. Il fallut donc régler les conditions du duel. « Le lieu, l'heure, le choix des armes, » tout m'est égal, dit René, pourvu que je me batte. » Rappelez seulement à Frédéric, dans son intérêt, » qu'il n'est pas, à beaucoup près, de ma force à » l'épée, et que je suis décidé à ne pas l'épargner. » Qu'il choisisse donc plutôt le pistolet. » Les jeunes gens se retirèrent, ne comprenant rien à cette animosité qu'ils déploraient.

Le lendemain, Prosper vint de bonne heure prendre son ami ; il le trouva tout habillé. « On ne » sait pas ce qui peut arriver, » lui dit René en montrant une lettre déposée sur la cheminée ; « si » je meurs, envoie cela à son adresse. » Ils descendirent ; une voiture, dans laquelle se trouvait déjà Ludovic, les attendait. Ils se dirigèrent vers le bois de Vincennes, où Frédéric et ses deux témoins ne tardèrent pas à les rejoindre. Ils entrèrent dans une clairière. On chargea les pistolets. On mesura la distance qui devait séparer les deux adversaires. René fit seulement remarquer que cette distance était trop grande, que les balles ne porteraient point ; il fallut

faire droit à sa réclamation : du reste, il assistait aux préparatifs du combat avec la même tranquillité que si sa vie n'avait pas été mise en jeu. Mais Frédéric paraissait agité.

Au dernier moment, Ludovic voulut encore faire une tentative de conciliation : « Voyons, dit-il, » l'honneur peut être satisfait sans qu'on ait besoin » de se brûler la cervelle. Que diable! en venir à » de pareilles extrémités pour une misère, est-ce » raisonnable? Est-ce que l'air vif de ce matin ne » vous a pas un peu refroidis? Pour moi, je me sens » tout gelé, et j'aimerais bien mieux aller me ré- » chauffer dans une des salles de ce restaurant qui » est à l'entrée du bois. Qu'en dites-vous, les amis? » En un tour de main, les poulets peuvent être à la » broche. Faut-il que j'aille commander le déjeu- » ner? » René haussa les épaules : « T'imagines-tu » donc que je sois venu ici pour le plaisir de faire » une promenade et de gagner de l'appétit? Vous » pourrez tout à l'heure déjeuner, vous autres; mais » il y en a au moins un de nous deux, » ajouta-t-il en regardant Frédéric, « qui ne déjeunera pas aujour- » d'hui. Allons, finissons-en. »

Chacun des deux adversaires prit la place qui lui était assignée; puis, à un signal donné, ils s'avan-

cèrent l'un vers l'autre. Au bout de dix pas, Frédéric tira ; René fit un soubresaut ; il porta la main à sa poitrine, et on vit son gilet se rougir de sang. « Bien » visé, dit-il, j'en tiens. » Et il chancela. Les témoins accoururent vers lui. Frédéric lui-même, qui avait jeté son pistolet, s'approcha : « Reste où tu étais, » lui cria le blessé, « je n'ai pas encore tiré. » Frédéric retourna à sa place ; René leva son arme, lâcha le coup, et se pencha en avant pour regarder à travers la fumée. Il vit son ennemi étendu par terre. « Nous » sommes quittes », dit-il, et il tomba. Quelques minutes après on le rapportait à Paris évanoui.

Disons tout de suite, pour n'avoir plus à y revenir, ce qui advint à Frédéric. Il avait l'épaule gauche cassée, et pendant quelques jours on se demanda s'il ne faudrait pas lui faire l'amputation du bras. Pourtant, à force de soins, l'opération put être évitée. Il conserva son bras, il est vrai ; mais il ne put depuis s'en servir que difficilement.

Quant à René, à partir du moment où on l'avait relevé, il n'avait pas encore repris connaissance. Le médecin qui fut appelé jugea tout de suite la blessure très-grave, et ne dissimula point ses craintes. Un violent délire survint. Souvent René appelait à grands cris Mariquita. Désolé, Prosper se demanda si

la présence de la jeune fille n'aurait pas une heureuse influence sur le malade. Il écrivit donc à Mariquita pour l'engager à venir. L'impression qu'elle reçut à la lecture de cette lettre fut vive; elle sentit son cœur se briser. Cependant elle n'hésita point sur la conduite qu'elle devait tenir. « On exagère peut-être le danger, » se dit-elle; d'ailleurs est-ce là ma place? Oh! si » M. Gérard était ici! » Mais quand Félicie apprit que René était blessé et qu'on ne pouvait répondre de sa vie : « Je veux l'aller soigner, s'écria-t-elle. » C'est mon parrain; ma mère ne me pardonnerait » point de ne pas lui avoir servi de garde-malade. » Mariquita la vit partir, non sans regretter de ne pouvoir l'accompagner.

Le lendemain, comme elle venait d'arriver chez Mme Perceval, on l'appela : un prêtre la demandait. « Mademoiselle, » lui dit-il quand elle se présenta, « je » n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Je suis » l'abbé Verneuil, ami d'enfance de René de Clerfond. Vous savez le malheur qui est arrivé? » Mariquita fit un signe de tête affirmatif. « Tout n'est » pas perdu sans doute, mais nous avons tout à » craindre. Son agitation est extrême, et nous fait » redouter, si nous ne parvenons à la calmer, une » catastrophe prochaine. Nous avons pensé que par

» votre seule présence vous pourriez nous aider, et
» je suis venu pour vous adresser une demande que
» vous ne repousserez pas, je l'espère. »

Mariquita le regarda avec un air de surprise et de doute. « Permettez-moi de croire, continua l'abbé,
» que mon caractère de prêtre doit vous rassurer sur
» la nature de la démarche que je viens solliciter.
» Vous trouverez d'ailleurs, auprès du malade, une
» religieuse. Peut-être parviendrons-nous à le sau-
» ver; mais dussent nos soins être inutiles, vous êtes
» chrétienne, Mademoiselle, et vous comprendrez
» sans peine que je ne songe pas uniquement à la
» vie du corps. Ce serait du moins une consolation
» pour moi, si René, revenu à lui-même pendant
» quelques heures, pouvait accepter les secours de
» mon ministère. Je vous en supplie, ne refusez pas
» de vous prêter à ce que nous attendons de vous.
» Son salut dépend peut-être de la réponse que vous
» allez me donner. » Mariquita se leva : « Je vous
» suis, Monsieur l'abbé; veuillez me conduire. »

Livrés à leurs réflexions, ils marchèrent en silence jusqu'à la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel. Ils montèrent deux étages. Arrivés à l'étroit palier sur lequel s'ouvrait la chambre de René, ils s'arrêtèrent. M. Verneuil écouta à la porte; il n'entendit rien.

« Attendez un instant, dit-il; je vais revenir. » Et il entra doucement. Une affreuse pensée traversa l'esprit de Mariquita : « Tout serait-il fini? » Et elle sentit ses jambes défaillir sous elle. Mais l'abbé ressortit au même moment : « Venez, dit-il. Il a eu tout » à l'heure une crise violente; mais il repose main- » tenant. » Elle le suivit.

Au chevet du lit était assise la religieuse; derrière elle Félicie préparait des bandes de linge. Dans un coin de la chambre, Prosper Gérard se tenait debout; il s'inclina devant Mariquita sans dire un mot. M. Verneuil s'était approché du lit et avait entr'ouvert les rideaux : elle regarda, vit René, et fut effrayée de sa pâleur. Elle voulut détourner la vue de ce spectacle ; ses yeux tombèrent sur des vêtements ensanglantés. Elle frissonna, s'agenouilla au pied du lit, et se couvrant la figure d'un coin du drap, elle pleura, elle pria pour l'âme de celui qui lui paraissait déjà comme retranché de ce monde. « Est-ce ainsi » que je devais le retrouver? Qu'il vive seulement » assez, ô mon Dieu, pour avoir le temps de se ré- » concilier avec vous! »

Elle se releva. Tout à l'heure elle n'avait pu soutenir la vue de René : maintenant elle éprouvait comme un étrange besoin de le regarder, de se

graver son image dans la mémoire avant que la tombe le réclamât. Elle tenait ses yeux fixés sur lui : « Comme ses traits sont altérés ! se dit-elle. Qui » croirait, en le voyant, qu'il était, il y a si peu de » temps, plein de force et de santé ? Hélas ! pouvais- » je m'attendre, il y a un an, quand je mettais en » lui tant d'espérances, que je le verrais mourir sitôt » et mourir d'une telle mort ? O René, de quel dernier » coup vous me percez le cœur ! J'ai voulu la sépa- » ration : la voilà trop complète. C'est moi qui suis » revenue vers lui ; mais pourra-t-il seulement me » reconnaître ? Saura-t-il que je veille à ses côtés ? »

Après quelques minutes données à cette triste contemplation, elle alla s'asseoir près du foyer. Elle ne voyait plus René, mais elle écoutait avec angoisse son souffle inégal et haletant. « Comme il souffre ! » murmurait-elle, quand les accès d'une toux convulsive soulevaient sa poitrine. Cessait-elle de l'entendre, elle s'imaginait qu'il avait peut-être exhalé le dernier soupir. Alors se levant à demi, elle prêtait l'oreille, jusqu'à ce que le bruit de la respiration vînt, pour quelques instants, dissiper ses terreurs. Excepté quelques paroles que l'abbé, en entrant, avait échangées avec la religieuse, chacun gardait un profond silence.

Le temps s'écoulait. René continuait de dormir, d'un sommeil agité, il est vrai; mais enfin c'était le sommeil. M. Verneuil, que ses occupations appelaient ailleurs, dut se retirer. Comme il venait de sortir, midi sonna. En jetant les yeux sur la pendule, Mariquita aperçut par hasard, sur la cheminée, une lettre à son adresse. Elle en reconnut l'écriture. Vivement agitée, elle la saisit, fit signe à Prosper Gérard d'approcher, et sans prononcer un seul mot lui montra la lettre. « Il l'avait écrite, » dit Prosper à voix basse, « avant de partir pour Vincennes ; mais » elle ne devait vous être remise que si... » Il s'arrêta, et de grosses larmes lui vinrent aux yeux. « Attendez, » ajouta-t-il, demain peut-être... Vous ne la lirez » toujours que trop tôt. — Non, dit Mariquita, puis» qu'elle m'est adressée, dès à présent elle m'appar» tient. » D'une main tremblante, elle brisa le cachet, et tournant le dos à Prosper pour qu'il ne vît pas son émotion, elle lut ce qui suit :

« Si cette lettre vous est remise, vous pourrez dire, » en la recevant, que je ne suis plus. Je vais me » battre. Je sais combien le duel est contraire à vos » idées. Au nom de vos sévères principes, vous allez » sans doute me condamner, et je n'aurai fait peut-

» être, par ma mort, qu'ajouter un nouveau grief à
» tant d'autres. Et cependant c'est pour vous que j'ai
» été risquer ma vie. Vous m'avez reproché de n'avoir
» pas eu souci de votre réputation : mes torts pou-
» vaient être réparés si vous aviez accepté l'offre de
» ma main ; car nul n'aurait osé me soupçonner
» d'avoir choisi une femme qui ne fût pas digne
» d'estime. Vous ne l'avez pas voulu. Il ne me restait
» donc qu'à donner un éclatant démenti à l'insul-
» teur qui vous calomniait. Et maintenant je vais lui
» rendre raison de l'affront que je lui ai publique-
» ment infligé. Si je succombe, Mariquita, rappelez-
» vous seulement pour quelle cause j'ai succombé,
» et peut-être serez-vous plus indulgente pour ma
» mémoire. Songez parfois que je vous ai aimée
» jusqu'à mon dernier soupir. Vous ne m'avez pas
» cru vivant, mais vous croirez sans doute une voix
» sortie du tombeau. »

Aucune parole ne pourrait rendre la douleur de Mariquita. Jusque-là elle avait ignoré le motif du duel, et voilà que la vérité lui était subitement révélée. « C'est donc moi qui l'ai assassiné ! » se disait-elle avec désespoir. « Je croyais, en venant ici, avoir
» épuisé toutes les afflictions, et je n'avais pas soup-

» çonné celle qui m'était tenue en réserve. Oh ! » puisse-t-elle m'être épargnée ! Sainte-Vierge, » venez-nous en aide : n'êtes-vous pas la consola- » trice des affligés, le salut des pauvres malades ? » Et regardant le lit où gisait René : « Non, il n'est » pas possible qu'il meure. Allons, ne songeons plus » qu'à le sauver. Du courage. Dieu qui inspirait » sans doute son ministre quand il m'est venu » chercher, Dieu ne voudra pas me laisser un re- » mords qui pèserait sur toute ma vie. » Fortifiée par la prière, elle reprit un peu plus de tranquillité, et attendit avec confiance ce qu'il plairait à la Providence de décider.

Tout à coup René poussa un profond soupir et s'éveilla. Cachée derrière le rideau, Mariquita entendit d'abord des sons inintelligibles sortir de sa bouche. Peu à peu sa voix devînt plus distincte, mais il n'y avait pas de suite dans ses paroles; l'incohérence du langage accusait le désordre de l'intelligence. De minute en minute le délire croissait. Bientôt une idée fixe sembla s'emparer de son esprit : il voulait partir, aller *la* rejoindre; *elle* s'était embarquée sans lui; *elle* se trouvait seule avec des Anglais qui chercheraient à *l*'enlever, s'il n'était pas là pour *la* défendre. Qui donc, *elle ?* Mariquita

n'eut pas à se le demander : le souvenir de son premier voyage était encore trop présent à sa pensée. Prosper essayait de calmer René : « Non, elle n'est » pas partie, lui répétait-il ; elle va venir ; elle a dit » de l'attendre ici. »

Dans ses mouvements agités, René avait dérangé les linges qui couvraient sa blessure ; elle se rouvrit; il vit du sang sur ses mains : ses idées prirent aussitôt un autre cours. « Du sang ! tiens, regarde, du sang ! » Est-ce que je l'ai tuée? s'écria-t-il avec effroi. Oui, » c'est vrai, je l'ai tuée ! Vite, vite, que je me tue à » mon tour. » Et il se redressa brusquement, comme pour se précipiter hors du lit. Prosper se jeta sur lui pour le retenir; mais la fièvre et le délire avaient rendu des forces au malade, et Prosper craignit d'avoir à soutenir une lutte corps à corps. « Montrez- » vous, de grâce, Mademoiselle, dit-il à demi-voix ; » il en est temps. »

Mariquita s'approcha. En la voyant, René laissa retomber ses bras ; il fixa sur elle ses yeux égarés, mais brillants de joie; ses traits changèrent d'expression; il sourit : « Ah ! vous voilà ! Vous êtes donc » ressuscitée? » Et il lui prit la main : « Vous ne » savez pas, Mariquita, pendant que vous étiez » partie, quelqu'un.... Je ne me souviens pas bien...

» Mais on est venu ; on voulait rompre notre ma-
» riage... On disait que vous ne me verriez plus.
» Vous allez rester? Écoutez-moi... » Mariquita l'interrompit : « Oui, je resterai ; mais à une condition, » c'est que vous ferez tout ce que je voudrai. D'abord » il ne faut plus parler ; ensuite vous allez vous » laisser soigner. » Et elle lui présenta une potion qu'il prit avec la docilité d'un enfant ; la religieuse put le panser, sans qu'il opposât aucune résistance. Il se contentait de suivre du regard Mariquita, inquiet s'il cessait un seul instant de l'apercevoir. Le médecin put, le soir, constater une légère amélioration dans son état.

Sept jours et sept nuits se passèrent pendant lesquels Mariquita ne prit pour ainsi dire aucun repos. Jamais garde-malade ne fut plus active et plus vigilante. Quelquefois seulement, pendant que René était assoupi, elle se jetait tout habillée sur un lit de camp, pour y goûter à la hâte quelques instants de sommeil, mais d'un sommeil si léger, qu'à peine René se réveillait-il, elle était sur pied. Vainement Prosper, vainement l'abbé lui répétaient qu'il n'était point raisonnable de s'imposer tant de fatigues, qu'elle-même tomberait malade. « Sauvons-le d'a-
» bord, répondait-elle ; nous aurons après tout le

» temps de nous reposer et de nous soigner. » Et comme M. Verneuil insistait : « Pourquoi n'essaie-» rais-je pas mes forces jusqu'au bout? Je fais peut-» être l'apprentissage de ma vie à venir. J'envie le » sort de cette sœur : elle paraît si tranquille et si » heureuse sous son vêtement de bure ! »

Grâce à la présence de Mariquita, les crises, qui donnaient d'abord tant d'inquiétude, perdaient de leur violence et de leur durée. On pouvait espérer la guérison de René; toutefois le médecin n'osait encore se prononcer avec certitude : tant que le délire persistait, on avait à craindre un transport au cerveau. La fièvre diminuait, mais les forces semblaient aussi décroître. Le huitième jour, tandis que Mariquita présentait un breuvage à René, elle s'aperçut qu'il se soulevait péniblement : pour lui épargner de la fatigue, elle lui passa son bras autour du cou et le soutint; il avait à peine fini de boire, qu'il se laissa retomber sur son chevet, et s'endormit presque aussitôt. Craignant, si elle faisait le moindre mouvement, de le réveiller, Mariquita demeura immobile, dans la même position. Au bout d'une demi-heure René rouvrit les yeux, les tourna vers la jeune fille, et un vif étonnement se peignit sur sa figure ; son regard n'avait plus cet éclat étrange que donne la

fièvre. « Vous ici ! Mariquita, lui dit-il, et depuis » quand ? Je n'ai donc pas rêvé ? » Elle comprit aussitôt qu'il avait la perception exacte et nette de tout ce qui l'entourait, et en songeant à l'attitude dans laquelle elle se trouvait surprise, elle fut confuse et embarrassée. Elle essaya doucement de se dégager : « Laissez , reprit-il , je suis encore si » faible ! » Et appuyant sa tête sur le bras qui l'entourait, il effleura de ses lèvres la main qu'il sentait près de sa joue. Elle n'entendit pas ou parut ne pas entendre la prière qu'il lui adressait, et retira son bras. « Monsieur de Clerfond , dit-elle, vous étiez » malade, bien malade. Je suis venue... Je ne voulais » pas d'abord ; il me semblait que ce n'était pas ici » ma place. Mais M. l'abbé Verneuil a insisté, » presque exigé... Lui-même pourra vous le dire. » — Ainsi, » reprit René avec un peu d'amertume, « vous n'avez fait qu'obéir à l'abbé... N'importe, je » vous remercie. Pourtant je ne vois pas trop ce que » j'ai pu gagner à guérir. » Mariquita ne répondit rien. Elle achevait de préparer une potion qu'elle remit aux mains de la religieuse; puis elle-même alla s'asseoir dans un coin, où René ne pouvait la voir.

Tout danger était désormais passé; et le médecin,

à sa visite, déclara qu'il répondait des jours du malade. « Je n'ai plus rien à faire ici, » dit Mariquita à M. Verneuil; « je dois maintenant me retirer. » Et profitant d'un moment où René s'était assoupi, elle quitta la chambre pour n'y plus rentrer. Elle était certainement heureuse en songeant que derrière elle tout péril avait disparu; mais je ne sais si sa joie n'était pas mêlée de quelque involontaire regret: sans oser se l'avouer, elle avait éprouvé, au milieu de ses anxiétés, une secrète douceur à se sentir retenue par les soins qu'elle seule pouvait donner; mais maintenant qu'elle n'était plus nécessaire, comment rester, à moins de confesser que l'affection qu'elle avait voulu arracher de son cœur y tenait encore par de profondes racines ?

Quand René se réveilla, comme il n'entendait plus Mariquita : « Est-elle là ? » demanda-t-il tout bas à Prosper qui se tenait près du lit. — « Non, elle est » partie. — Ah ! déjà ! » Il n'ajouta pas un mot, mais il soupira. Il semblait ne retrouver la santé que pour retrouver en même temps ses chagrins. Sa convalescence pourtant n'en fut pas retardée. Il avait écouté avec une vive émotion le récit des soins que lui avait prodigués Mariquita. Lorsqu'il fut sur pied, il eut la pensée d'aller lui exprimer sa reconnais-

sance. « Mais à quoi bon, se dit-il, m'exposer encore
» à ses dédains? Elle a fait pour moi ce qu'elle aurait
» fait pour le premier venu, en faveur duquel on
» aurait imploré sa charité. J'étais pour elle un
» pauvre mourant qu'il s'agissait de sauver , par
» sentiment de pitié. Je suis guéri : on ne me doit
» plus ni compassion ni intérêt. Elle me le ferait
» cruellement sentir. Ne s'est-elle pas empressée de
» fuir, dès que j'ai pu la reconnaître et lui parler?
» N'était-ce pas me signifier assez clairement ses
» volontés et m'interdire de la revoir ? »

M. Gérard n'avait été informé du duel et de la blessure de René qu'après que tout danger était passé. Désireux cependant de s'assurer par lui-même qu'il n'y avait plus rien à craindre, il hâta de quelques jours son voyage. « Eh bien ! » dit-il à son fils en arrivant, et d'un ton de mauvaise humeur, « encore de nouvelles sottises! Et à quel propos est
» venue à René cette belle idée d'aller faire le
» batailleur? Est-ce pour mieux apprendre à guérir
» les blessures qu'il se passe la fantaisie d'en donner
» et d'en recevoir lui-même ? » Prosper lui expliqua la chose en détail. M. Gérard parut se radoucir : « Voilà, dit-il, des circonstances atténuantes, j'en
» conviens. Je ne suis pas partisan du duel : pour-

» tant il y a dans le cas présent une excuse. J'ap-
» prouve René d'avoir coupé court aux commentaires
» injurieux que l'on se permettait sur le compte de
» Mlle Walther. Je lui sais gré surtout de n'avoir pas
» balancé, quoi qu'il dût lui en coûter, à s'accuser
» devant vous tous, pour disculper une innocente.
» C'est bien, je lui rends mon estime. » Et en effet, quand il le revit, tout en grondant un peu, il continua de lui témoigner la même affection que par le passé.

Le séjour de M. Gérard à Paris se prolongea pendant plus d'un mois. Il n'est pas besoin de demander si ses visites à Mariquita furent fréquentes et longues. Dans une de ces entrevues : « Ma chère enfant, lui
» dit-il, j'ai su que votre présence avait sauvé le
» blessé ; mais je crains fort que le cœur ne reste
» malade, et je voudrais voir la guérison complète.
» Je connais les défauts de René ; mais le fond est
» excellent, croyez-moi. Je suis convaincu qu'il ne
» lui manque, pour révéler toutes ses qualités,
» qu'une bonne femme. La femme que je désire pour
» lui, ai-je besoin de vous la nommer ? Voyons,
» m'autorisez-vous à lui donner quelque espérance? »

Pendant que M. Gérard parlait, Mariquita continuait de travailler à une broderie ; mais sa main tremblait légèrement. Elle répondit, sans relever la

tête : « M. de Clerfond vous a-t-il chargé de me faire
» quelque ouverture ? — A vrai dire, non ; mais je
» n'ai pas l'ombre d'un doute sur ses sentiments. »
L'aiguille de Mariquita venait de se briser ; mais
tenant toujours ses yeux fixés sur son ouvrage : « Je
» supposais, reprit-elle, que peut-être... Mais il ne
» vous a parlé de rien ; il vaut mieux qu'il en soit
» ainsi ; il m'aurait été trop pénible de vous donner
» un refus. Je souhaite sincèrement que M. de Cler-
» fond soit heureux ; mais je ne crois pas que nous
» puissions faire le bonheur l'un de l'autre : trop de
» choses nous séparent. Songe-t-il même encore à
» moi ? Je ne le pense pas : mais quoi qu'il en soit,
» il lui sera facile de m'oublier. Je vous en prie,
» Monsieur Gérard, laissons ce sujet de côté pour
» n'y plus revenir. Tenez, que dites-vous de mon
» travail ? » Et d'un mouvement rapide, elle jeta son
ouvrage sur les genoux de M. Gérard. « Je veux vous
» faire admirer tous mes chefs-d'œuvre, » ajouta-t-elle en se levant brusquement pour aller prendre un
carton dont elle vida le contenu sur la table. M. Gérard ne se connaissait pas beaucoup en broderie ;
mais tandis qu'il considérait les objets étalés devant
lui, Mariquita essuya furtivement une larme.

## XII.

### LA CRIMÉE.

Dès qu'il fut rétabli, René reprit ses études qui touchaient à leur fin. Bientôt il fut docteur. Mais ce titre, auquel il avait rattaché naguères toutes ses espérances de bonheur, ne lui promettait plus qu'une position. Et que lui importait maintenant sa future carrière? Il n'avait plus aucune ambition. Pourtant, comme la nécessité le pressait, il fallait bien prendre un parti. Irait-il s'établir en province, dans une petite ville? Mais c'était tout à fait s'éloigner de Mariquita, et, malgré lui, il gardait une vague espérance de la revoir. Resterait-il à Paris? Mais c'était attendre une clientèle qui ne viendrait que tardivement, si elle venait, et s'exposer à la misère. Il ne savait à quoi se décider. Dans cet état d'irrésolution et de découragement, de sinistres pensées se présentèrent à son esprit; et comme pour les repousser il manquait de ces convic-

tions fortes qui prémunissent l'âme contre l'excès du chagrin, il se laissait insensiblement envahir par le dégoût de la vie.

Les événements politiques donnèrent heureusement un autre cours à ses idées. La guerre venait d'éclater entre la France et la Russie; nos troupes partaient pour l'Orient, où elles allaient renouveler la gloire de nos armes, et montrer à l'Europe que, malgré quarante ans de paix, les fils n'avaient point dégénéré du courage des pères. René ne put échapper à l'enthousiasme militaire qui s'était emparé de tous les cœurs. « Pourquoi, se dit-il, ne m'en irais-je pas avec » nos soldats? Voilà ma carrière toute trouvée. Si » une balle russe m'atteint, eh bien! c'est une manière » d'en finir qui en vaut bien une autre. Autant être » enterré là-bas qu'ici. Et puis je réhabiliterai peut- » être ainsi ma mémoire à ses yeux. Si j'en reviens, » qui sait? Allons, c'est une chose résolue. » Il fit aussitôt toutes les démarches nécessaires; et peu de jours après, commissionné comme aide-major, il quittait Paris pour rejoindre le régiment dont il allait désormais partager les fatigues et les périls. Mais de Toulon il écrivit à Mariquita:

« Vous n'avez plus à craindre que je vous im-

» portune de ma présence. Les mers vont nous sé-
» parer. Dans deux heures, je monte sur le vaisseau
» qui doit m'emporter en Orient. Aussi j'espère que
» vous lirez cette lettre jusqu'au bout : c'est peut-être
» la dernière fois que je viens me rappeler à votre
» souvenir.

» Qu'aurais-je fait désormais en France ? Rien ne
» m'y retenait plus. J'appartiens maintenant à l'ar-
» mée, et je pars pour une expédition d'où beaucoup
» sans doute ne reviendront pas. Mais la vie n'est pas
» tellement précieuse que ce soit un si grand malheur
» de la perdre. Quoi qu'il arrive, je me dis qu'au
» moins je n'aurai pas été tout à fait inutile là-bas ;
» qu'un médecin, au milieu de tant de malades et de
» tant de blessés, a une assez belle tâche à remplir
» et peut soulager bien des douleurs. Je ferai mon
» devoir : qu'importe le reste ?

» J'ai un compagnon que j'emmène avec moi. Vous
» le connaissez, c'est l'abbé Verneuil. Quand j'ai été
» lui annoncer mon prochain départ, il a réfléchi un
» instant. — J'avais songé à partir aussi, m'a-t-il
» dit ; car on n'a pas besoin seulement de médecins
» du corps, il faut aussi des médecins de l'âme. Ton
» exemple me décide, a-t-il ajouté en me pressant les
» mains ; je vais demander d'être attaché comme

» aumônier à l'une des divisions de l'armée. — Et voilà
» comment nous nous en allons ensemble. Puissions-
» nous ne pas être séparés pendant la campagne! Il
» est ici, dans la même chambre, à deux pas de moi.
» Il écrit en ce moment à sa mère, car il a encore
» sa mère, et il lui reste aussi une sœur. S'il meurt,
» il sera pleuré.

» Avant de quitter Paris, j'aurais souhaité vous
» revoir encore une fois. J'ai étouffé mon désir,
» quoi qu'il m'en ait coûté; je n'ai pas essayé d'en-
» freindre vos ordres. Mais laissez-moi vous dire que
» vous avez été bien rigoureuse pour moi; peut-être
» le reconnaîtrez-vous plus tard. Adieu, Mariquita;
» qu'il me soit permis de vous appeler encore fami-
» lièrement de ce nom, comme au temps plus heu-
» reux où vous autorisiez mes espérances. Adieu.
» Malgré mes regrets, je ressentirais un peu de joie,
» si je pouvais croire que les dangers auxquels je
» m'expose me vaudront au moins un peu d'indul-
» gence. Tout ce que je demande, si je succombe
» là-bas, c'est qu'un jour vous vous souveniez sans
» trop d'amertume de

» René de Clerfond. »

« — Il ne reviendra peut-être plus, » s'écria dou-

loureusement Mariquita, « et il n'a pas cherché à me » revoir! Qu'il ne dise pas qu'il a voulu m'obéir: » ne devait-il pas savoir qu'au moment de nous » séparer, pour toujours peut-être, je n'aurais pas » refusé de lui tendre la main? Sais-je même si » j'aurais eu le courage de le laisser partir? Il me » demande de me souvenir de lui: hélas! je ne me » souviens que trop! Il me croit donc insensible? » Oh! qu'il me connaît peu! Si j'ai aidé à le sauver, » était-ce pour qu'il allât de nouveau au-devant de » la mort? Que la guerre est une affreuse chose! Que » de mères, que de filles vont être dans les larmes! » Mais vous aussi, René, si vous devez être une des » victimes de cette guerre, vous aussi vous mériterez » que l'on vous pleure; car vous aurez fait volontaire- » ment le sacrifice de votre vie, et le sacrifice lave » bien des fautes. » Alors, disposée à ne plus voir que ce qui lui semblait héroïque dans la résolution qu'il venait de prendre, elle lui savait gré de courir s'exposer à toutes sortes de privations et de dangers, pour porter à de pauvres soldats les secours de son art. C'était bien là ce René si admirable au Chili, lorsqu'il s'oubliait généreusement lui-même pour se prodiguer à ceux qui souffraient. « Oh! s'il pouvait » encore une fois se régénérer par le dévouement!

» Sainte Vierge, protégez-le; je vous le recom-
» mande. »

René avait adressé en même temps quelques lignes à Félicie; il lui promettait de lui donner souvent de ses nouvelles. Était-ce une manière détournée de se rappeler au souvenir de Mariquita? Je ne sais; toujours est-il que Mariquita lut toutes les lettres; elle aida quelquefois même à faire les réponses; et René, surpris d'y trouver des conseils et des encouragements, se demanda si Félicie n'exprimait jamais que ses propres pensées. Il aurait donné beaucoup pour être certain que, tandis que sa filleule tenait la plume, une autre dictait.

Grâce à ces lettres, Mariquita put suivre par la pensée René dans toutes ses étapes successives: elle fut avec lui à Varna, à Constantinople, sur le champ de bataille de l'Alma, et bientôt sous les formidables murs de Sébastopol. Lorsque des bulletins de victoire exaltaient l'orgueil national, elle tressaillait d'effroi à la nouvelle d'un combat, en songeant au prix qu'avait dû coûter chaque triomphe; inquiète, et faisant partager à Félicie ses inquiétudes, tant qu'une lettre de René, impatiemment attendue, n'était venue les rassurer.

Les jours et les semaines s'écoulaient. M. Gérard



avait écrit à Mariquita qu'une affaire sérieuse l'appelait à Paris; il lui annonçait sa visite prochaine. Il se présenta chez elle, un dimanche, à l'heure où elle revenait de la messe. « Ma chère enfant, lui » dit-il, je ne suis arrivé que d'hier soir, et me voilà. » J'espère que vous pourrez me donner le reste de » la journée. Vous vivez trop renfermée. Je vous » emmène pour prendre l'air; nous dînerons en- » semble; puis je m'invite à passer la soirée chez » vous : est-ce convenu ? »

L'entretien ne languit pas une seule minute pendant leur promenade qui se prolongea toute l'après-midi. Mais il ne fut pas question de René, pas plus que s'il n'avait point existé. Du reste, jamais M. Gérard n'avait apporté dans la conversation plus de confiance et d'abandon: un père qui revoit sa fille après une longue absence ne lui témoigne pas plus d'affection. Mariquita se sentait profondément touchée.

Le soir, quand ils furent rentrés: « Comme je vous » le disais donc, continua M. Gérard, je commence à » me faire vieux. Voilà plus de trente-cinq ans que » j'exerce, et ma foi il est temps que je songe à prendre » mes invalides. Prosper est en âge de me remplacer; » tout en suivant les cours de l'École de Droit, il a

» fait son stage; et dans quelque temps je pourrai
» lui laisser mon étude et ma clientèle. C'est mon
» fils, et je ne veux pas me donner le ridicule de trop
» le louer; mais je vous assure que c'est un garçon
» entendu et raisonnable, qui fera, je l'espère, un bon
» et digne notaire. — Personne n'en doute, dit Mari-
» quita. Il suffit d'avoir vu M. Prosper pour être per-
» suadé que les éloges que vous lui accorderez seront
» des éloges mérités. — Que vous me faites plaisir de
» parler ainsi! s'écria M. Gérard. Oui, Prosper est
» honnête et intelligent. Mais malgré sa capacité et
» malgré mon désir de repos, je ne peux me décider
» encore à faire de lui mon successeur. — Et pourquoi
» donc? — Pourquoi? J'ai toujours été d'avis qu'un
» notaire doit être marié; et avant de lui remettre
» mon étude, je voudrais lui voir une femme. —
» Mais il me semble que la chose est assez facile, et
» que le fils de M. Gérard trouvera, quand il voudra
» se donner la peine de chercher, de fort bons partis.
» — Le croyez-vous véritablement, ma chère demoi-
» selle? — Oui, certes. »

M. Gérard s'agitait sur sa chaise; il se grattait l'oreille: « Quand on est intéressé dans une question
» comme je le suis dans celle-ci, on craint toujours
» de s'abuser. Mais voyons, vous auriez, je suppose

» (car c'est une pure supposition que je fais là), une » amie, une parente, que Prosper rechercherait en » mariage ; si je venais vous prier de m'aider auprès » de cette amie, de cette parente, afin de la décider à » prendre Prosper pour mari, là, en bonne cons- » cience et sans mentir, que feriez-vous ? — Je vous » aiderais sans hésiter, convaincue, comme je le suis, » que M. Prosper rendra sa femme heureuse. — A » merveille. Mais que répondriez-vous, si, au lieu de » réclamer vos bons offices auprès d'une tierce per- » sonne, je vous disais : Mariquita, ce n'est pas une » de vos parentes que je demande en mariage pour » mon fils, c'est vous-même ?

» — Moi, Monsieur Gérard ! » s'écria Mariquita tout interdite. « Je ne vous comprends pas, ou bien vous » n'y songez point. — Vraiment si, j'y songe ; et rien » de plus clair, je crois, que ma proposition. Elle est » on ne peut plus sérieuse, je vous assure ; et la » preuve, c'est que je suis venu à Paris tout exprès » pour cela : mon voyage n'a pas d'autre but. Écoutez- » moi bien, et puis vous me répondrez comme il vous » plaira. Dès le premier jour où je vous ai vue, je » me suis senti tout attiré vers vous. Comment ? » pourquoi ? Je ne me charge pas de l'expliquer, mais » enfin cela est. Depuis, les sentiments que j'avais

» conçus tout d'abord n'ont fait que croître et se fortifier.
» Je ne veux pas vous faire de compliments ; mais enfin
» je peux bien vous dire que personne ne m'inspire
» et ne me semble mériter autant d'estime et d'affec-
» tion que vous. Si nous vivions encore au temps où
» les pères disposaient de leurs enfants sans songer
» seulement à leur demander leur avis, il est bien
» probable que je n'aurais pas cherché une autre femme
» pour mon fils. Mais comme j'aime assez qu'en se ma-
» riant on consulte d'abord son inclination, et comme
» ces mariages-là, quoi qu'on en dise, sont encore
» souvent, et j'en sais quelque chose, les plus heu-
» reux, je m'étais toujours promis de laisser à Prosper
» toute liberté pour faire son choix, quitte, le cas
» échéant, à présenter les observations qu'un père
» doit à son fils, et à donner ou à refuser mon assen-
» timent. Mais lui-même, quand je lui ai parlé de
» s'établir, m'a avoué qu'il songeait à vous. J'aurais
» dû le deviner : ce garçon-là sait par moi tout ce que
» vous valez ; de plus, pendant huit jours, il ne vous
» a guère plus quittée que votre ombre. Bref, il vous
» aime. Moi, de faire l'étonné ; et, quoique fort aise
» au fond, j'ai eu soin de lui cacher mon contente-
» ment ; j'ai même risqué des objections, pour mieux
» l'éprouver. Ainsi je lui ai représenté (voyez avec

» quelle franchise je vous parle) que vous n'aviez
» aucune fortune. — J'en aurai assez pour elle et
» pour moi, m'a-t-il dit. Je ferai comme vous, mon
» père. Quand vous avez épousé ma mère, ce n'est
» pas sa dot que vous recherchiez, car elle n'en avait
» point. Je suivrai votre exemple, et je travaillerai.
» Je serai même plus riche que vous, puisque je
» profiterai de l'aisance acquise par vous. — Que
» pouvais-je répondre à cela? Entre nous, j'ai même
» fait un peu plus d'économies que ne le suppose
» Prosper. Quand je l'ai vu bien affermi dans sa
» résolution, je suis venu. Réfléchissez, Mariquita.
» Je ne vous dirai pas, pour vous décider, que la vie
» d'une jeune fille qui ne peut compter que sur son
» travail est souvent rude et toujours précaire; que
» sans traiter le mariage comme une pure affaire
» d'argent, il est permis cependant d'y chercher ses
» avantages. Je sais que des considérations de cette
» espèce n'auront pas beaucoup de pouvoir sur votre
» esprit. Mais je vous dirai que vous pouvez combler
» les vœux de deux personnes qui vous rendront, je
» l'espère, le bonheur que vous leur donnerez. Sou-
» vent un mari ne sait pas tout ce que vaut sa
» femme; mais Prosper saura vous apprécier. Vous
» êtes bonne, sensée, laborieuse, économe, intelli-

» gente, et, soit dit sans vous flatter, charmante, ce » qui ne gâte rien, et habile musicienne. Que pourrait-il désirer de plus? Moi, je ne demande qu'à » vivre auprès de vous autres, sous votre toit et à » votre table. Je ne serai pas un beau-père bien difficile ni bien exigeant; vous me connaissez, et vous » savez si je vous aime. Cultiver mes plates-bandes, » gâter les petits enfants que je verrai, s'il plaît à » Dieu, jouer autour de moi, voilà mon rêve. Il dépend de vous de me rendre le plus heureux des » hommes. Dites, Mariquita, consentez-vous à devenir » ma fille? »

Pendant que le notaire parlait, Mariquita tenait les yeux baissés. Mais comme il attendait une réponse: « Monsieur Gérard, » dit-elle avec un léger tremblement dans la voix, « je n'ai pas besoin de vous » assurer que j'attache à votre amitié le plus grand » prix. Je me sens très-honorée de la demande que » vous me faites au nom de votre fils. Je ne doute » pas des excellentes qualités de M. Prosper; je crois, » et je parle bien sincèrement, que la femme qu'il » épousera n'aura jamais à regretter de lui avoir » donné sa main. Je ne puis que vous avoir de la » reconnaissance à tous les deux pour une offre aussi » désintéressée, aussi généreuse. Et cependant, Mon-

» sieur Gérard, (oh! que ma réponse ne me fasse rien
» perdre de votre affection, je vous en conjure!)
» cependant il m'est impossible d'accepter.

» — Quoi! vous me refusez! J'étais venu, je
» l'avoue, avec de meilleures espérances. Expliquez-
» vous. Est-ce que vous avez quelque répugnance à
» entrer dans ma famille? Répondez-moi avec une
» entière franchise.

» — Dieu m'est témoin, Monsieur Gérard, reprit
» Mariquita, que je vous vénère et que je vous aime
» de tout mon cœur. Je suis fière de l'attachement que
» vous me témoignez, et je ne souhaite rien tant que
» d'en demeurer toujours digne. Mais voyons » — et
elle lui prit affectueusement les mains, — « vous avez
» bien voulu m'appeler votre enfant : ne pouvez-vous
» pas me laisser ce nom, comme par le passé, tout
» en me permettant de rester ce que je suis? J'au-
» rai toujours pour vous les sentiments d'une fille.
» Dites à M. Prosper que je l'estime, que je serai
» pour lui une amie dévouée, une sœur, s'il le veut;
» mais qu'il ne me demande rien de plus. Ne croyez
» pas que ce soit caprice de ma part, non; mais il
» me semble... je sens (et elle baissa la voix) que
» je ne suis pas née pour le mariage. Je ne me
» marierai pas.

» — Vous ne pensez pas cependant, j'imagine, » dit avec vivacité M. Gérard, « à entrer au couvent? — » Non; si l'idée m'en est venue quelquefois, je ne m'y » suis jamais arrêtée. — Alors je n'y comprends plus » rien, dans votre position surtout, permettez-moi de » vous le dire. Il n'est pas naturel que l'on veuille » rester dans le monde, tout en refusant un mariage » convenable, à moins que... »

M. Gérard n'acheva pas la phrase commencée. Il se leva, et pendant quelques instants se promena dans la chambre, pensif et silencieux. Tout à coup il s'arrêta devant une carte attachée à la muraille, et qui venait pour la première fois de frapper ses yeux. Mais comme il ne la voyait qu'imparfaitement, il alla prendre la lampe sur la table pour regarder de plus près. C'était une carte de Turquie et de Crimée. Il l'examina attentivement, et remarqua que des lignes récemment tracées au crayon indiquaient l'itinéraire suivi par nos troupes. En guise de légende, des noms de lieux et des dates étaient écrits au bas de la carte de la main de Mariquita. Toulon et le jour où s'était embarqué René ouvraient cette liste.

« C'est très-bien, » dit M. Gérard en rapportant la lampe. « Je vois avec plaisir, Mariquita, que vous » devenez une bonne française, et que les affaires

» publiques ne vous laissent pas indifférente. A vrai » dire, je ne vous supposais pas si forte en stratégie : » c'est un nouveau mérite que je découvre et que » j'admire ; je vous en fais mon compliment. » Il aurait peut-être continué sur ce ton doucement railleur, s'il n'avait vu Mariquita déconcertée et rougissante. Il eut pitié de son embarras.

« Parlons sérieusement et à cœur ouvert. J'en sais » assez maintenant. Je vois que tout vieux que je suis » j'ai fait une école. J'aurais dû comprendre qu'il en » est de certaines déclarations comme de ces testa- » ments qui ne sont jamais définitifs, et auxquels on » peut toujours ajouter un codicille. Mais que voulez- » vous ? Quand on a, ainsi que moi, passé la plus » grande partie de sa vie le nez sur des paperasses, » on risque fort de ne pas voir très-clair dans le » cœur d'une jeune fille. Maintenant ce serait par » trop de simplicité de ma part de m'y tromper » encore. Je ne doute pas, Dieu m'en préserve, que » vous ne m'ayez parlé très-sincèrement à mon der- » nier voyage, ma chère enfant ; mais permettez-moi » de croire que je devine aujourd'hui vos secrets » sentiments mieux que vous-même ne les connaissez » peut-être. Vous ne vous marierez pas, m'avez-vous » dit. Moi j'ajoute : Si ce n'est avec René. — Oh !

» Monsieur Gérard, pouvez-vous supposer...? — Je
» ne suppose pas, je suis certain ; et voilà pourquoi
» je n'insiste pas sur la proposition que je vous faisais
» tout à l'heure. Quand je suis venu vous demander
» votre main pour mon fils, Mariquita, je croyais
» votre cœur libre. Mettons qu'il n'a été question de
» rien. Prosper vous aime ; mais on vient toujours à
» bout d'une affection assez récente, surtout quand on
» sait qu'il n'y a rien à espérer. Et dût-il même en
» souffrir plus que je ne le pense, je le connais assez
» pour être sûr qu'il ne voudrait pas supplanter un
» ami. Moi, tout en regrettant de ne pas vous avoir
» pour bru, je serai content de vous voir la femme de
» René. Quand il reviendra (car je compte bien qu'il
» reviendra), s'il a besoin, ce dont je doute fort, de
» vous être présenté par quelqu'un, je me charge de
» vous le présenter, et vous ne me ferez pas l'affront
» de me refuser par deux fois quand je vous propo-
» serai un mari. Oh ! ne dites pas non. Vous savez le
» proverbe. il ne faut jurer de rien. Nous verrons
» qui a eu raison, de vous ou de moi. En attendant
» vous me permettez toujours, n'est-ce pas? de vous
» considérer comme mon enfant? Parlons donc un
» peu, s'il vous plaît, de vos petites affaires d'in-
» térêt. » Et la conversation changea, au grand

soulagement de Mariquita. Rien ne retenant plus M. Gérard à Paris, il partit le lendemain.

Cependant René, dans les lettres qu'il adressait à Félicie, paraissait de plus en plus sombre. Il avait espéré d'abord une rapide campagne, pleine de combats et de victoires; et voilà que l'armée était arrêtée sous les murs de Sébastopol. Jamais sans doute plus héroïque courage ne fut déployé par nos soldats; jamais la France n'eut le droit d'être plus fière de ses enfants. Mais dans cette lutte, si longue et si meurtrière, poursuivie avec une indomptable constance contre l'ennemi, contre les rigueurs des saisons et les maladies, il n'y avait point ces enivrements de batailles qui soutiennent et relèvent les cœurs près de défaillir. Il y eut des moments où René, pour ne point se laisser abattre, dut rassembler toute son énergie.

« Vous ne pouvez vous faire l'idée, » disait-il dans une de ses lettres (la suscription était à Félicie, mais c'est à Mariquita qu'il pensait en écrivant), « vous ne pouvez vous faire l'idée des misères que » nous avons à supporter. Les boulets et les balles » russes nous font du mal; mais qu'est-ce que cela à » côté des ravages qu'exercent les fatigues, les pri-

» vations et les maladies? Tous les fléaux semblent
» déchaînés contre nous; nous vivons, si cela peut
» s'appeler vivre, pour être les témoins, en attendant
» que nous en soyons peut-être les victimes, de toutes
» les calamités que peut engendrer la guerre. Nos
» ambulances et nos hôpitaux trop étroits se vi-
» dent et se remplissent presque tous les jours: les
» champs qui nous entourent ne seront plus bientôt
» que des cimetières, ou plutôt de vrais charniers;
» l'air même que nous respirons est infecté par les
» cadavres.

» J'envie souvent le sort du soldat qui monte la
» garde à la tranchée: du moins il n'a en face de lui
» que l'ennemi, et quelquefois il a l'heureuse chance
» d'être ranimé par l'odeur de la poudre. Mais de-
» meurer jour et nuit, nous autres médecins, en
» présence de pauvres moribonds qui attendent de
» nous leur salut, et sentir le plus souvent notre
» impuissance à les sauver, et même à les soulager,
» voilà le supplice auquel nous sommes condamnés.
» La pensée que parfois nos efforts ne seront pas
» inutiles peut seule nous rendre des forces. Nous
» n'avons pas le temps de songer à nos propres périls:
» car l'hôpital est aussi un champ de bataille; et
» elle est déjà longue la liste des médecins et des

» aumôniers de l'armée de Crimée, qui, après s'être
» épuisés au lit des malades, se sont couchés à leur
» tour pour ne plus se relever.

» J'admire Verneuil. Partout où on a besoin de lui,
» on est sûr de le trouver, toujours calme, toujours
» dévoué, et ne semblant s'inquiéter que pour ceux
» qui l'entourent des épreuves que nous traversons.
» Il excelle à remonter le courage des gens, et quelque-
» fois il m'a fait du bien, je l'avoue. Quand par
» hasard nous avons tous les deux un peu de loisir,
» nous aimons à causer ensemble. Il a des idées à
» lui, mais ses idées le maintiennent dans une tran-
» quillité d'esprit qui me fait envie. — Tu t'exposes
» trop, lui disais-je hier; tâche de ne pas laisser tes os
» dans ce maudit pays; est-ce que tu crois qu'il n'y
» a pas de danger pour toi comme pour les autres?
» — Sans doute, m'a-t-il répondu; mais après? Pour
» l'âme qui remonte vers Dieu, y a-t-il plus de che-
» min à faire, qu'elle parte de Crimée ou qu'elle
» parte de France? — Ah ça! ai-je repris, il faut
» que je te fasse un aveu: je ne te croyais pas si bien
» trempé; car au collége, si je m'en souviens, j'étais
» autrement brave que toi, et tu avais tout l'air, soit
» dit sans te fâcher, d'un garçon timide. Où diable
» as-tu été prendre ton courage? — Dans ce livre.

» — Et il m'a montré son bréviaire. Si je ne trouvais
» là, a-t-il ajouté en souriant, la force qui me
» manque, il est probable que je serais un poltron.
» Vois nos sœurs de charité : les crois-tu vaillantes par
» nature ? Tu risquerais fort de te tromper. Elles par-
» tageraient toutes les faiblesses, toutes les timidités
» de leur sexe ; mais en elles la chrétienne a dominé
» la femme. N'en doute pas, René, ces convictions,
» dont tu t'es ri quelquefois, doivent avoir au moins
» un mérite aux yeux d'un soldat, c'est qu'au lieu
» d'énerver le cœur, elles le fortifient. — J'ai réfléchi ;
» il y a du vrai dans ce que dit l'abbé ; je le reconnais.
» Lui-même en est la démonstration vivante. Heu-
» reux ceux que leurs croyances soutiennent, dans
» des jours comme ceux-ci, au niveau de leurs de-
» voirs ! »

Ce que Félicie comprit surtout, c'est que son parrain était exposé à de grands dangers ; et à l'idée que sans doute il périrait en Crimée, elle pleura amèrement. Mariquita n'était pas moins émue en songeant combien la vie de René était menacée ; mais à ses craintes se mêlait quelque consolation. « Est-ce un commen-
» cement de retour vers des idées meilleures ? se
» dit-elle. Je l'espère. Oh ! si l'abbé pouvait achever

» de le ramener! » Les deux jeunes filles firent en commun une neuvaine; mais tandis que Félicie priait uniquement pour les jours de René, Mariquita demandait encore au ciel une autre grâce.

## XIII.

### CHANGEMENT DE FORTUNE.

M. Gérard écrivait assez fréquemment; dans sa correspondance rien ne laissait soupçonner qu'il se proposât de faire prochainement un nouveau voyage à Paris : aussi la surprise de Mariquita fut-elle grande, lorsqu'un jour, au moment où elle sortait, elle rencontra, au bas de l'escalier, le notaire qui se préparait à monter chez elle. « Vous vous rendiez » sans doute chez Mme Perceval, dit-il; n'y allez pas » aujourd'hui. J'ai à vous entretenir d'affaires sé- » rieuses. » Elle pâlit; M. Gérard s'en aperçut : « Oh ! » ne vous effrayez pas, ajouta-t-il; je vous apporte de » bonnes nouvelles, grâce à Dieu. Vous aurez plaisir à » m'entendre. »

Quand il fut assis en face d'elle : « Je commence

» par vous dire tout de suite qu'il ne s'agit aujour-
» d'hui que de questions d'argent ; mais elles ont
» bien leur importance. Suivez mon récit; il vous
» intéressera. Vous vous souvenez, Mariquita, que,
» quand vous n'avez pas voulu contester à M. Lasserre
» ses titres de créances, je n'étais pas d'accord avec
» vous; c'est à mon grand regret, je l'avoue, que
» vous n'en avez pas appelé aux tribunaux, et que
» vous vous êtes dessaisie de l'héritage qui vous ap-
» partenait. Enfin, soit; vous étiez la maîtresse d'agir
» comme il vous plaisait; mais je ne pouvais m'ôter
» de l'esprit que M. Lasserre jouissait d'une fortune
» volée ; et quand j'entendais parler des magnifiques
» spéculations faites par cet homme-là (car il est
» devenu, dit-on, trois ou quatre fois millionnaire,
» en jouant à la Bourse, avec votre argent, notez-le
» bien), je pensais que les proverbes, pour être la
» sagesse des nations, n'en sont pas toujours plus
» vrais, et qu'il n'est pas exact de croire que bien
» mal acquis ne profite jamais. Voilà un coquin,
» me disais-je, qui se donnera le plaisir de nous écla-
» bousser dans la rue avec ses équipages et son luxe,
» tandis que la légitime héritière de M. Georgel va à
» pied chercher de l'ouvrage pour vivre. Et il m'était
» impossible de cacher ma mauvaise humeur chaque

» fois qu'il était question devant moi de la fortune de » M. Lasserre.

» Il y a trois semaines, je vois entrer dans mon » cabinet un Monsieur de fort bonne apparence, ma » foi, et s'exprimant en termes très-convenables. Il » s'informe si je n'ai pas été chargé, comme notaire, » des intérêts de la petite-fille de M. Georgel. Il a, me » dit-il, une dette de deux mille écus à payer, et il » vient s'acquitter. Je lui demande son nom : il s'ap- » pelle Claudin; et je me souviens qu'en effet il y avait, » dans les papiers laissés par M. Georgel, un billet » souscrit par un de ses anciens commis, lequel com- » mis portait ce nom et n'a pu être retrouvé : sans » aucun doute c'est notre homme. Comme j'étais à » l'affût de tous les indices, je tenais à le faire causer. » J'allais justement me mettre à table : je l'invite à » déjeuner; il finit par accepter. Il y a des gens qui » n'ont qu'à se rencontrer pour s'inspirer tout de suite » une mutuelle confiance; nous étions de ces gens- » là, à ce qu'il paraît; d'ailleurs je le traitai de mon » mieux, et je lui fis boire de mon Saint-Estèphe et de » mon Château-Margaux que je réserve pour les » grands jours, et qu'il a appréciés, par parenthèse, en » fin connaisseur. Avant d'être arrivés au milieu du » déjeuner, nous étions bons camarades : il m'avait

» déjà conté qu'après avoir été teneur de livres chez » M. Georgel, il était parti pour le Brésil, en emportant une pacotille. Là il avait assez bien réussi, et, » Dieu aidant, il était en train de se faire une honnête » fortune. Il pouvait, sans se gêner aucunement, payer » les six mille francs que son patron lui avait avancés » pour l'aider dans son entreprise.

» Quand nous fûmes entre la poire et le fromage : » Vous étiez donc chez M. Georgel, lui dis-je, à l'époque où il se retira du commerce? — Oui, j'y suis » resté jusqu'à ce que ses affaires fussent entièrement » liquidées et tous ses comptes réglés. — Ah ! très-» bien. Et vous avez su à quel chiffre pouvait s'élever » sa fortune? — Parfaitement. M. Georgel m'honorait » de sa confiance ; j'étais au courant de toutes ses » affaires. Sa petite-fille a dû hériter, à peu de chose » près, d'un demi-million. — Eh bien ! c'est ce qui » vous trompe : la succession s'est trouvée réduite à » zéro. — A zéro ! Mais ce n'est pas possible. — C'est » pourtant comme j'ai l'honneur de vous le dire. — Et » alors je lui contai tout au long ce qui s'était passé. » Il tomba de son haut : — M. Georgel le débiteur de » M. Lasserre ! Et pour des sommes aussi considérables ! Cela n'est pas ; j'en mettrais ma tête à couper. » Entre nous, ajouta-t-il, M. Lasserre ne m'a jamais

» paru mériter grande estime ; et je ne pouvais m'ex-
» pliquer comment M. Georgel, qui avait des défauts,
» mais qui était la probité même, s'était laissé prendre
» par cet homme-là. Il y a quelque chose de fort
» louche dans toute cette affaire, et je serais bien
» étonné si l'on n'arrivait pas, tôt ou tard, à découvrir
» là-dessous quelque friponnerie.

» — C'est aussi mon avis ; lui dis-je ; mais il vau-
» drait mieux que la découverte se fît plus tôt que
» plus tard. — Et comme je le voyais bien disposé :
» Voulez-vous m'aider à faire quelques recherches ?
» Si nous parvenons à quelque heureux résultat, nul
» doute que M^lle^ Walther ne vous témoigne sa recon-
» naissance : au besoin je me porte fort pour elle. —
» Je vous remercie, me répondit-il ; mais je serais
» assez récompensé par le plaisir d'avoir été utile à la
» petite-fille de mon ancien patron, et d'avoir démas-
» qué un coquin ; car il n'y a pas de doute pour moi
» que M. Lasserre est un coquin. Je n'ai que quelques
» semaines à passer en France : n'importe, je vous pro-
» mets de ne rien négliger pour vous contenter. Dès
» aujourd'hui même je vais songer à ce qu'il convient
» de faire. En attendant, voulez-vous recevoir mon
» argent ? — Rien ne presse, lui dis-je. Vous vous
» acquitterez un de ces jours, quand vous viendrez

» m'apprendre le résultat de vos réflexions et me de-
» mander à déjeuner : car j'ai encore, ne l'oubliez
» point, quelques bouteilles de Château-Margaux.

» Au bout de la semaine suivante, mon homme a
» reparu. — Je n'ai encore appris qu'une seule chose,
» m'a-t-il dit; mais ce que j'ai appris peut avoir pour-
» tant de l'importance. J'ai tâché de savoir par qui
» M. Georgel avait été soigné dans sa dernière ma-
» ladie ; on m'a nommé une vieille garde-malade que
» j'avais vue souvent à la maison. J'ai été chez elle ; elle
» m'a reconnu tout de suite ; et comme ma curiosité
» lui semblait toute naturelle, j'ai pu lui faire toutes
» sortes de questions. Or j'ai su qu'elle n'était pas seule
» pendant l'agonie : un certain M. Richard (c'est le
» neveu et l'unique héritier de M. Lasserre), qui m'a
» toujours paru fort sujet à caution, ne quittait pas
» la chambre. Au moment où M. Georgel se trouvait
» au plus mal, il envoya la garde-malade cher-
» cher une potion chez le pharmacien : quand elle
» rentra, le moribond venait d'expirer, et elle vit
» le susdit Richard qui refermait précipitamment le
» secrétaire dans lequel M. Georgel gardait ses papiers.
» Elle-même, le matin, en rangeant les vêtements,
» avait déposé sur la cheminée une clef qu'elle avait
» retirée du gilet du malade ; elle regarda, la clef avait

» disparu; mais elle se retrouva plus tard, à la même
» place; et l'après-midi, quand le juge de paix vint
» apposer les scellés, on put constater que c'était la
» clef qui ouvrait le secrétaire. Que vous semble-t-il de
» ce détail ?

» — Il est évident pour moi, lui ai-je dit, que ce
» Richard a dû soustraire quelque papier qui les
» gênait, son oncle et lui. Mais attendez donc : je me
» souviens qu'à l'époque de l'inventaire nous avions
» remarqué qu'un certain nombre de pièces de toute
» nature étaient classées par numéros d'ordre; ces
» numéros se suivaient régulièrement et selon les
» dates, sauf un seul qui manquait. La chose a été
» constatée; mais nous n'y avons pas attaché, je
» l'avoue, grande importance. Que pouvait être le
» papier en question ? — Et nous voilà à former mille
» conjectures. Il faut, a repris M. Claudin, que je voie
» Joseph. C'est un ancien domestique de M. Georgel;
» quand j'étais moi-même à la maison, il possédait
» toute la confiance du maître. Quelque temps après
» mon départ ils se sont séparés, je ne sais trop pour-
» quoi. Je n'espère donc pas avoir beaucoup de
» renseignements de ce côté-là: n'importe, il faut
» frapper partout. Je n'ai pas encore pu rencontrer ce
» Joseph; mais je finirai bien par mettre la main

» sur lui, et je vous tiendrai au courant de tout ce
» que je saurai.

» — Trois jours après M. Claudin est revenu. —
» Joseph est prêt à jurer ses grands dieux que M. Georgel
» était fort riche ; mais ce n'est pas cette déclaration
» qui peut nous servir beaucoup. Comme il avait
» quitté la maison depuis plusieurs mois quand son
» ancien maître est mort, il ne sait que ce qu'il a
» entendu dire. La seule particularité que j'aie pu
» recueillir, mais il est probable que je ne vous
» apprends rien, c'est que M. Georgel avait l'habitude
» de placer dans les feuillets d'un vieux dictionnaire
» beaucoup de lettres et de papiers : vous vous en serez
» sans doute aperçu à l'époque de l'inventaire ?

» — Mais pas du tout, m'écriai-je. Qui diable aurait
» songé à fouiller dans des livres ? On les a apportés
» ici sans les ouvrir ; j'en ai là-haut une caisse pleine.
» Et vous a-t-il dit comment était ce livre ?

» — C'est un grand dictionnaire, avec une couverture
» rouge. — C'est bon ; nous allons voir.

» J'ai fait descendre la caisse ; en un clin d'œil tous
» les livres étaient pêle-mêle sur le parquet. Le plus
» enragé bibliophile n'aurait pas donné grand'chose
» de toute la collection, je vous assure ; mais moi,
» quand je tins le précieux bouquin, je ne l'aurais pas

» cédé pour beaucoup. Nous nous mettons à le feuil-
» leter : il y avait là-dedans toutes sortes de pape-
» rasses, invitations à dîner, notes de fournisseurs,
» billets d'amis, et que sais-je encore ? Je commen-
» çais à désespérer de rien trouver qui en valût la
» peine, quand je tombe sur une lettre signée : Las-
» serre. Qu'est-ce que je lis ?

« En m'annonçant, cher Monsieur Georgel, que vos
» intentions sont changées, vous me priez de vous
» retourner les obligations que vous aviez signées. Je
» suis heureux d'apprendre que vous avez pardonné à
» votre fille et que vous ne songez plus à la priver de
» votre héritage. Je n'ai pas eu une seule minute la
» pensée de profiter jamais des dispositions que vous
» aviez prises ; et si j'ai paru me rendre à vos désirs,
» c'est que, dans l'état d'irritation où je vous voyais, je
» ne voulais pas que vous pussiez vous adresser à des
» gens peut-être moins scrupuleux et moins délicats
» que moi. Je peux bien vous l'avouer aujourd'hui :
» toutes les obligations que vous m'aviez remises ont
» été anéanties ; il me répugnait d'en garder une seule,
» même avec la volonté de ne pas en user. Peut-être
» ai-je agi un peu inconsidérément en les brûlant, je
» le sens aujourd'hui ; mais comme vous avez entre

» les mains la contre-lettre qui ôte toute valeur aux » billets souscrits par vous, je n'ai pas réfléchi plus » loin et j'ai cédé à un premier mouvement. Vous » m'excuserez donc, et vous continuerez de me croire

» VOTRE AMI TOUT DÉVOUÉ. »

» Ah ! nous le tenons, cette fois ! m'écriai-je. Nous » le ferons aller loin avec ce bout de papier. Tout » s'explique maintenant. A tout hasard ce scélérat de » Lasserre avait conservé les billets ; et ce que son » digne neveu a soustrait, c'est la contre-lettre. En » voulez-vous la preuve ? Les obligations simulées et » la contre-lettre doivent être de la même date, cela » est évident. Nous avons les obligations, et elles sont » du 9 mai 1850. Ceci posé, remarquez que parmi les » papiers soigneusement classés, comme je vous le » disais, c'est le numéro 137 qui manque : or les nu- » méros 136 et 138, que voilà, et dont le premier est un » contrat de vente et le second une police d'assurance, » sont, l'un du 27 avril, et l'autre du 4 juin de la » même année. Donc la pièce dérobée se rapporte à » quelque affaire qui se place entre les deux dates, et » j'ai le droit d'affirmer que c'est la contre-lettre en » question : la chose ne vous semble-t-elle pas plus

» claire que le jour? Nous avons maintenant de quoi » vous faire pendre, Monsieur Lasserre. Mais nous se- » rons clément, pourvu que vous ne résistiez pas trop, » quand nous voudrons vous amener à composition.

» Nous convînmes alors de tous nos faits et gestes; » et le surlendemain nous nous rendîmes (mon fils » nous accompagnait) chez M. Lasserre. On nous in- » troduit dans son cabinet; je le trouve en conférence » avec un autre personnage. — Monsieur, lui dis-je, » nous aurions besoin de vous entretenir quelques » moments en particulier. — Volontiers, me répond- » il; mais je ne suppose pas que mon neveu soit de » trop dans cet entretien. — Ah! c'est M. Richard, » votre neveu. J'en suis fort aise; cela se rencontre » à merveille; sa présence ne peut que nous être fort » utile pour les petites explications que nous aurons à » échanger: car l'affaire qui m'amène l'intéresse tout » autant que vous. Je n'ai pas besoin de vous dire qui » je suis, Monsieur; car vous n'avez pas oublié, je le » suppose, les rapports que nous avons eus ensemble; » M. Claudin est pour vous une vieille connaissance; » et quant à ce jeune homme, c'est mon fils, et comme » il doit me succéder prochainement, je tiens à l'initier » le plus possible aux affaires. Cela dit, j'entre en » matière.

» Alors je lui rappelai quel avait été mon éton- » nement quand je l'avais vu, après la mort de » M. Georgel, produire ses titres de créance; les » objections que j'avais faites. Il m'écoutait avec im- » patience. — Tout cela, Monsieur, est déjà de l'his- » toire ancienne, et je ne comprends pas trop à propos » de quoi vous revenez sur un compte entièrement » réglé. Veuillez m'excuser, mais je suis un peu pressé. » Vous plairait-il d'abréger et de m'expliquer claire- » ment l'objet de votre visite? Car ce n'est pas une » réclamation que vous m'apportez, j'imagine; elle » serait un peu tardive, je vous en préviens, quand, » depuis plus de deux ans, vous et votre cliente avez » reconnu mes droits incontestables. — Mais si nous » les contestions aujourd'hui? lui dis-je. Nous avons » réfléchi, et nous trouvons que M^lle Walther a cédé » trop facilement. — J'en suis bien fâché pour vous, » a-t-il répliqué avec un rire moqueur; mais ce qui » est fait est fait; et je m'étonne qu'un homme de poids » et d'expérience, comme on doit l'être dans votre » honorable profession, voie tour à tour blanc et noir. » Mais continuez de réfléchir; et après, pour peu que » le cœur vous en dise, intentez ce procès devant » lequel vous avez sagement reculé. — Nous n'y » manquerons pas, si nous ne venons à bout de vous

» persuader; et même, vous l'avouerai-je? nous comp-
» tons bien vous faire rendre gorge. — Ouais! voilà
» qui me semble passablement impertinent, a-t-il dit
» en se redressant. Je n'ai pas l'habitude de m'en-
» tendre ainsi parler chez moi. Vous ferez tout ce qu'il
» vous plaira, Monsieur; mais en attendant je vous
» engage à porter vos menaces ailleurs. — Et il s'est
» levé, en se dirigeant vers la porte, comme pour
» m'en montrer le chemin.

» — Veuillez vous rasseoir, Monsieur, lui dis-je; je
» n'ai pas fini. Je vous demande pardon de la liberté
» grande, mais vous me permettrez de rester encore
» quelques instants. Je sais bien que je vous impor-
» tune, et j'en suis vraiment fâché; mais peut-être
» tout à l'heure me saurez-vous gré de ne m'en être pas
» allé tout de suite et d'avoir prolongé cet entretien,
» quoiqu'il ne doive pas être très-agréable pour vous,
» j'en conviens. Laissez-moi m'expliquer; ensuite, si
» bon vous semble, vous nous mettrez à la porte avec
» aussi peu de cérémonie que vous le voudrez. Comme
» vous le disiez fort bien, nous pourrions vous intenter
» un procès: mais c'est une fâcheuse extrémité que
» nous désirons éviter; toutefois, il faudra bien nous
» y résoudre, si vous refusez tout arrangement. Remar-
» quez seulement ceci: aux raisons que nous aurions

» fait valoir il y a deux ans et qui me semblaient déjà
» assez bonnes, nous en ajouterons quelques autres
» qui ont leur prix. Jugez-en vous-même. Si, par
» exemple, un heureux hasard venait de nous faire
» retrouver un écrit de votre main, écrit qui prouve
» que les prétendues obligations dont vous avez exigé
» le paiement n'avaient, de votre propre aveu, aucune
» valeur, et que vous avez répondu à M. Georgel, qui
» vous les redemandait, que vous les aviez brûlées,
» en votre qualité d'homme délicat (le mot était heu-
» reusement trouvé), ne croyez-vous pas que nous
» aurions quelque chance de gagner notre procès?
» Si ce même écrit que j'ai là en poche, dont je ne me
» dessaisirai pas, mais que je veux bien vous faire voir
» (et je le lui montrai en me tenant à distance), éta-
» blissait qu'il a existé une contre-lettre; et si nous
» prouvions de plus que M. Richard, ici présent, a
» enlevé cette contre-lettre du secrétaire de M. Georgel,
» au moment où M. Georgel expirait, dites-moi, est-
» ce que ces révélations seraient de nature à nuire à
» notre cause?

» L'oncle et le neveu semblaient atterrés. Si vous
» aviez vu leur mine! Ils n'étaient plus, je vous en
» réponds, arrogants ni hautains comme tout à l'heure.
» Deux loups pris au piége n'ont pas un autre air. Je

» crois que s'ils m'avaient tenu seul, entre leurs griffes,
» ils m'auraient fait un assez mauvais parti. Il y avait
» sur leur visage de la peur et de la colère. Moi, je
» jouissais à les regarder, à les sentir, en quelque
» sorte, dans ma dépendance, sous mes pieds. Je ne
» suis pas méchant, mais je trouve qu'il y a du plaisir
» à écraser les bêtes venimeuses. Vous n'êtes pas du
» même avis que moi, Mariquita? Allez, vous êtes trop
» débonnaire, c'est moi qui vous le dis. Enfin n'im-
» porte.

» M. Lasserre a voulu rompre le silence; mais il
» fallait entendre sa voix entrecoupée. — En vérité,
» Monsieur, je ne comprends pas... C'est bien malheu-
» reux... On calomnie... — Halte-là! lui ai-je dit en
» le regardant dans le blanc des yeux; vous avez
» devant vous un honnête homme, et je vous défends,
» retenez-le bien, d'insinuer que je suis un calom-
» niateur. Vous voudriez me voir ailleurs; mais moi,
» croyez-vous donc que je me plaise beaucoup ici?
» Finissons-en, s'il vous plaît, car j'ai hâte d'aller res-
» pirer un autre air. Vous êtes devenu fort riche, dit-
» on; donc vous pouvez, sans vous mettre à l'aumône,
» restituer avec les intérêts, bien entendu, car nous ne
» vous en ferons pas grâce, ce que vous avez pris à
» M^{lle} Walther. Si vous faites la chose à l'amiable et

» sur-le-champ, ces Messieurs et moi nous voulons » bien vous promettre le secret. Sinon, je sors d'ici » pour aller tout droit au parquet déposer une plainte » en forme. Vous savez que M. le procureur général » n'entend pas plaisanterie sur des finesses du genre » de celle que nous aurions à lui signaler, et je n'ai » pas besoin de vous dire qu'il y a certains articles du » code pénal dont on pourrait vous faire l'application. » Rendre gorge, comme je vous le disais tout à l'heure » (l'expression n'était pas de votre goût, mais je la » maintiens), ou vous expliquer devant la cour d'as- » sises, voilà l'alternative : choisissez.

» — Écoutez cependant... Il n'est pas possible... » Causons un peu... — Mon Dieu, Monsieur, il n'y a » qu'un instant vous étiez très-pressé : c'est moi qui » le suis maintenant. Je vous ai fait mes conditions : » c'est à prendre ou à laisser, sans marchander ; je » n'y changerai pas un iota. Les acceptez-vous, oui » ou non ? Vous voyez cette pendule : elle marque » trois heures moins cinq minutes ; si au premier » coup de trois heures vous n'êtes pas décidé, c'est la » justice qui prononcera entre nous, sans préjudice du » compte qu'elle aura ensuite à régler avec vous. » Réfléchissez.

» Notre homme avait le couteau sur la gorge. Il dut

» se résigner. Je cède, dit-il avec effort. Des apparences » fâcheuses.... Dans ma position.... Le scandale d'un » procès, même quand on a pour soi le bon droit.... — » Oh ! je n'entends pas que vous le preniez de la » sorte ; nous avons, nous autres, la prétention d'être » d'honnêtes gens qui n'extorquent rien et se conten- » tent de reprendre ce qui leur appartient. Je ne vous » demande pas de faire tout haut votre confession ; » mais au moins dispensez-vous de protester de votre » vertu ; sinon, rien n'est fait.

» Il baissa la tête.— Je peux compter au moins que » vous n'ébruiterez pas cette malheureuse affaire? » — Sans doute, je vous l'ai déjà dit, et je ne reviens » pas sur ce que j'ai dit. Mais, vous le savez, il faut » vous exécuter tout de suite. J'ai ici le compte exact » de ce qui nous est dû, et vous avez, j'imagine, de » quoi payer sans retard. — Il alla prendre un porte- » feuille, et me donna, en inscriptions de rente et en » actions de chemins de fer, au porteur, la somme » réclamée. Ce ne fut pas sans regret qu'il parut se » séparer de ses chères valeurs. — Tenez, lui dis-je » quand je fus bien nanti, voilà votre lettre à M. Geor- » gel ; il vous en a coûté assez gros pour racheter ce » morceau de papier, j'en conviens ; mais croyez-moi, » vous venez encore de faire un bon marché. — Il le

» prit, le froissa violemment et le jeta dans la che-
» minée, sans dire un mot. Il ne répondit même pas à
» notre salut quand nous le quittâmes ; et j'imagine
» que si on était venu lui apprendre que nous nous
» étions cassé le cou en descendant l'escalier, il n'au-
» rait pas porté notre deuil. Eh bien ! qu'en dites-
» vous, Mariquita ? L'affaire a-t-elle été bien con-
» duite ? Vous voilà redevenue riche, plus riche
» même que vous ne l'étiez il y a deux ans, grâce
» aux intérêts qui se sont accumulés. »

Je le demande au lecteur : est-il une personne, si détachée qu'on la suppose des choses humaines, qui n'éprouve une charmante surprise si tout d'un coup elle passe de la gêne à l'opulence ? Mariquita n'avait dans le cœur rien d'intéressé ni de cupide ; mais un instant elle avait vu la misère d'assez près ; sans tomber dans l'indigence, elle l'avait côtoyée, et avait pu en pressentir toutes les tristesses et les dangers. Aussi sentait-elle plus vivement que la première fois le prix de cette richesse inespérée. Elle allait être désormais affranchie de tout souci quant aux conditions matérielles de l'existence ; mais une autre pensée s'offrit en même temps à son esprit : heureuse la femme qui peut récompenser par le don d'une fortune l'homme qui croit ne lui demander que son cœur !

Elle ne songea pas à dissimuler sa joie : « Mon-
» sieur Gérard, dit-elle, une plus modeste aisance
» m'aurait suffi, vous le savez ; mais je suis heureuse,
» je ne le cache point. Que de reconnaissance ne vous
» ai-je pas? Je ne pourrai jouir de cette fortune sans
» penser que c'est à vous que je la dois. Mais j'ai
» besoin de m'accoutumer insensiblement à ma nou-
» velle position : ce n'est pas le tout de devenir riche
» comme par un coup de baguette ; encore faut-il avoir
» appris à user de sa richesse. Rendez-moi un nouveau
» service : restez dépositaire de ce qui m'appartient.
» Et puis, — ajouta-t-elle en hésitant un peu, — vous
» seriez fort aimable, Monsieur Gérard, si vous me
» promettiez de ne dire à personne, mais à personne,
» entendez-vous bien? que je ne suis plus pauvre.
» D'ailleurs je désire garder encore quelque temps ma
» petite chambre où je me trouve fort commodément,
» sans compter que je ne veux pas mettre dans l'em-
» barras, en la quittant trop brusquement, cette bonne
» M^me^ Perceval à qui j'ai eu tant d'obligations.

» — Je comprends, ma belle enfant, je comprends, »
dit en souriant M. Gérard. « N'ayez pas peur, je serai
» discret comme s'il s'agissait d'un testament. Ah !
» j'oubliais de vous dire que je n'ai pas voulu recevoir
» les six mille francs de M. Claudin ; il insistait pour

» les payer ; mais j'ai été encore plus obstiné que lui.
» Vous désobligeriez beaucoup M^lle Walther, lui ai-je
» dit, si vous refusiez d'accepter cette faible marque
» de reconnaissance et d'amitié. Je crois que vous ne
» me démentirez pas, Mariquita ? — Oh non ! certai-
» nement.

» — Je n'ai que bien peu de temps à passer à Paris,
» ajouta le notaire : il faut que je reparte demain. Je
» vous quitte donc pour faire quelques courses. Ce soir
» je viendrai prendre congé de vous. » Il se leva et
ouvrit la porte ; mais se retournant vers Mariquita :
« A propos, je me suis laissé dire que d'ici à quelque
» temps nous aurions du nouveau ; et que le général
» Pélissier, qui est un dur, selon l'expression des
» troupiers, avait résolu d'en finir coûte que coûte
» avec ce diable de siége, et qu'il allait mener ronde-
» ment les choses. Ma foi, personne n'en sera fâché ;
» car chacun a quelque parent, quelque ami qu'il
» désire revoir. A bientôt donc. » Il sortit, et Mari-
quita l'entendit siffler dans l'escalier l'air de la reine
Hortense : *Partant pour la Syrie.*

## XIV.

### LA RÉCONCILIATION.

Ainsi que Mariquita l'avait annoncé, elle continua, comme par le passé, de travailler chez Mme Perceval. L'unique changement qu'elle apporta dans sa vie, fut de se remettre le soir au piano.

Elle attendait avec impatience des nouvelles du siége, lorsqu'un jour le bruit du canon vint émouvoir Paris. Elle s'informa, et elle apprit que la ville réputée imprenable était enfin tombée au pouvoir de nos soldats. Elle courut s'agenouiller à l'église, pour remercier Dieu d'une victoire dans laquelle elle voyait une promesse de paix. Il y avait eu sans doute beaucoup de victimes ; mais on devait espérer que ces sanglantes immolations seraient les dernières; et si les médecins avaient eu à déployer leur dévouement, ils le déployaient du moins (elle le croyait) loin du champ de bataille. Bientôt René écrirait à Félicie, et lui parle-

rait de son prochain retour. Une lettre vint en effet d'Orient, mais cette fois c'est à Mariquita qu'elle était adressée.

« Du camp devant Sébastopol, 7 septembre.

» Si je romps le silence que je me suis imposé » depuis mon départ de France, c'est qu'il me serait » cruel, au moment où j'achève mes préparatifs pour » une journée dont nul ne peut prévoir l'issue, de ne » pas vous parler encore une fois, à vous qui avez » tenu une si grande place dans ma vie, et dont le » souvenir me suivra jusqu'à mon dernier soupir.

» Demain nous livrons l'assaut. Le régiment dont » je fais partie est commandé pour marcher l'un des » premiers, et je dois accompagner la colonne d'at- » taque. Je ne suis donc pas sûr d'un lendemain. Si » je tombe dans la mêlée, j'ose espérer que vous » prierez quelquefois pour moi. Vous demander des » prières, c'est vous dire assez que je crois à leur » vertu. Ma mère, si elle vivait encore, reconnaîtrait » aujourd'hui l'enfant dont elle essayait d'élever le » cœur vers Dieu ; pour la seconde fois elle pourrait » m'appeler René : car je revis aux croyances qui » firent, dans ses chagrins, sa force et sa consolation.

» Jusqu'ici Verneuil n'était pour moi qu'un ami, à » qui je contais librement ma vie; mais ce matin, » c'est comme prêtre qu'il m'a entendu. Quand je me » suis relevé: — Je t'aimais, m'a-t-il dit en m'em- » brassant; mais je sens que mon affection vient de » s'accroître, maintenant qu'il existe entre nos deux » âmes un lien de plus.

» Mais il est encore un autre pardon que je sollicite, » Mariquita: c'est le vôtre. J'ai besoin de croire que » vous me l'accorderez, et que si vous étiez là vous » ne refuseriez pas de me tendre la main. Je sens, » laissez-moi vous le dire à l'heure présente où je » parle en face de ma conscience, je sens que je n'étais » pas, malgré mes faiblesses, indigne de votre estime. » Je ne songe pas assurément à justifier toute ma vie; » nul plus que moi ne doit déplorer les malheureuses » erreurs qui vous ont dégagée de vos promesses. Mais » consultez-vous, et vous reconnaîtrez sans doute que » le châtiment a excédé la faute. Je vous ai aimée, » sincèrement aimée: pourriez-vous en douter encore, » Mariquita, puisque je suis à Sébastopol?

» Si je ne dois pas revenir en France, Verneuil du » moins vous reverra, et il s'est chargé d'exécuter mes » dernières volontés. Vous ne refuserez pas de rece- » voir, passant par ses mains, un don qui ne vous

» obligera plus à rien, qu'à vous souvenir quelque-
» fois de moi. Oui, vous l'accepterez, n'est-ce pas?
» Il faut que je vous quitte. Mais dussé-je. après-
» demain dormir sous la terre, maintenant que je
» partage vos espérances et votre foi, Mariquita, je
» vous dis, non plus adieu, mais au revoir. »

Mariquita se croisa les mains avec désespoir : « Avoir
» cru, s'écria-t-elle, qu'il allait m'être rendu avec ses
» généreux instincts, et le perdre de nouveau, est-ce
» possible! Je me réjouissais tant de songer qu'il se
» dépouillait des misères de son passé ; et je n'ai pas
» compris que si Dieu le transformait, c'était sans
» doute pour le rappeler à lui, et non pour me le
» donner. J'aurais été trop heureuse. Et que me fait
» maintenant cette fortune que j'ai retrouvée? Mieux
» vaudrait pour toi, Mariquita, que tu fusses pauvre,
» et qu'il vécût. Avec un cœur comme le sien, la
» pauvreté ne serait pas un obstacle à notre union. »

Elle passa les jours qui suivirent dans d'inexprimables angoisses. Certes elle avait éprouvé une profonde douleur, lorsqu'elle veillait au chevet de René qui se débattait contre la mort : mais du moins elle pouvait lui donner des soins ; même aux heures des crises les plus violentes, il respirait sous ses yeux,

elle le voyait encore vivant, elle savait que tout espoir n'était pas perdu : mais qui pouvait lui répondre aujourd'hui que tout n'était pas fini? Il n'est peut-être pas de tourment plus insupportable que l'incertitude. Chaque matin, le cœur serré, elle attendait que son sort fût fixé, et le soir la retrouvait dans les mêmes agitations. A mesure que les jours s'écoulaient sans lui apporter aucune nouvelle de René, son trouble allait croissant. « S'il vivait, il aurait écrit, se disait-» elle. Sans doute il a succombé. Oh! si ce malheur » était arrivé un an plus tôt, j'aurais su du moins où » il reposait : une croix aurait marqué sa place au » cimetière, tandis que je n'aurai même pas la conso-» lation d'aller m'agenouiller quelquefois sur sa » tombe. »

Elle avait presque perdu toute espérance, quand une dépêche télégraphique lui fut présentée. « De » Bordeaux! C'est M. Gérard qui me l'envoie : serait-» il question de René? » Et elle rompit l'enveloppe d'une main tremblante. Il n'y avait qu'une seule ligne ; mais rien pouvait-il égaler l'éloquence de ces simples mots : « René est vivant. A demain les » détails.

» — Vivant! s'écria-t-elle. Mon Dieu! vous avez eu » pitié de moi. Sainte Vierge, que vous êtes bonne!

» Vous n'avez pas voulu que le jour de votre Nati-
» vité (1) fût pour moi un jour de deuil. Il est vivant ! »
Et tombant à genoux devant son crucifix, elle fondit en larmes.

Le lendemain elle reçut une lettre de M. Gérard.

« La poste a du bon, ma chère enfant ; mais le télé-
» graphe est meilleur encore, n'est-il pas vrai ? quand
» il s'agit de tirer les gens d'inquiétude. A la rigueur
» j'aurais pu me dispenser d'écrire, maintenant que
» vous êtes rassurée; mais j'imagine que vous ne
» serez pas fâchée d'en savoir un peu plus long sur le
» compte de René. Comme je vous le disais, il est
» vivant, et bien vivant ; mais ma foi il s'en est fallu
» de peu qu'il ne laissât ses os là-bas. S'il n'a pas
» été tué, ce n'est pas tout à fait sa faute ; mais cette
» fois je ne songerai pas à le blâmer. Tandis qu'exposé
» au feu de l'ennemi il soignait des blessés, il a été
» atteint à la tête d'un éclat de mitraille. Il est tombé
» sans connaissance. Vous pensez bien que dans ces
» moments-là ceux qui vous entourent n'ont pas le
» temps de s'occuper beaucoup de vous : on l'a cru

(1) Le lecteur se rappelle que Sébastopol a été pris le 8 septembre, jour de la Nativité.

» mort, et c'est ce qu'on a annoncé le soir à l'abbé.
» L'abbé de son côté avait trop à faire pour aller à la
» recherche du corps de son ami. Quand il y a tant
» de blessés, on les loge où l'on peut; René fut
» ramassé et transporté dans une ambulance assez
» éloignée de celle où M. Verneuil exerçait son mi-
» nistère; il avait perdu beaucoup de sang, et il était
» réduit à un état d'extrême faiblesse. Ce ne fut que
» le troisième jour qu'il put faire donner de ses nou-
» velles à l'abbé. La blessure heureusement n'était
» pas aussi grave qu'on pouvait le supposer d'abord :
» je crois d'ailleurs que ce gaillard-là a l'âme che-
» villée dans le corps. Bref, il n'y a rien à craindre;
» René pourra bientôt reprendre son service; et
» Verneuil, qui a réfléchi que certaine lettre qu'il
» avait fait partir avait dû causer des inquiétudes,
» m'écrit pour les dissiper.

» J'apprends, encore par l'abbé, que huit jours avant
» cet assaut, notre médecin a été décoré pour la belle
» conduite qu'il n'a cessé de tenir depuis le commen-
» cement de la campagne. Mais comprenez-vous que
» ce dissimulé ne se soit pas empressé de me l'an-
» noncer? Je compte bien, quand je le reverrai, lui
» en faire des reproches. Quoi qu'il en soit, c'eût été
» dommage qu'il n'eût pas le temps de porter sa croix.

» Je suis d'humeur assez bourgeoise pour mon propre
» compte ; mais je n'ai jamais pu voir sans plaisir une
» décoration gagnée en campagne. Un ruban rouge à
» la boutonnière, cela fait très-bien, cela complète la
» toilette d'un homme : si j'avais été femme, il me
» semble que j'aurais aimé de m'appuyer sur le bras
» d'un mari qui aurait été orné de ce signe de dis-
» tinction. N'êtes-vous pas de mon avis? »

Désormais rassurée, Mariquita attendit, non sans quelque impatience, mais du moins avec tranquillité, le retour de René. Ce fut encore par M. Gérard qu'elle sut qu'il allait revenir. Le régiment rentrait en France pour tenir garnison à Paris. « Je me fais
» une fête, ajoutait M. Gérard, de voir le défilé sur
» les boulevards; attendez-moi très-prochainement. »

Il vint, comme il se l'était promis. Le troisième jour qui suivit son arrivée : « Eh bien! c'est aujour-
» d'hui qu'on va les revoir; car l'abbé, bien entendu,
» est du retour comme il était du départ. — Aujour-
» d'hui? — Oui : dans deux heures ils passeront à
» trois cents pas d'ici. Voyons, Mariquita, voulez-
» vous m'accompagner? Vous me ferez plaisir. J'ai
» loué une chambre sur leur passage; de la fenêtre
» vous pourrez voir sans être vue. Venez. » Elle prit

son bras. Une foule nombreuse couvrait les boulevards. « Vous voyez que nous ne sommes pas les seuls » qu'attire la curiosité, » dit en souriant M. Gérard. « Tout le monde veut regarder de près les héros de » Crimée. »

Assise commodément près de la fenêtre, le spectacle qu'offrait à ses yeux cette multitude agitée aurait eu à d'autres moments de quoi la distraire et l'intéresser; mais une seule pensée occupait alors son esprit. Elle comptait les minutes qui lui semblaient s'écouler avec une lenteur désespérante. Enfin le bruit des tambours et des clairons se fit entendre. M. Gérard baissa la jalousie : la colonne approchait. Il se fit dans la foule un grand silence; puis tout à coup un immense applaudissement s'éleva, à la vue du glorieux drapeau qui ne laissait plus flotter au vent que des lambeaux déchirés. Mais ce n'était point le drapeau qui appelait les regards de Mariquita: ses yeux fixés ailleurs ne se détournaient point de l'objet qu'ils contemplaient. « Le voilà ! » s'écria M. Gérard; et il se retourna. Elle était pâle. « Le voyez-vous? » Elle ne put répondre que par un signe de tête; et comme si elle avait besoin d'un appui, elle chercha le bras de M. Gérard.

Cependant le régiment défilait, au milieu des accla-

mations de la foule. Les fleurs pleuvaient sur les soldats. Au moment où René passait sous la fenêtre, un bouquet, parti de l'étage supérieur, vint tomber à ses pieds. Il le ramassa, et, levant les yeux, il salua pour remercier. Mariquita put le voir en face, saisir son regard ; et ne songeant plus qu'elle était invisible, elle se rejeta brusquement en arrière, comme si elle avait craint d'être reconnue. « Qu'il est beau dans son » uniforme! dit M. Gérard. Quel air martial! Comme » la croix lui va bien! » Et oubliant un instant la jeune fille qu'il avait à côté de lui, il souleva la jalousie, et se penchant en dehors : « Bonjour, René! » cria-t-il. Mais René était déjà loin et ne l'entendit point. « Vive l'armée! » ajouta M. Gérard de sa voix la plus retentissante.

« En vérité, » dit-il en se rasseyant, « je devrais être » un peu honteux. Avec mes instincts pacifiques, me » voilà comme tous les autres. Ce drapeau, ces soldats, » cette musique militaire, tout cela m'a un peu porté » à la tête. Voyez-vous, Mariquita, les hommes ne » sont tous que de grands enfants, et moi tout le » premier. Mais parlons d'autre chose, et pensons » sérieusement à ce qu'il convient de faire mainte- » nant. Nous avons vu René; c'est très-bien : mais » pouvons-nous le condamner à ne pas nous voir?

» C'est bien le moins qu'après les fatigues d'une cam-
» pagne comme celle-ci, il retrouve des figures amies.
» Pour moi, je vais aller l'embrasser: je ne doute
» pas certainement du plaisir qu'il aura à me revoir;
» mais il y a pourtant, je le suppose, tel visage qui
» lui plairait autant que le mien. Voyons, vous déci-
» dez-vous à le recevoir? — Mais, Monsieur Gérard,
» je ne sais si je dois... Ne pensez-vous pas qu'il
» vaudrait mieux...? » Et elle s'arrêta.

« Ma chère enfant, » reprit le notaire d'un ton grave,
« j'y ai bien réfléchi, j'estime que vous ne devez pas
» fermer votre porte à René. Je ne vous dis pas de
» l'aimer, de l'épouser; je ne vous y engage point:
» vous ne ferez que ce que votre cœur vous conseillera
» de faire. Mais croyez-moi, aujourd'hui que les
» anciens griefs doivent être oubliés, fuir René, ce
» serait lui donner à penser ou que vous gardez de
» l'inimitié, ou que vous craignez sa présence. Si
» vous êtes résolue à ne l'accepter jamais pour époux,
» à supposer, ce que nous ne savons pas, qu'il songe
» encore à le devenir, la froide réserve de votre
» accueil lui fera mieux comprendre l'inutilité de ses
» recherches. Bref, qu'est-ce que je vous demande?
» De recevoir une fois la visite de quelqu'un que vous
» avez connu, et à qui vous avez eu, permettez-moi

» de vous le rappeler, des obligations. Jusqu'ici vous » avez toujours agi comme vous l'avez voulu; mais » laissez-vous, pour cette fois, diriger par mes avis. » Je l'ai mis dans ma tête : ce soir même, car je ne » peux faire long séjour ici, j'amène René chez vous. » Pas d'objections. C'est une affaire entendue. — » Puisque vous l'exigez, Monsieur Gérard... Mais » vous me promettez au moins que vous serez avec » lui? — Oui, et même Verneuil nous accompagnera. » Voilà de quoi vous rassurer, je l'espère. Et main- » tenant permettez-moi de vous reconduire. » Quand il l'eut ramenée chez elle : « A ce soir, » dit-il. Mariquita était trop préoccupée pour s'apercevoir qu'en la quittant il souriait malicieusement.

Il alla trouver René qu'il avait hâte d'embrasser. Ils causèrent longuement. Aux questions qui lui furent adressées sur Mariquita, M. Gérard répondit brièvement, et sans laisser soupçonner que les sentiments de la jeune fille pussent être changés. Puis René parla de ses projets d'avenir, simplement, froidement : puisque les circonstances l'avaient jeté dans la médecine militaire, il suivrait cette carrière. M. Gérard hocha la tête : « Songe plutôt à faire un bon mariage, et » deviens médecin civil. M^lle^ Lenoir est toujours là; » tu sais qu'elle est riche, et je crois bien que si tu

» voulais... — Je ne l'épouserai jamais, » répondit René avec fermeté; « je ne veux pas devoir à ma » femme ma fortune.

» — J'aurais été content de passer la soirée avec » toi, dit M. Gérard; mais M$^{lle}$ Walther m'attend. Au » fait, il y a moyen de tout concilier. Tu lui dois une » visite comme à une ancienne connaissance, et elle » te recevra à ce titre. Rien de plus simple. Cela ne » vous engage à rien ni l'un ni l'autre. » René fit bien quelques objections pour la forme. « Viens, te » dis-je. Elle sera d'ailleurs prévenue par moi. Viens » à cinq heures, à cinq heures précises, entends-tu » bien? Tu m'y trouveras. »

René au fond était trop heureux de revoir Mariquita, pour manquer cette occasion favorable. Il jeta les yeux sur une glace placée devant lui. Il s'aperçut, pour la première fois depuis longtemps, que sa barbe et sa chevelure étaient quelque peu négligées, que sa toilette n'était pas irréprochable. En campagne on n'a pas le temps de s'occuper de tous ces détails; un certain laisser-aller est chose excusable : mais quand on retrouve des loisirs, quand on rentre dans la société polie, est-ce qu'une tenue convenable et soignée n'est pas de stricte obligation? Il se mit donc en mesure d'accomplir son devoir.

Le cœur battait bien fort à Mariquita, à mesure que le soir approchait. Ses yeux se portaient constamment sur la pendule. « Ils vont arriver ! » pensait-elle. Elle entendit marcher dans l'escalier, et presque au même instant on frappa légèrement à sa porte. Elle alla ouvrir; elle vit René, mais personne ne le suivait : « Monsieur de Clerfond ! s'écria-t-elle.—Oui, c'est » moi, Mademoiselle. M. Gérard a dû vous annoncer » ma visite, car c'est avec son autorisation que je » viens, et je comptais même le trouver ici. » Mariquita était si troublée de se trouver seule avec René, qu'elle restait immobile, toute rougissante, et ne songeant même pas à lui offrir un siége. Il n'était guère moins agité qu'elle. « Pardon, Mademoiselle ; » j'avais cru n'être pas indiscret; mais si vous le » désirez... » Elle reprit quelque empire sur elle-même : « Monsieur de Clerfond, dit-elle, veuillez » vous asseoir. Comme vous, je suis étonnée de ne » pas voir M. Gérard ; mais il ne peut tarder à venir, » et vous savez combien lui sont agréables les heures » qu'il passe avec vous. »

René s'assit. Ils échangèrent alors ces questions de banale politesse, qui ont du moins un mérite, c'est qu'elles sont une entrée en conversation. Une fois le premier embarras dissipé, Mariquita interrogea René

sur sa vie depuis son départ de Toulon : il lui raconta les principaux incidents du voyage, l'arrivée en Crimée, le courage et les souffrances des soldats. S'animant à mesure qu'il avançait dans son récit, il fit partager à Mariquita une partie des émotions qu'il avait si souvent éprouvées lui-même; et à plusieurs reprises elle sentit des larmes mouiller ses yeux, lorsqu'il peignait les vives douleurs de ces blessés et de ces malades, qu'il essayait d'arracher à la mort.

« Mais vous-même, lui dit-elle, quand l'épidémie » faisait tant de ravages, renfermé dans ces hôpitaux, » vous couriez de bien grands dangers. — Sans » doute, mais il y a des grâces d'état. On ne songe » plus à ses propres périls, je vous assure, lorsqu'on » se sent en partie responsable de la vie des autres. » L'existence que nous menions était quelquefois des » plus rudes et des plus tristes, et pourtant elle avait » encore ses jouissances. Vous ne sauriez croire quelle » joie c'était pour nous quand nos efforts n'avaient » pas été impuissants. Je me souviens, par exemple, » d'un jeune officier qu'à force de soins j'ai sauvé. » Je m'exprime mal, car il était dans un si déplorable » état que les plus habiles chirurgiens désespéraient » de lui à moins d'un miracle, et je n'ai pas l'orgueil » de me compter parmi les plus habiles. Mais enfin je

» pourrais dire, comme Ambroise Paré d'un de ses » malades : Je le soignai, et Dieu le guérit. Je con- » naissais un peu sa famille, qui habite Paris : eh » bien ! l'idée que j'ai pu aider à détourner le coup » qui allait atteindre cette famille, et que demain » ou après-demain, si je la vois, je ne la trouverai » pas en deuil, cette idée me rend singulièrement » heureux.

» — Mais vous avez eu encore une autre joie dont » vous ne parlez pas, quand vous avez reçu cette » décoration dont vous devez être fier. » Les joues de René se colorèrent un peu : « Sans doute j'ai été » content ; mais d'autres qui ne l'ont pas eue l'avaient » méritée autant et plus que moi. Il est assez facile » d'affronter le péril quand on n'a presque rien à » perdre. Le médecin à qui j'aurais donné le ruban, » si j'avais été le maître, c'est un de mes camarades » qui avait laissé en France une jeune femme, qu'il » aimait beaucoup, dont il était tendrement aimé, et » un enfant au berceau : il n'en a pas moins fait son » devoir, s'exposant, comme si, lui mort, personne » n'avait eu à le pleurer. Voilà ce que j'appelle le » vrai courage, le vrai dévouement. Je ne sais, moi, » ce que j'aurais fait si j'avais été soumis à une » pareille épreuve ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est

» qu'on ne risque pas grand chose quand on existe » pour soi tout seul, et que l'on n'est pas retenu au » monde par une de ces chères affections qui font » sentir le prix de la vie. »

René se tut; Mariquita avait baissé les yeux, et pendant quelques instants on n'entendit que le bruit léger du balancier de la pendule. Mais comme ce silence l'embarrassait: « Monsieur de Clerfond, reprit » Mariquita, vous allez maintenant pouvoir vous » reposer d'une année de fatigues; car en France, si » je ne me trompe, votre service est assez doux. — Oui, » dit René, mais que voulez-vous que je fasse de » mes loisirs? L'oisiveté me tuerait, je le sens bien ; » d'avance la vie de garnison m'est odieuse; je veux y » échapper. Je n'ai pas de famille. Les courses er- » rantes du voyageur, voilà ce qui me convient le » mieux. Je vais demander à être employé comme » chirurgien de marine.

» — Quoi ! à peine de retour, vous songeriez déjà à » repartir ! » dit Mariquita en pâlissant.

« — Oui, ma résolution est prise. J'aime la mer, » j'aime les expéditions lointaines. D'ailleurs je me » connais, je ne veux pas laisser le vieil homme se » réveiller en moi. Car pourquoi me le dissimuler ? Je » n'ai pas encore réussi, je ne réussirai pas de sitôt

» sans doute à calmer les agitations d'une âme inquiète.
» A défaut du bonheur sur lequel je ne compte plus,
» j'ai besoin de mouvement et d'activité. Je partirai
» donc; il faut que je parte : j'en sentais hier la né-
» cessité, je la sens encore plus aujourd'hui. Ah! si
» vous pouviez lire au fond de mon cœur! Si je pou-
» vais... Mais à quoi bon? »

Il s'arrêta. Sa voix était presque étouffée, et il détourna la tête comme pour cacher son émotion. Il reprit ensuite d'un ton plus ferme : « J'ai eu tort de
» venir; je me croyais plus d'empire sur moi-même,
» plus de force. Mais je ne prolongerai pas cet en-
» tretien qui sera le dernier. Deux mots encore, et je
» vous quitte. Je ne sais ce qui m'attend dans ma nou-
» velle carrière; mais si je cherche à m'y distinguer,
» c'est pour mériter, à défaut d'un autre sentiment,
» votre estime. Je ne vous reverrai plus, mais vous
» occuperez toujours ma pensée. Adieu, soyez heu-
» reuse. »

Il se leva pour sortir. « Restez, Monsieur de Cler-
» fond, dit Mariquita; restez, rien qu'un moment. Cette
» estime que vous me demandez, je vous l'ai rendue.
» Le René dont j'ai déploré les égarements n'existe
» plus; il a dû mourir à Sébastopol, si j'en crois du
» moins cette lettre qui ne m'a plus quittée depuis que

» je l'ai reçue. » René la regarda avec étonnement. « Oui, elle est toujours restée là, à cette place. » Et elle montra son cœur. « Si vous n'attendiez de moi » rien de plus que ce que vous venez de dire, dès à » présent vos vœux sont satisfaits. Mais à mon tour j'ai » une demande à vous adresser ; quand vous l'aurez » entendue, je vous laisse libre de partir... Ce cha- » pelet, avec lequel j'aimais à prier, Monsieur de Cler- » fond, voulez-vous me le donner ?

» — Ai-je bien compris? » s'écria René hors de lui. « Serait-il possible ? Quoi ! le chapelet de ma mère que » j'avais remis entre vos mains, que vous aviez accepté, » et que plus tard vous m'avez rendu !... — Oui ; je » sais combien il vous est cher. Aussi, quel que soit le » prix que vous en réclamiez, vous me voyez, René, » toute prête à vous le payer. »

Il doutait encore du témoignage de ses oreilles ; mais le charmant sourire qu'il vit sur les lèvres de la jeune fille lui prouva qu'il ne s'était point trompé. « Mariquita ! Ma femme ! » Il ne put en dire davantage, mais il se précipita sur les mains qu'elle lui tendait, et les tint longtemps étroitement serrées entre les siennes. Il la contemplait avec des yeux où brillaient la joie et la tendresse. Elle se dégagea doucement. « Eh bien ! lui dit-elle, songez-vous encore à par-

» tir ? — Partir ! quand le bonheur est ici ! Si vous » voulez me tuer, ordonnez-moi maintenant de m'en » aller. »

Des pas se firent entendre ; M. Gérard et M. Verneuil entrèrent. Tandis que l'abbé saluait Mariquita, M. Gérard examinait attentivement les deux jeunes gens, et son front s'éclaircit. « Bon, pensa-t-il, ils » n'ont plus rien à m'apprendre. Enfin nous y voilà : » tout s'est passé comme je l'avais prévu. Monsieur » l'abbé, dit-il tout haut, je ne sais si l'on s'est ennuyé » pendant notre absence, mais il me semble qu'on a » profité de ce temps pour se mettre d'accord. Quand » un mariage est décidé entre les deux parties, il ne » manque plus que le notaire et le prêtre : nous arri- » vons, je pense, fort à propos. Voyons, Mariquita, ne » rougissez point. Est-ce vrai ce que je dis là ? René » ne me démentira pas, j'en suis sûr. Un peu plus tôt, » un peu plus tard, il faudra toujours l'avouer. Et moi » qui m'étais figuré qu'en ma qualité de père adoptif » j'aurais voix au chapître, et que je serais un peu con- » sulté, ne fût-ce que pour la forme. Mais bast ! on » s'est fort bien passé de mon consentement ; on a » tout arrangé sans moi. Croyez donc ensuite au lan- » gage de ces petites filles. — Mais aussi, Mon- » sieur Gérard, c'est votre faute ; pourquoi m'avez-

» vous laissée seule ? Vous saviez cependant que je » vous attendais. — Et vous m'aviez assuré, dit René, » que je vous trouverais ici à cinq heures. — A cinq » heures ! Ai-je parlé de cinq heures ? Ma foi, je ne » m'en souviens pas trop. On a tant d'affaires dans ce » maudit Paris qu'on est excusable d'oublier le mo- » ment précis d'un rendez-vous.

» Asseyons-nous, » continua M. Gérard d'un ton jovial. « Or ça, nous disons donc que je vais avoir à » rédiger un contrat. Je taillerai ma meilleure plume » pour ce jour-là. Ah ! mon Dieu ! » s'écria-t-il en se frappant la tête comme un homme à qui revient un souvenir subit. « Mais j'y pense, ce mariage-là » n'est pas possible, mon pauvre René. Ne m'as-tu » pas déclaré, aujourd'hui même, que jamais tu » n'épouserais une femme plus riche que toi ? J'en » suis fâché, mais comme je crois bien que tu ne rap- » portes pas de Crimée cinq cent mille francs dans ta » poche, il faut renoncer à Mademoiselle. » Et il conta alors, en peu de mots, comment Mariquita avait recouvré son héritage. René l'écoutait avec surprise. Quand le notaire eut fini : « M'acceptez-vous encore, » malgré ma fortune ? » dit en souriant Mariquita. — « Quand on vous obtient, votre fortune peut-elle » compter pour quelque chose ?

» — S'il en est ainsi, reprit M. Gérard, tous les » obstacles sont levés ; et puisque rien ne s'oppose plus » au mariage, René, allez embrasser votre femme. » Vous permettez, Monsieur l'abbé? » Et prenant le jeune homme par le bras, il le poussa vers sa fiancée, dont les joues devinrent pourpres sous le premier baiser qu'elle eût reçu de René.

La conversation s'engagea ensuite entre les quatre personnages; mais René jetait souvent les yeux sur le piano. « Ne me jouerez-vous rien? dit-il tout à coup ; » il y a si longtemps que vous ne m'avez donné cette » fête. — C'est cela, dit M. Gérard; un peu de musi- » que; j'en raffole. »

Mariquita se leva, ouvrit son piano, et dès les premières notes, René reconnut cet air de *la Favorite,* qui lui rappelait le jour depuis lequel il ne lui avait plus été donné d'entendre jamais Mariquita. Un importun souvenir se présenta à son esprit; il eut comme un remords. Mais un regard de la jeune fille lui fit comprendre que tout était vraiment pardonné, et qu'elle avait voulu en quelque sorte relier ensemble deux époques séparées par des jours mauvais. Il écouta donc sans que rien troublât plus longtemps son plaisir. « Mais les paroles? dit-il; vous me chan- » tiez les paroles. » Elle chanta, et lorsqu'elle eut

achevé avec un sentiment admirable, comme si elle exprimait ses propres désirs :

Dans une autre patrie
Viens chercher le bonheur,

tandis que l'abbé et M. Gérard applaudissaient, elle se pencha vers René, et à demi-voix : « Si vous y con-
» sentez, dit-elle, nous irons vivre au Chili. »

Mais M. Gérard avait l'ouïe fine : « Aller vivre au
» Chili ! s'écria-t-il ; qu'est-ce que vous dites-là ? Re-
» tourner dans un pays de sauvages quand on peut
» être heureux en France. L'idée est belle, et je vous
» en fais mon compliment. Quand je me suis employé
» à vous réunir, je n'ai pas, sachez-le bien, entendu
» que vous me joueriez un pareil tour. Si vous voulez
» partir, je m'oppose au mariage. Aller au Chili, y
» pensez-vous ? »

L'excellent homme se fâchait tout de bon ; Mariquita eut quelque peine à le calmer, et à lui faire prendre pour un propos en l'air l'expression d'un projet sérieux. Heureusement on vint frapper à la porte, et un maître-d'hôtel se présenta, annonçant que le repas commandé arrivait. « Quel repas ? dit Mariquita ; il y
» a erreur : je n'ai rien commandé. — Entrez, mon
» brave, entrez, vous et vos plats, dit M. Gérard ;

» c'est bien ici : vous ne vous êtes pas trompé de mai-
» son. » Et se retournant vers Mariquita : « Voici ce qui
» en est. Vos habitudes de Paris me dérangent beau-
» coup ; les dîners à cinq ou six heures ne me vont
» pas ; j'aime à souper ; et comme je devais passer ici
» la soirée, ma foi, j'ai agi sans cérémonie et j'ai
» ordonné que l'on me servît chez vous. Puis j'ai
» réfléchi que je trouverais peut-être ici des gens qui
» n'auraient point dîné, et à tout hasard j'ai demandé
» à souper pour quatre ; car vous nous ferez l'honneur,
» Monsieur l'abbé, d'être des nôtres : j'ai compté sur
» vous. »

On se mit à table. M. Gérard n'avait rien épargné : la chère était délicate et abondante. « Mais vous nous
» traitez comme des princes, dit Mariquita. — Mon
» Dieu, ma chère enfant, je m'étais dit que des gens
» qui reviennent de faire une campagne où les festins
» de Balthasar n'étaient pas, je crois, à l'ordre du jour,
» ne seraient pas fâchés, en arrivant, de trouver un
» ordinaire un peu confortable. Et voyez comme cela
» se rencontre à merveille : sans y avoir songé, voilà
» un souper qui a tout l'air d'un repas de fiançailles.
» Mais vous ne faites pas honneur aux mets, Mari-
» quita ; toi non plus, tu ne manges pas, René ? C'est
» dommage, car le cuisinier s'est vraiment surpassé. »

Au dessert, M. Gérard remplit son verre, le leva à la hauteur de ses yeux dans la direction de la lampe, et examina attentivement le vin. « Ce Rivesaltes me » rappelle, dit-il, un vin de la comète dont nous avons » bu il y a quelque trois ans ; vous vous en souvenez, » Mariquita ? Je n'ai pas oublié non plus un certain » toast qui fut porté ce soir-là, et qui n'eut pas l'air de » plaire à tout le monde : aussi n'oserai-je le renou- » veler malgré toute l'envie que j'en ai. Je l'ai sur le » bout de la langue. — Allez, allez toujours, » dit René en riant ; « ne vous gênez pas ; vous avez toute liberté. » — S'il en est ainsi, reprit M. Gérard... Mais non, » toute réflexion faite, il vaut mieux ne désobliger per- » sonne. Oublions le passé pour ne songer qu'à l'ave- » nir. Monsieur l'abbé, vous allez me faire raison. Je » bois à la santé et au bonheur de M. et de M$^{me}$ de » Clerfond ! »

## ÉPILOGUE.

Douze années se sont écoulées depuis les événements que nous venons de raconter. René et Mariquita sont retournés au Chili. Mariquita désirait revoir son pays : ils comptaient d'abord ne pas s'y fixer ; mais ils se sont trouvés si heureux là-bas que leur bonheur les y a retenus. Ils habitent une charmante maison de campagne, aux portes mêmes de Santiago. René fait encore de la médecine, non par état, mais par dévouement. Tous les pauvres le connaissent et le bénissent ; et comme les bonnes actions, en chassant les mauvaises pensées, fortifient l'âme, René n'a plus éprouvé les défaillances morales.

Trois enfants jouent dans la maison, deux fils et une fille. M. Gérard est le parrain de l'aîné, par procuration. Il a le plus vif désir de les voir tous. Voici la lettre qu'il écrivait au mois de septembre dernier :

« Est-ce que vous ne vous déciderez pas quelque

» jour à venir et à me faire connaître enfin mon filleul, ainsi que son frère et sa sœur? Je serais si » heureux de les embrasser! Je les aimerai tous, je les » aime déjà de tout mon cœur; mais je crois pourtant » que j'aurai surtout un faible pour la petite Mariquita, qui promet d'être charmante, m'ont dit des » gens qui vous ont vus à Santiago. Je le crois sans » peine puisqu'on assure qu'elle ressemble à sa mère.

» Si vous tenez, ainsi que je l'espère, à me revoir, il » ne faut pas trop tarder. J'ai encore, comme on dit, » bon pied bon œil; je lis mon journal sans lunettes, » je cultive seul mon jardin. Mais enfin à mon âge on » n'est jamais sûr du lendemain. Songez donc qu'à la » Saint-Martin prochaine j'aurai mes soixante-seize » ans bien sonnés, et cela compte.

» Prosper est toujours le notaire le plus occupé du » canton, et ma belle-fille une excellente personne. » Nous n'avons pas trouvé tout à fait, j'en conviens, » une Mariquita (il n'y a que les mauvais sujets pour » avoir de ces chances exceptionnelles), mais enfin » mon fils est encore un des mieux partagés que je » connaisse. Ils sont heureux; on s'entend parfaitement dans le ménage. Mes petits-enfants se portent » à merveille: ils sont fort lutins, mais cela m'amuse. » Quand il leur arrive de mettre au pillage mes fleurs

» ou de saccager mes arbustes, je fais la grosse voix ;
» mais, Dieu me pardonne! ils n'ont pas peur de moi.
» Ils sautent alors sur mes genoux. Grand-père, viens
» jouer à cache-cache ; grand-père, viens t'amuser
» avec nous au cheval-fondu. Et je me laisse faire ; j'ai
» toujours été trop bon. Pas plus tard qu'avant-hier
» un de mes anciens clients m'a trouvé ayant sur le
» dos deux de ces petits drôles qui me donnaient de
» leurs talons en guise d'éperons. Je me suis heureu-
» sement rappelé qu'Henri IV avait été surpris en
» semblable posture, par l'ambassadeur d'Espagne, je
» crois. Je ne suis pas de meilleure maison qu'Henri IV;
» et, ma foi, j'ai fait comme lui, j'ai continué.

» La tante Aurore vieillit beaucoup. Nous nous
» voyons de loin en loin : visites de politesse. Elle a
» prétendu dans le temps que je l'avais indignement
» trahie. Je crois pourtant qu'aujourd'hui elle ne
» demanderait pas mieux que de se rapatrier avec
» vous. Elle dit à qui veut l'entendre qu'elle n'a jamais
» été absolument opposée à votre mariage ; que si elle
» a paru vouloir l'empêcher, c'est que, se défiant de la
» légèreté de son neveu, elle n'était pas fâchée, en
» femme prudente et sensée, de l'éprouver. Elle va
» tous les jours à la messe, affiche la plus haute piété ;
» mais elle a maintenant la manie de se mêler, plus

» qu'il ne convient, des choses de l'église; et M. le » curé me disait, il n'y a pas plus de huit jours, qu'il » suffirait d'une demi-douzaine de dévotes comme » elle pour que la paroisse fût sens dessus dessous. » Quoiqu'il en soit, pour peu que vous y mettiez » du vôtre, la chère tante vous recevra à bras ou- » verts, c'est moi qui vous le dis. Si vous le voulez, » et vous auriez tort de ne pas le vouloir, c'est une » succession qui ne peut vous manquer.

» Vous savez qu'Anastasie Lenoir s'était mariée » avec un propriétaire des environs. Il paraît que ce » mariage-là n'a pas bien tourné. On prétend même » (mais ce sont sans doute des propos de mauvaises » langues) qu'ils vont plaider en séparation. M^lle Au- » rore, qui depuis longtemps ne voit plus les dames » Lenoir, dit que cela ne la surprend pas; qu'elle avait » bien étudié le caractère d'Anastasie, et avait de longue » date prévu ce qui arrive. Soit; je veux bien le » croire.

» Félicie vit heureuse avec le mari qu'elle doit à » René; leur petit avoir s'arrondit: tous les ans ils » achètent un ou deux arpents de vigne. — J'ai reçu, » il y a deux mois environ, la visite de notre ancienne » connaissance, M. Claudin. Ce brave garçon (ma foi, » il le méritait bien) a fait fortune; il va se retirer du

» commerce. Nous avons vidé, tout en parlant de vous, » une vieille bouteille de Saint-Estèphe.

» Mais j'allais oublier la nouvelle, la grande nou- » velle. M. Lasserre est ruiné, mais là, ce qui s'ap- » pelle complètement ruiné. Il avait monté, avec son » neveu, une maison de banque; ils ont fait je ne sais » quelles spéculations qui n'ont pas réussi. La justice » a eu à se mêler de leurs affaires; le neveu s'est » sauvé, laissant l'oncle se tirer d'embarras comme il » pourrait. M. Lasserre est en prison, et il va passer en » cour d'assises, accusé de banqueroute frauduleuse. » Et que l'on dise après cela qu'il n'y a pas de Dieu.

» Je sens que ma main commence à se fatiguer. Je » vous quitte donc; mais je vous somme encore une » fois, entendez-vous? de tenir vos promesses. Allons, » arrivez-nous au printemps prochain, avec les nou- » velles feuilles. Ce serait conscience de faire languir » davantage un pauvre vieux comme moi : je n'ai plus » le temps d'attendre, songez-y bien. Si vous ne vous » engagez à venir, je ne vous connais plus, et je vous » déclare les gens les plus durs et les plus ingrats » qu'on ait jamais vus dans le monde. Voyons, aurez- » vous le cœur de rompre avec votre vieil ami ? »

M. Gérard doit être content, car Mariquita et René

lui ont écrit qu'ils allaient faire leurs préparatifs pour s'embarquer avec leurs enfants. N'est-ce qu'un voyage de quelques mois qu'ils vont entreprendre? Ils ne le disent point; mais M. Gérard espère que leur séjour en France sera définitif. Nous le désirons avec lui; car nous sommes de ceux qui croient que la France est un pays qu'il faut visiter, quand on ne le connaît point, et ne plus quitter quand on y revient.

FIN.



## TABLE.



Châteauroux, imp. Ve MIGNÉ.

